



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Canadian Libraries

Pre Pat
 ex

MORCEAUX CHOISIS

DE

Alfred de Vigny



POÉSIE ET PROSE

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.

MORCEAUX CHOISIS

DE

Alfred de Vigny

~~~~~  
POÉSIE ET PROSE  
~~~~~

Quatrième édition

AVEC ÉTUDES ET ANALYSES PAR ÉTIENNE TRÉFEU



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

PRÉFACE

Quelques jours après la mort d'Alfred de Vigny, j'essayai, dans un article du *Journal des Débats*, d'esquisser en quelques traits rapides, mais précis et fidèles, la physionomie et l'œuvre du poète. Je demande au lecteur la permission de reproduire ces lignes. J'ai quelque chose à y ajouter. Mais, après trois ans, ayant à parler d'Alfred de Vigny et à le faire parler lui-même, je n'ai rien à y changer :

« C'est un ami qui va parler d'un ami, un cœur plein d'affliction et de reconnaissance. Le noble poète dont les lettres françaises portent le deuil m'a honoré, en mourant, d'un monument inestimable de sa confiance et de son amitié. L'illustre écrivain a recommandé, il a fait plus, il a légué ses belles œuvres en toute propriété, comme un père à son fils, comme un frère aîné à son frère, à l'humble homme de lettres, son ami : poétique héritage, don touchant et rare, comme tout ce qui venait de lui. Je craindrais de n'en pas paraître digne et de n'en pas laisser voir assez de gratitude si je n'en montrais quelque fierté, si je ne me parais comme d'une

couronne, ô mon cher maître, du témoignage de ta glorieuse amitié ¹.

« Que ce lien personnel de piété reconnaissante qui m'attache à lui ne diminue pas sous ma plume l'autorité de son éloge et ne mette pas en garde contre moi. Une atteinte à la vérité, même pour le louer, offenserait la mémoire du gentilhomme qui ne mentit jamais.

« Au surplus, je ne veux pas entrer devant le public dans le détail de cette vie si pure, toute à la poésie et au devoir, mais qu'il cachait avec une réserve pudique et même un peu farouche. Je l'ai vu, il y a quelques jours à peine, ayant quitté dans sa cellule « le camail de l'étude » pour le linceul de la tombe : je ne veux que le regarder encore une fois et rappeler à la France ce qu'elle a perdu.

« Il était né trois ans avant le siècle ², cinq ans avant Victor Hugo, huit ans après Lamartine. Son père, le comte de Vigny, brillant homme de cour,

1. Cette préface est celle qui précède le *Journal d'un Poète*.

Alfred de Vigny ne voulait pas que des indifférents — éditeurs ou écrivains — pussent « souiller » les éditions posthumes de ses œuvres par des « préfaces ou annotations douteuses ». Une seule personne, à cet égard, eut sa confiance, un ami sûr et éprouvé, comme il le dit dans son testament, M. Louis Ratisbonne, à qui il légua la propriété absolue de toutes ses œuvres littéraires : « Livres et théâtre, dit ce testament, n'auront, en l'absence éternelle de l'auteur, d'autre autorité que la sienne ». Et Vigny exprimait, en outre, la volonté que Louis Ratisbonne, après lui, choisît, pour lui succéder à lui-même, un fils ou un gendre à qui il devait transmettre les instructions qui précèdent. Il nous a donc semblé que pour respecter fidèlement cette volonté d'Alfred de Vigny et pour présenter en même temps au lecteur ce qui nous a paru être la meilleure partie de son œuvre, rien ne valait mieux que de nous contenter de reproduire ici, en guise de préface, l'introduction qu'écrivit, en 1867, Louis Ratisbonne, lorsqu'il publia le *Journal d'un Poète*.

2. Né à Loches le 17 mars 1797, il est mort à Paris le 17 septembre 1863.

ancien officier sous Louis XV, s'était distingué dans la guerre de Sept ans. Sa mère était fille de l'amiral de Baraudin, cousine du grand Bougainville, petite-nièce du poète Regnard. Elle était d'une distinction et d'une beauté remarquables; elle avait, disent ceux qui l'ont connue avant la terrible maladie des dernières années, une intelligence des plus élevées unie à une rare fermeté de caractère, et il y avait entre le fils et la mère une parfaite ressemblance. Alfred fut envoyé comme externe dans une institution du faubourg Saint-Honoré, où il fit ses études avec une ardeur extraordinaire qui compromettait sa frêle santé. Comme tous les poètes nés, il essaya son vol et rima des vers à des âges invraisemblables. Cependant, quand sa mère, qui avait ramassé quelques plumes de cette muse au bord du nid, l'interrogeait sur sa vocation, l'enfant répondait : « Je veux être lancier rouge ! » Lancier rouge ! On était à la fin de l'Empire. Alors, comme il l'écrit lui-même, les lycéens les plus studieux étaient distraits, le tambour étouffait la voix des maîtres; on était pressé de finir les logarithmes et les tropes et d'arriver, sur quelque champ de bataille, à l'étoile de la Légion d'honneur, « la plus belle étoile des cieux pour des enfants ». L'Empire tomba. Alfred de Vigny, à peine âgé de seize ans, s'engagea dans les gendarmes de la garde. Il fit partie d'une compagnie composée de jeunes gens de famille ayant tous le grade de sous-lieutenant. Il eut un beau cheval et de belles parades au champ de Mars, mais de champ de gloire, point. Lors du retour de l'île d'Elbe, et encore mal remis d'une chute de cheval qui lui avait brisé la jambe, il accompagna Louis XVIII jusqu'à Béthune, où le roi licencia la compagnie dont il

faisait partie. A la seconde Restauration, le jeune officier, qui avait été interné à Amiens pendant les Cent-Jours, entra dans la garde royale à pied et fut nommé capitaine. Mais les rêves de gloire guerrière qui avaient enflammé son imagination d'enfant pendant le tourbillon impérial, il fallait leur dire adieu. Il les voyait s'évanouir un à un avec les dernières fumées des champs de bataille. Alors, la muse qui songeait dans le cœur de ce capitaine adolescent et le préservait des trivialités de la vie de garnison se mit à chanter. De cette époque sont datées quelques imitations gracieuses de l'antiquité grecque, dont il s'inspirait, d'abord, comme André Chénier. En 1822, il publie son premier volume de vers, *Hélène*, qui empruntait son nom au poème le plus étendu du recueil, celui justement qu'il jugea plus tard inférieur à ses autres compositions et qu'il n'a plus réimprimé dans ses poésies complètes. Pendant les marches de sa vie errante et militaire, dans les Vosges, ou dans les montagnes des Pyrénées qu'on ne lui avait pas permis de franchir avec les bataillons de la guerre d'Espagne, il continuait de vivre avec la muse, portant dans sa giberne quelques poètes anciens et surtout la Bible, dont le génie a imprégné plusieurs de ses plus belles compositions : *Moïse*, *le Déluge*, *la Femme adultère*. En 1823 paraissait le poème exquis d'*Éloa*, la sœur des anges, née d'une larme, l'aile brisée par la pitié. Ainsi, pendant que Lamartine publiait ses *Méditations*, Hugo ses *Odes et Ballades*, lui, trop contenu, trop discret pour les effusions lyriques, il avait trouvé, lui aussi, des sentiers nouveaux, dramatisant une pensée philosophique sous forme de récit et composant sans parti pris, en se laissant aller à son grave et doux génie, des poèmes qui,

comme les œuvres de ses rivaux, n'avaient point de modèles.

« Pendant plusieurs années, les gloires nouvelles se faisaient écho, *Cinq-Mars* répondait à *Notre-Dame*, *Hernani* à *Othello*. Jusque dans la charmante petite comédie *Quitte pour la peur* (1833), Alfred de Vigny frayait une voie et précédait Alfred de Musset. Plus tard, il racontait dans *Stello* les souffrances du poète, revendiquant pour lui non pas, comme on l'a dit, le droit de se tuer, mais le droit de vivre; puis il transportait son éloquent plaidoyer sur la scène, où l'on jouait avec un succès d'enthousiasme et de larmes le drame si simple et unique en son genre de *Chatterton*. C'est au sortir d'une de ces représentations que le comte Maillé de Latour-Landry fit accepter à l'Académie française une somme qu'elle décerne tous les deux ans à quelque poète en lutte avec la vie. En 1835, *Servitude et Grandeur militaires* mettaient le sceau à la renommée d'Alfred de Vigny. Réveillé tristement de ses songes de gloire militaire, il avait quitté le service depuis huit ans lorsqu'il écrivit avec son imagination et ses souvenirs ces courts récits d'une haute philosophie, d'un art si achevé, et où les souffrances ignorées du soldat sont peintes avec une sensibilité si pénétrante. C'est là qu'il a trouvé son *Paul et Virginie*, *Laurette*, ou le *Cachet rouge*, un de ces récits délicieux et pleins d'émotion qu'on lit en une heure et qu'on n'oublie jamais.

« Un critique, poète lui-même, de cette pléiade romantique qui scintillait au ciel de 1830, M. Théophile Gautier, comparait l'autre jour poétiquement la gloire sereine mais peu bruyante d'Alfred de Vigny à ces astres blancs et doux de la voie lactée qui brillent moins que d'autres étoiles, parce qu'ils

sont placés plus haut et plus loin. Oui, Alfred de Vigny avait placé haut son idéal. C'était, à vrai dire, un enfant du XVIII^e siècle, fort sceptique en matière de religion. Mais il avait retenu de sa naissance, de son éducation, de sa vie militaire, il tenait surtout de lui-même un sentiment qui fut comme l'étoile fixe de sa vie et lui tint lieu de croyances, une religion grave et mâle, sans symboles et sans images, la religion de l'honneur, qui ne vacille pas plus que la foi dans l'âme capable de la sentir. « L'honneur ou la pudeur virile, écrit-il, c'est la conscience, mais la conscience exaltée, c'est le respect de soi-même et de la beauté de sa vie porté jusqu'à la plus pure élévation, jusqu'à la passion la plus ardente. » Celui qui pensait ainsi devait considérer volontiers sa vocation poétique comme une mission et porter l'art sur les hauteurs. Mais, chose digne de remarque, tandis que les fils de Chateaubriand, Lamartine en tête, se livraient en croyants aux effusions du lyrisme religieux, chez Alfred de Vigny, en dépit de son berceau catholique et de l'air du temps, ce fut le doute justement, l'incrédulité douloureuse qui ouvrit la source de poésie en lui inspirant une profonde compassion pour la créature humaine livrée à tant d'ignorance et de misère. « Je crois fermement à une vocation ineffable qui m'est donnée, et j'y crois à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes, mes compagnons de misère, et à cause du désir que je me sens de leur tendre la main et de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour. » Ainsi, il fait parler le poète dans *Stello*, celui de ses ouvrages qu'il aimait le mieux, parce qu'il y avait mis le plus de son âme. C'est ce désir miséricordieux qui a fait de Vigny

poète; il résume son œuvre, ses chants en prose et en vers. Sa muse s'appelle la Pitié. Il plane avec elle au-dessus de ce qui souffre; les parias du monde sont ses amis; les martyrs silencieux de l'amour, de l'honneur, du génie, Chatterton, Kitty Bell, Renaud le capitaine, voilà ses clients. Il force les traits sombres du portrait de Richelieu pour venger de nobles victimes; il dessine avec amour les têtes virginales et poétiques tombées sous le couteau de Robespierre. Mais n'a-t-il pas donné lui-même une figure à sa muse dans cette adorable création d'*Éloa*, la vierge idéale qui se laisse tomber du ciel dans les bras de Lucifer avec ce cri sublime : *Seras-tu plus heureux?* « Poème le plus « beau, le plus parfait peut-être de la langue française », ne craint pas de dire le critique que nous avons déjà cité; et il faut avouer qu'aucun poème ne renferme, sous le vêtement diaphane des chastes vers, un plus bel idéal d'amour et de pitié.

« D'ailleurs, dans toutes les compositions d'Alfred de Vigny, roman, poésie ou drame, prose ou vers, la conception toujours élevée, domine le reste. Il avait la recherche du rare et de l'exquis, mais surtout dans l'idée; son effort d'artiste vers la perfection consistait moins dans le travail du style, toujours soigné pourtant, que dans la spiritualisation de plus en plus exquise de la pensée et aussi dans l'art savant de la composition où aucun de ses rivaux ne l'a égalé. Dans l'exécution, surtout dans ses vers; on peut trouver parfois quelque effort, quelque incertitude, et nous avons, il se peut, des ouvriers plus habiles que lui à ciseler une rime. Mais il a des coups d'aile sans pareils, des vers d'une ampleur superbe, et, quand il s'élève dans

l'azur poétique, c'est à la façon de cet aigle blessé qui, dans son vol, comme il l'a dit,

Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend.

« Et dans sa prose, quelle élégance poétique et originale ! quelle douce et parfois quelle vigoureuse couleur ! Pour l'effet et pour la vivacité du ton, autant que pour la vérité et l'observation des caractères, que de pages admirables ! Vous souvenez-vous, par exemple, du jugement d'Urbain Grandier dans *Cinq-Mars*, de Richelieu recevant dans son cabinet la cour de Louis XIII, ou encore, dans *Servitude*, du dialogue entre le pape et l'empereur à Fontainebleau ? Il faut remarquer aussi que cet aîné de l'école romantique n'obéit jamais à un système, à un parti pris d'école. Il n'a point suivi le romantisme dans ses violences. Il est resté lui-même, délicat et pur dans ses audaces. Il a su se contenir et se régler. Et c'est pour cela que ses œuvres ont gardé leur tendre éclat et qu'elles se reliront encore, quand d'autres, du même temps, qui ont fait autant et plus de bruit, seront peut-être fanées.

« Depuis *Servitude et Grandeur militaires*, Alfred de Vigny, qui avait triomphé dans la poésie, dans le roman et au théâtre, ne livra plus rien au public et se renferma dans la solitude. Cette retraite en pleine gloire et ce silence prolongé devaient étonner, surtout dans un temps où la littérature est devenue une profession. Pourquoi ce poète chômaît-il ? Pourquoi ne produisait-il plus rien ? C'est d'abord qu'il était poète et non pas « producteur ». Il savait se taire quand la voix intérieure ne lui disait pas de chanter. Et puis quel rapport y avait-il entre le poète de l'idéal et la foule du jour, entre le public

de *Stello* et celui de *Fanny*, par exemple? Mais que faisait-il dans sa retraite? Pourquoi ne pas ouvrir la porte de « sa tour d'ivoire »? Pourquoi tant de secret? Ses amis ont pénétré quelque chose du mystère. Ils ont entrevu ce qu'il y avait, hélas! de douleurs intimes dans cette solitude si sacrée et si chère. « Je lutte en vain contre la fatalité », disait-il à l'un d'eux; « j'ai été garde-malade de ma pauvre mère, je l'ai été de ma femme pendant trente ans, je le suis maintenant de moi-même. » Il était devenu alors malade à son tour à force de fatigues et de veilles. En effet, ce haut sentiment du devoir, de l'honneur, et cette pitié tendre qui pénètre toutes ses œuvres, il les portait dans sa vie intime, et il mettait à remplir sa tâche de dévouement une ferveur inébranlable et tranquille, la flamme droite et pure qui brûlait dans son âme de poète et qu'aucun vent n'eût fait dévier du ciel.

« Il écrivait cependant au milieu de ces saintes peines; mais, à mesure qu'il s'était rapproché de la perfection, il devenait plus difficile, et jetait au feu le travail de ses nuits. Sensible à la gloire, peu curieux du bruit, plus soucieux de l'avenir que du présent, et sachant ce que la postérité conserve des montagnes de volumes que chaque génération lui apporte, il avait fait le tri lui-même en ce qui le touchait. Il a brûlé ainsi toute une suite à *Stello*, où il craignait de s'être laissé emporter trop loin dans la démonstration de son idée. Il restera pourtant de ces veilles un volume de poésies encore inédites, remplies de beautés du premier ordre et qui ravivera bientôt, pour ce qui reste de public ami du grand art, l'admiration et les regrets.

« La seule fois qu'Alfred de Vigny sortit de sa retraite avec quelque bruit n'était pas faite pour

l'encourager et lui laissa au cœur une assez vive amertume. En 1845, il avait été reçu à l'Académie française. Alors (les temps sont changés!), les immortels en voulurent un peu au poète qui oubliait dans son discours le compliment de la fin pour le roi. M. Molé, qui se souvenait sans doute aussi de quelques traits de *Stello*, aussi dédaigneux pour les politiques que les politiques peuvent l'être pour les poètes, fit du fauteuil une véritable sellette où l'auteur de *Servitude* et de *Cinq-Mars* fut immolé à coups d'épingle.

« Quelques années ou deux révolutions plus tard, c'était après le 2 décembre, Alfred de Vigny reçut dans son château de Maine-Giraud, près d'Angoulême, une invitation du prince-président en voyage, et en train de faire, lui aussi, comme il le dit au poète, « son roman historique », qui allait s'appeler *l'Empire*. Alfred de Vigny avait connu le prince dans l'exil, à Londres. Des sympathies toutes personnelles ont été attribuées par la malignité à une mesquine ambition. Il aurait chassé quelque vaine dignité qu'il n'aurait même pas obtenue. Jamais homme ne fut plus au-dessus de cette banale accusation. Il vivait dans une région au-dessus des préoccupations de l'intérêt et de la petite ambition, au-dessus des partis et des coteries politiques, dans l'impossibilité même de capituler; car, ainsi que le disait M. Antony Deschamps, un de ses plus fidèles témoins :

Il n'attacha jamais de cocarde à sa muse.

« J'ai dans les mains des notes qui témoignent de ses sympathies élevées pour l'impérial interlocuteur qu'il eut quelquefois, et il n'en fit jamais mystère. Mais, un jour, un ministre lui demanda une cantate

pour un berceau entouré d'hommages, salué de grandes espérances. Alfred de Vigny répondit qu'il ne savait pas faire « de ces choses-là ». Et il resta pauvre, indépendant et poète, trois titres sinon à la défaveur, au moins à l'absence de faveurs ; ce qui lui a permis de mourir sans une note douteuse dans l'harmonie chaste de son œuvre et de sa vie, dans l'hermine inviolée de sa robe de poète. Il ne tenait qu'à ce titre-là.

« Il se souvenait seulement d'avoir été soldat. Je le vois encore, il y a quelques semaines, sur le fauteuil où l'horrible vautour qui déchirait ses entrailles le tenait cloué depuis deux ans. Il était enveloppé dans un manteau romantique à la mode de 1830, et il s'y drapait avec sa grâce noble mêlée d'une certaine raideur militaire, comme un général blessé dans son manteau de guerre. Aucune plainte ne s'échappait de ses lèvres pâles, et l'on eût dit que l'honneur, après la beauté de la vie, lui commandait maintenant de composer la beauté de la mort. « Donnez-moi, me disait-il, des nouvelles du monde des vivants ! » Mais je ne lui avais pas encore répondu qu'il m'entraînait avec lui, comme il faisait toujours, dans le monde des idées, son vrai domaine, vers quelque champ de la poésie ou de l'art, dans son royaume !

« Et maintenant », murmure Chatterton en mourant, « pensées venues d'en haut, remontez en haut avec moi ! »

« Il en est une, de ces pensées de toi, ô mon cher maître ! que je veux recueillir en ce moment où je me penche sur ta mémoire. Elle est poétique, recherchée dans son tour, mais exquise ; je l'aime parce qu'elle te ressemble. « Qu'est-ce qu'une

« grande vie? » dit-il quelque part. « C'est un rêve
« de jeunesse réalisé dans l'âge mûr... » Oui, la
jeunesse rêve ce qui est beau : le dévouement et
l'amour, l'art et la poésie. Ces beaux rêves de jeu-
nesse, tu les a faits, ô mon cher maître! ton âge
mûr incorruptible les a réalisés; par eux ta vie fut
noble, et ton souvenir est grand! »

Depuis la publication de ces lignes, le volume de
poésies posthumes auxquelles je faisais allusion a
vu le jour. C'est quelquefois, de Vigny le pensait
et il avait raison, le privilège des ouvrages médio-
cres de réussir sur-le-champ. Mais je ne m'étais
pas trompé en presumant que ce livre si triste et
si beau des *Destinées* recueillerait demain, sinon
tout de suite, les admirations qui comptent.

Ce mince volume de poésie concentrée, plein de
pensée, et succédant tout seul, après trente ans de
silence, aux œuvres d'autrefois, aide justement à
comprendre ce silence. L'œuvre ne trahit ni appau-
vrissement, ni desséchement de la source de poésie,
mais une immense lassitude et comme une sublime
oppression du cœur sous le poids de la pensée.
L'eau du fleuve coule lente, froide et profonde,
mais c'est l'eau de la même source. Le poète qui
s'est posé les grands problèmes et qui a mesuré et
éprouvé la vie, se soulage de temps en temps de la
rêverie qui le fait souffrir en l'enfermant dans la
sculpture de vers marmoréens. C'est une poésie
altière et douloureuse qui fait songer à ce vers
d'Alfred de Musset :

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux.

Mais « chant » n'est pas exact pour exprimer le
caractère de cette poésie, dernier mot, suprême et

mystérieux soupir d'une muse qui a fait vœu de silence, ne voulant ni chanter ni gémir.

Seulement, ils se sont bien trompés, ceux qui ont cru voir dans le paisible et stoïque désespoir des *Destinées* un Alfred de Vigny tout nouveau et comme la révélation inattendue d'une pensée qu'on n'aurait pas soupçonnée. Il n'est pas difficile de rattacher cette poésie empreinte d'une si haute mélancolie, qui a dit avec une calme douleur et un sourire si triste la colère de Samson et les vaines interrogations du Christ sur le mont des Oliviers, à l'inspiration d'où naquit autrefois *Moïse* et même *Éloa*. *Cinq-Mars* aussi et *Stello* sont, de Vigny l'a reconnu lui-même, les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion, ruines sur lesquelles il voulait élever la sainte beauté de la pitié, de la bonté, de l'amour et la mâle religion de l'honneur. Alfred de Vigny a toujours été le poète le plus penseur de ce siècle, et la direction de sa pensée, dont le stoïcisme avec l'incrédulité aux dogmes religieux fait le fond, quoique plus accusée à la fin, n'a jamais varié.

Les Destinées sont le seul ouvrage achevé qu'Alfred de Vigny ait laissé après lui, et je l'ai publié, suivant sa volonté, sans en retrancher un vers, sans y ajouter ni une note ni une préface. Sa solitude avait vu naître bien d'autres œuvres; j'ai eu dans les mains les débris de quelques-unes de celles qu'il caressait, romans ou poèmes, disant comme André Chénier :

Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain,
n'en abandonnant aucune et n'en finissant aucune :
scrupule d'artiste amoureux de la perfection, dédain
tout ensemble et appréhension du public vulgaire.

langueur secrète aussi; car sa vie intime était, je l'ai dit, pleine d'amertume, et il était lui-même blessé aux sources de la vie.

Il avait projeté une suite à *Éloa*, dont la conception était fort belle. Il avait rêvé bien d'autres poèmes : on verra dans ce volume des traces de ces rêves. Deux nouvelles consultations du *Docteur noir* devaient suivre la première. Il avait entrepris un grand roman, *les Français en Égypte*, dont Bonaparte était le héros, et une grande comédie en vers sur Regnard; enfin, sur trois romans historiques commencés, il avait écrit quelques mois avant sa mort : « A brûler après moi. » Nul doute que ces œuvres, s'il avait pu ou voulu les achever, n'eussent ajouté à sa gloire.

J'arrive à ce que j'appelle le *Journal du Poète*.

Alfred de Vigny me montrait quelquefois dans sa bibliothèque de nombreux petits cahiers cartonnés, où il avait depuis longtemps jeté au jour le jour ses notes familières, ses *memento*, ses impressions courantes sur les hommes, sur les choses surtout, ses pensées sur la vie et sur l'art, la première idée de ses œuvres faites ou à faire. Et, quelques jours avant sa mort, il me dit : « Vous trouverez peut-être quelque chose là. » J'y ai trouvé l'homme tout entier. Il a écrit ici pour lui-même, non pas sans couleur et sans style, il ne pouvait, mais sans apprêt, avec une entière candeur. On l'y surprend dans sa parfaite ressemblance, dans sa vive et haute originalité. Il y poursuit, sans souci du public, sans autre témoin que sa conscience, un monologue intime plein d'intérêt. On a, en général, bien jugé l'écrivain; on a estimé le poète à son prix; mais l'homme, si honoré qu'il soit, n'est pas encore bien connu. Est-ce une entreprise téméraire d'entr'ouvrir, en

laissant lire dans son journal, la porte de ce religieux de la poésie et de l'art et de montrer ce qu'était au naturel Alfred de Vigny?

Rien, on le sait, n'est plus intéressant que ce genre de publication intime où l'on voit de tout près une figure d'écrivain célèbre qu'on n'a pu guère qu'imaginer d'après ses œuvres ou de sèches et inexactes biographies. L'intérêt est plus rare lorsqu'il s'agit d'un homme comme Alfred de Vigny, qui s'est retranché dans la solitude, connu seulement de quelques élus de son cœur. « Personne, a dit M. Jules Sandeau ¹, n'a vécu dans sa familiarité, pas même lui. » L'observation, qui a fait sourire, ne manque pas de vérité. On peut l'accepter pour Alfred de Vigny malgré son tour épigrammatique. Ennemi de cette mêlée de relations banales si fréquentes de notre temps, comme des propos médiocres, vulgaires qu'elles engendrent, la familiarité avait pour lui quelque chose de trivial et presque d'ignoble par où elle le blessait. Ses amis ont connu le charme et l'abandon spirituel de son intimité; mais il est vrai qu'en général il s'enveloppait d'une haute réserve comme d'une armure d'acier poli contre les bas contacts des hommes, et je crois bien qu'il gardait encore son armure quand il était seul, pour se défendre de la familiarité de vulgaires pensées. Sa distinction manquait un peu de bonhomie? Soit. S'il y avait quelque excès dans ce goût du noble, dans ce respect de soi-même, il n'est pas à craindre que cette particularité de sa nature devienne contagieuse.

Ces notes révélatrices elles-mêmes ont gardé le grand air qui lui était naturel, l'attitude et l'alti-

1. Dans son discours à l'Académie française, en réponse à M. Camille Doucet.

tude de l'homme. Si on y cherche un intérêt anecdotique et commun, on ne l'y trouvera guère. Mais on n'y trouvera pas davantage d'attaque ou d'insinuation blessante contre personne, de ces flèches empoisonnées, traits de Parthe des mémoires posthumes. Il a pensé sans doute à M. Molé, quoiqu'il ne l'ait pas nommé dans sa pièce *Les Oracles*, publiée depuis sa mort dans *Les Destinées*; mais il espérait bien publier ces poésies lui-même, et je me souviens qu'un jour il me disait : « J'ai félicité aujourd'hui M. Guizot du dernier volume de ses beaux Mémoires; mais je l'ai félicité d'abord d'avoir noblement publié ses Mémoires de son vivant. » Le respect de soi-même a cela de bon qu'il nous maintient dans le respect d'autrui. Il écrivait dans une note du 31 décembre 1833 : « L'année est écoulée. Je n'ai pas écrit une ligne contre ma conscience ni contre aucun être vivant. » Il aurait pu signer cela chaque année de sa vie.

Ce qu'on recueillera dans ces mémoires de son imagination et de sa pensée, ce sont ses idées, ses vues sur toutes choses : philosophie, politique, littérature; ses doutes et ses convictions invariables, son esprit et son cœur, tout cela réfléchi dans ces notes éparses comme dans les morceaux brisés d'un pur miroir. Parmi ces fragments souvent exquis, il en est peu qui n'aient de la valeur, soit en eux-mêmes et par les idées qu'ils expriment, soit par le jour qu'ils jettent sur la physionomie du poète. Ses réflexions, en général, sont moins remarquables par l'absolue justesse, qui peut en être souvent contestée, que par la haute et profonde originalité, la finesse pénétrante, la poétique couleur; et toujours s'y révèlent son esprit délicat, même quand il est un peu chimérique, et son âme fière mais

tendre, attristée mais douce, défiante du ciel silencieux autant que de la terre bruyante, toujours excellente et toute pure.

Sauf quelques notes à peu près indispensables, je ne mêlerai à ces fragments intimes aucune réflexion : ils portent en eux-mêmes leur meilleur commentaire, et l'avantage éventuel de souligner par quelques remarques critiques plus ou moins ingénieuses la pensée du poète ne vaudrait pas pour le lecteur le dommage de l'interrompre.

Qu'on ne se méprenne pas cependant. Ce n'est pas une œuvre de lui que je donne, car alors je ne me croirais pas permis d'y coudre même ce chapitre préliminaire. Alfred de Vigny a mis le signet à l'œuvre signée de son nom après le volume des *Destinées*, et, pour obéir à ses intentions formellement exprimées, de même qu'il n'a voulu sur sa tombe d'autre éloquence que les larmes des cœurs fidèles, aucune préface, aucune étude de critique littéraire ne s'installera pour prendre sa mesure en tête des œuvres qu'il a destinées à la publicité. Aussi bien cette mesure, la plupart du temps, est celle de la bienveillance ou de la valeur du critique plutôt que celle de la taille de l'auteur, et la postérité, en présence de l'écrivain, prend bien ses mesures toute seule. Mais ici, je le répète, ce n'est pas un ouvrage d'Alfred de Vigny que je publie, c'est moins et beaucoup plus. Sauf quelques vers ajoutés à la fin de ce volume et qu'il eût réunis sans doute à ses poésies, s'il eût pu les revoir, c'est lui-même que je donne, c'est lui se parlant à lui-même et ne faisant pas œuvre d'auteur.

C'est pour le faire mieux connaître, autant dire mieux aimer, que j'expose au jour, sous ma responsabilité, devant ma conscience et devant lui qui me

voit peut-être, ces fragments significatifs de cette sorte de mémoires de sa vie méditative. Il m'a semblé qu'il ne m'avait pas interdit d'y puiser avec discrétion dans l'intérêt des lettres et de sa pure renommée, puisqu'il me disait : « Vous trouverez quelque chose là. »

Si, comme je l'espère, on sent dans ces pages non seulement un des poètes les plus rares, mais un des hommes les meilleurs de ce pays, d'une élévation que rehausse son scepticisme même; — il écrivait : « L'honneur, c'est la poésie du devoir » et, de cette pensée exquise, il faisait la devise de sa vie; — si l'on y est touché d'une sensibilité qui n'était pas seulement imaginative et intellectuelle : on lira le récit émouvant de la mort de sa mère, moment de détresse où il fut visité par les espérances religieuses; si l'on y sent une bonté aimante qui lui faisait noter comme bonheurs à lui arrivés des choses heureuses survenues à ses amis, j'aurai publié quelque chose de plus rare qu'un poème ou un roman inédit d'Alfred de Vigny, j'aurai montré Alfred de Vigny.

Au surplus, j'ai déjà mieux qu'une espérance. Ces fragments, avant d'être réunis ici, ont pour la plupart déjà vu le jour ou au moins le demi-jour dans une revue. Des journaux en ont reproduit quelque chose. Et ce qu'on en a pu lire a causé une vive sensation. Je le savais bien, ô noble poète! que tu paraîtrais plus grand à ceux qui approcheraient de toi; j'avais le sentiment, cher et paternel ami, qu'en publiant ces notes frustes et pourtant si éloquentes, j'arrachais à la tombe quelque chose de ton génie, et, mieux encore, je faisais revenir comme l'ombre de ta belle âme!

LOUIS RATISBONNE.



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

TROISIÈME PARTIE

PROSE

CINQ-MARS

OU

UNE CONJURATION SOUS LOUIS XIII

Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, fils de feu le maréchal d'Effiat, jeune homme de vingt-deux ans à peine, d'un caractère droit et courageux, vient de quitter, au mois de juin 1639, le vieux château de Chaumont, sur la Loire, où sa mère habite encore avec sa sœur, son jeune frère et la princesse de Mantoue, Marie de Gonzague, qu'il aime et dont il est aimé. Il va rejoindre, sous les murs de Perpignan qu'elle assiège, l'armée royale, et c'est là qu'il doit être présenté au roi Louis XIII par les soins du cardinal de Richelieu.

Cinq-Mars, qui a voulu s'arrêter à Loudun pour y voir une dernière fois son ancien précepteur, l'abbé Quillet, trouve la petite ville dans un état d'agitation extrême. On lui raconte en effet que les Ursulines sont possédées et que le curé Urbain Grandier est un sorcier, ainsi que l'ont constaté d'ailleurs le juge Laubarde-mont et un certain révérend père Lactance. Mais la population lui semble très divisée dans ses opinions, et le plus grand nombre être plutôt en faveur du curé, qu'on représente volontiers comme faussement accusé. Cinq-Mars rencontre du reste dans une rue une procession, où figurent la belle supérieure des Ursulines, Jeanne de Belfiel, avec deux religieuses possédées, dit-

on, comme elle, — Urbain Grandier, chargé de chaînes, — puis un héraut, ayant pour mission d'apprendre aux bourgeois de la ville que la lettre par eux écrite au roi en faveur de leur curé est considérée comme nulle, et qu'en outre il leur est défendu, sous peine d'une amende considérable, de dire que les religieuses ne sont pas possédées ou de douter du pouvoir des exorcistes.

Cinq-Mars arrive enfin chez l'abbé Quillet, qui le reçoit tout armé et botté, car le bon prêtre va, par prudence, quitter la ville où le juge Laubardemont pourrait l'inquiéter en raison de la courageuse attitude qu'il a prise au cours de l'instruction de l'affaire du curé Grandier, et il se prépare à rejoindre en Italie le duc de Bouillon. Il s'épouvante à l'idée de voir son élève présenté au Roi par le cardinal, lui recommande la plus grande circonspection et surtout le met en garde contre Richelieu, qui ne fait jamais rien sans arrière-pensée. Puis, apprenant que Cinq-Mars a rencontré la procession et entendu parler de l'affaire des Ursulines, il révèle au jeune homme toutes les ignominies, tous les faux témoignages, dont on a usé pour perdre Grandier et, comme il sait que son élève a un cœur généreux, il lui recommande le calme, surtout l'empire sur lui-même — sans quoi il se perdrait — et l'invite, pour s'aguerrir, à assister au procès de Grandier qui va s'ouvrir et dont il veut lui raconter les détails.

16. — UN PROCÈS RELIGIEUX SOUS LOUIS XIII

— Oui, j'ai été curieux de voir les diables des Ursulines tout comme autre, mon cher fils; et sachant qu'ils s'annonçaient pour parler toutes les langues, j'ai eu l'imprudence de quitter le latin et de leur faire quelques questions en grec; la supérieure est fort jolie, mais elle n'a pas pu répondre dans cette langue. Le médecin Duncan a fait tout haut l'observation qu'il était surprenant que le démon,

qui n'ignorait rien, fit des barbarismes et des solécismes, et ne pût répondre en grec. La jeune supérieure, qui était alors sur son lit de parade, se tourna du côté du mur pour pleurer, et dit tout bas au père Barré : *Monsieur! je n'y tiens plus; je le répétais tout haut, et je mis en fureur tous les exorcistes : ils s'écrièrent que je devais savoir qu'il y avait des démons plus ignorants que des paysans, et dirent que pour leur puissance et leur force physique nous n'en pouvions douter, puisque les esprits nommés Grésil des Trônes, Aman des puissances et Asmodée avaient promis d'enlever la calotte de M. de Laubardemont. Ils s'y préparaient, quand le chirurgien Duncan, qui est homme savant et probe, mais assez moqueur, s'avisa de tirer un fil qu'il découvrit attaché à une colonne et caché par un tableau de sainteté, de manière à retomber, sans être vu, fort près du maître des requêtes; cette fois on l'appela huguenot, et je crois que si le maréchal de Brézé n'était son protecteur il s'en tirerait mal. M. le comte du Lude s'est avancé alors avec son sang-froid ordinaire, et a prié les exorcistes d'agir devant lui. Le père Lactance, ce capucin dont la figure est si noire et le regard si dur, s'est chargé de la sœur Agnès et de la sœur Claire; il a élevé ses deux mains, les regardant comme le serpent regarderait deux colombes, et a crié d'une voix terrible : *Quis te misit, Diabole?* et les deux filles ont dit parfaitement ensemble : *Urbanus*. Il allait continuer, quand M. du Lude, tirant d'un air de componction une petite boîte d'or, a dit qu'il tenait là une relique laissée par ses ancêtres, et que, ne doutant pas de la possession, il voulait l'éprouver. Le père Lactance, ravi, s'est saisi de la boîte, et, à peine en a-t-il touché le front*

des deux filles, qu'elles ont fait des sauts prodigieux, se tordant les pieds et les mains; Lactance hurlait ses exorcismes, Barré se jetait à genoux avec toutes les vieilles femmes, Mignon et les juges applaudissaient. Laubardemont, impassible, faisait (sans être foudroyé!) le signe de la croix.

Quand, M. du Lude reprenant sa boîte, les religieuses sont restées paisibles : « *Je ne crains pas*, a dit fièrement Lactance, *que vous doutiez de la vérité de vos reliques!*

« — *Pas plus que celle de la possession* », a répondu M. du Lude en ouvrant sa boîte.

Elle était vide.

« Messieurs, vous vous moquez de nous », a dit Lactance.

J'étais indigné de ces momeries et lui dis :

« Oui, monsieur, comme vous vous moquez de Dieu et des hommes. » C'est pour cela que vous me voyez, mon cher ami, des bottes de sept lieues si lourdes et si grosses, qui me font mal aux pieds, et de longs pistolets; car notre ami Laubardemont m'a décrété de prise de corps, et je ne veux point le lui laisser saisir, tout vieux qu'il est.

— Mais, s'écria Cinq-Mars, est-il donc si puissant?

— Plus qu'on ne le croit et qu'on ne peut le croire; je sais que l'abbesse possédée est sa nièce, et qu'il est muni d'un arrêt du conseil qui lui ordonne de juger, sans s'arrêter à tous les appels interjetés au parlement, à qui le Cardinal interdit connaissance de la cause d'Urbain Grandier.

— Et enfin quels sont ses torts? dit le jeune homme, déjà puissamment intéressé.

— Ceux d'une âme forte et d'un génie supérieur, une volonté inflexible qui a irrité la puissance

contre lui, et une passion profonde qui a entraîné son cœur et lui a fait commettre le seul péché mortel que je croie pouvoir lui être reproché; mais ce n'a été qu'en violant le secret de ses papiers, qu'en les arrachant à Jeanne d'Estièvre, sa mère octogénaire, qu'on a su et publié son amour pour la belle Madeleine de Brou; cette jeune demoiselle avait refusé de se marier et voulait prendre le voile. Puisse ce voile lui avoir caché le spectacle d'aujourd'hui! L'éloquence de Grandier et sa beauté angélique ont souvent exalté des femmes qui venaient de loin pour l'entendre parler; j'en ai vu s'évanouir durant ses sermons; d'autres s'écrier que c'était un ange, toucher ses vêtements et baiser ses mains lorsqu'il descendait de la chaire. Il est certain que, si ce n'est sa beauté, rien n'égalait la sublimité de ses discours, toujours inspirés : le miel pur des Évangiles s'unissait, sur ses lèvres, à la flamme étincelante des prophéties, et l'on sentait au son de sa voix un cœur tout plein d'une sainte pitié pour les maux de l'homme, et tout gonflé de larmes prêtes à couler sur nous.

Le bon prêtre s'interrompt, parce que lui-même avait des pleurs dans la voix et dans les yeux; sa figure ronde et naturellement gaie était plus touchante qu'une autre dans cet état, car la tristesse semblait ne pouvoir l'atteindre. Cinq-Mars, toujours plus ému, lui serra la main sans rien dire, de crainte de l'interrompre. L'abbé tira un mouchoir rouge, s'essuya les yeux, se moucha et reprit :

— Cette effrayante attaque de tous les ennemis d'Urbain est la seconde; il avait déjà été accusé d'avoir ensorcelé les religieuses et examiné par de saints prélats, par des médecins instruits, qui l'avaient absous, et qui, tous indignés, avaient

imposé silence à ces démons de fabrique humaine. Le bon et pieux archevêque de Bordeaux se contenta de choisir lui-même les examinateurs de ces prétendus exorcistes, et son ordonnance fit fuir ces prophètes et taire leur enfer. Mais, humiliés par la publicité des débats, honteux de voir Grandier bien accueilli de notre bon roi lorsqu'il fut se jeter à ses pieds à Paris, ils ont compris que, s'il triomphait, ils étaient perdus et regardés comme des imposteurs; déjà le couvent des Ursulines ne semblait plus être qu'un théâtre d'indignes comédies; les religieuses, des actrices débontées; plus de cent personnes acharnées contre le curé s'étaient compromises dans l'espoir de le perdre : leur conjuration, loin de se dissoudre, a repris des forces pour son premier échec : voici les moyens que ses ennemis implacables ont mis en usage.

Connaissez-vous un homme appelé l'Éminence grise, ce capucin redouté que le Cardinal emploie à tout, consulte souvent et méprise toujours? c'est à lui que les capucins de Loudun se sont adressés. Une femme de ce pays et du petit peuple, nommée Hamon, ayant eu le bonheur de plaire à la reine quand elle passa dans ce pays, cette princesse l'attacha à son service. Vous savez quelle haine sépare sa cour de celle du Cardinal, vous savez qu'Anne d'Autriche et M. de Richelieu se sont quelque temps disputé la faveur du roi, et que, de ces deux soleils, la France ne savait jamais le soir lequel se lèverait le lendemain. Dans un moment d'éclipse du Cardinal, une satire parut, sortie du système planétaire de la Reine; elle avait pour titre la *Cordonnière de la reine mère*; elle était bassement écrite et conçue, mais renfermait des choses si injurieuses sur la naissance et la personne du

Cardinal, que les ennemis de ce ministre s'en emparèrent et lui donnèrent une vogue qui l'irrita. On y révélait, dit-on, beaucoup d'intrigues et de mystères qu'il croyait impénétrables; il lut cet ouvrage anonyme et voulut en savoir l'auteur. Ce fut dans ce temps même que les capucins de cette petite ville écrivirent au père Joseph qu'une correspondance continuelle entre Grandier et la Hamon ne leur laissait aucun doute qu'il ne fût l'auteur de cette diatribe. En vain avait-il publié précédemment des livres religieux de prières et de méditations dont le style seul devait l'absoudre d'avoir mis la main à un libelle écrit dans le langage des halles; le Cardinal, dès longtemps prévenu contre Urbain, n'a voulu voir que lui de coupable : on lui a rappelé que lorsqu'il n'était encore que prieur de Coussay, Grandier lui disputa le pas, le prit même avant lui : je suis bien trompé si ce pas ne met son pied dans la tombe...

Un triste sourire accompagna ce mot sur les lèvres du bon abbé.

— Quoi! vous croyez que cela ira jusqu'à la mort?

— Oui, mon enfant, oui, jusqu'à la mort; déjà on a enlevé toutes les pièces et les sentences d'absolution qui pouvaient lui servir de défense, malgré l'opposition de sa pauvre mère, qui les conservait comme la permission de vivre donnée à son fils; déjà on a affecté de regarder un ouvrage contre le célibat des prêtres, trouvé dans ses papiers, comme destiné à propager le schisme. Il est bien coupable, sans doute, et l'amour qui l'a dicté, quelque pur qu'il puisse être, est une faute énorme dans l'homme qui est consacré à Dieu seul; mais ce pauvre prêtre était loin de vouloir encourager l'hérésie, et c'était,

dit-on, pour apaiser les remords de Mlle de Brou qu'il l'avait composé. On a si bien vu que ces fautes véritables ne suffisaient pas pour le faire mourir, qu'on a réveillé l'accusation de sorcellerie assoupie depuis longtemps, et que, feignant d'y croire, le Cardinal a établi dans cette ville un tribunal nouveau, et enfin mis à sa tête Laubardemont; c'est un signe de mort. Ah! fasse le ciel que vous ne connaissiez jamais ce que la corruption des gouvernements appelle *coups d'État*.

En ce moment un cri horrible retentit au delà d'un petit mur de la cour; l'abbé effrayé se leva, Cinq-Mars en fit autant.

— C'est un cri de femme, dit le vieillard.

— Qu'il est déchirant! dit le jeune homme. Qu'est-ce? cria-t-il à ses gens qui étaient tous sortis dans la cour.

Ils répondirent qu'on n'entendait plus rien.

— C'est bon, c'est bon! cria l'abbé, ne faites plus de bruit.

Il referma la fenêtre et mit ses deux mains sur ses yeux.

— Ah! quel cri! mon enfant, dit-il (et il était fort pâle), quel cri! il m'a percé l'âme; c'est quelque malheur. Ah! mon Dieu! il m'a troublé, je ne puis plus continuer à vous parler. Faut-il que je l'aie entendu quand je vous parlais de votre destinée! Mon cher enfant, que Dieu vous bénisse! Mettez-vous à genoux.

Cinq-Mars fit ce qu'il voulait, et fut averti par un baiser sur ses cheveux que le vieillard l'avait béni et le relevait en disant :

— Allez vite, mon ami, l'heure s'avance; on pourrait vous trouver avec moi, partez; laissez vos gens et vos chevaux ici; enveloppez-vous dans un man-

teau, et partez. J'ai beaucoup à écrire avant l'heure où l'obscurité me permettra de prendre la route d'Italie. Ils s'embrassèrent une seconde fois en se promettant des lettres, et Henri s'éloigna. L'abbé, le suivant encore des yeux par la fenêtre, lui cria : — Soyez bien sage, quelque chose qu'il arrive; et lui envoya encore une fois sa bénédiction paternelle en disant : — Pauvre enfant!

LE PROCÈS

Oh! vendetta di Dio, quanto tu dei
Esser temuta da ciascun che legge
Gio, che fu manifesto agli occhi miei.

DANTE.

O vengeance de Dieu, combien tu dois
être redoutable à quiconque va lire ceci,
qui se manifesta sous mes yeux!

Malgré l'usage des séances secrètes, alors mis en vigueur par Richelieu, les juges du curé de Loudun avaient voulu que la salle fût ouverte au peuple, et ne tardèrent pas à s'en repentir. Mais d'abord ils crurent en avoir assez imposé à la multitude par leurs jongleries, qui durèrent près de six mois; ils étaient tous intéressés à la perte d'Urbain Grandier, mais ils voulaient que l'indignation du pays sanctionnât en quelque sorte l'arrêt de mort qu'ils préparaient et qu'ils avaient ordre de porter, comme l'avait dit le bon abbé à son élève.

Laubardemont était une espèce d'oiseau de proie que le Cardinal envoyait toujours quand sa vengeance voulait un agent sûr et prompt, et, en cette occasion, il justifia le choix qu'on avait fait de sa personne. Il ne fit qu'une faute, celle de permettre la séance publique, contre l'usage; il avait l'inten-

tion d'intimider et d'effrayer; il effraya, mais fit horreur.

La foule que nous avons laissée à la porte y était restée deux heures, pendant qu'un bruit sourd de marteaux annonçait que l'on achevait dans l'intérieur de la grande salle des préparatifs inconnus et faits à la hâte. Des archers firent tourner péniblement sur leurs gonds les lourdes portes de la rue, et le peuple avide s'y précipita. Le jeune Cinq-Mars fut jeté dans l'intérieur avec le second flot, et, placé derrière un pilier fort lourd de ce bâtiment, il y resta pour voir sans être vu. Il remarqua avec déplaisir que le groupe noir des bourgeois était près de lui; mais les grandes portes, en se refermant, laissèrent toute la partie du local où était le peuple dans une telle obscurité, qu'on n'eût pu le reconnaître. Quoique l'on ne fût qu'au milieu du jour, des flambeaux éclairaient la salle, mais étaient presque tous placés à l'extrémité, où s'élevait l'estrade des juges, rangés derrière une table fort longue; les fauteuils, les tables, les degrés, tout était couvert de drap noir et jetait sur les figures de livides reflets. Un banc réservé à l'accusé était placé sur la gauche, et sur le crêpe qui le couvrait on avait brodé en relief des flammes d'or, pour figurer la cause de l'accusation. Le prévenu y était assis, entouré d'archers, et toujours les mains attachées par des chaînes que deux moines tenaient avec une frayeur simulée, affectant de s'écarter au plus léger de ses mouvements, comme s'ils eussent tenu en laisse un tigre ou un loup enragé, ou que la flamme eût dû s'attacher à leurs vêtements. Ils empêchaient aussi avec soin que le peuple ne pût voir sa figure.

Le visage impassible de M. de Laubardemont

paraissait dominer les juges de son choix; plus grand qu'eux presque de toute la tête, il était placé sur un siège plus élevé que les leurs; chacun de ses regards ternes et inquiets leur envoyait un ordre. Il était vêtu d'une longue et large robe rouge, une calotte noire couvrait ses cheveux; il semblait occupé à débrouiller des papiers qu'il faisait passer aux juges et circuler dans leurs mains. Les accusateurs, tous ecclésiastiques, siégeaient à droite des juges; ils étaient revêtus d'aubes et d'étoles; on distinguait le père Lactance à la simplicité de son habit de capucin, à sa tonsure et à la rudesse de ses traits. Dans une tribune était caché l'évêque de Poitiers; d'autres tribunes étaient pleines de femmes voilées. Aux pieds des juges, une foule ignoble de femmes et d'hommes de la lie du peuple s'agitait derrière six jeunes religieuses des Ursulines dégoûtées de les approcher; c'étaient les témoins.

Le reste de la salle était plein d'une foule immense, sombre, silencieuse, suspendue aux corniches, aux portes, aux poutres, et pleine d'une terreur qui en donnait aux juges, car cette stupeur venait de l'intérêt du peuple pour l'accusé. Des archers nombreux, armés de longues piques, encadraient ce lugubre tableau d'une manière digne de ce farouche aspect de la multitude.

Au geste du président on fit retirer les témoins, auxquels un huissier ouvrit une porte étroite. On remarqua la supérieure des Ursulines, qui, en passant devant M. de Laubardemont, s'avança, et dit assez haut :

— Vous m'avez trompée, monsieur.

Il demeura impassible : elle sortit.

Un silence profond régnait dans l'assemblée.

Se levant avec gravité, mais avec un trouble visible, un des juges, nommé Houmain, lieutenant criminel d'Orléans, lut une espèce de mise en accusation d'une voix très basse et si enrouée, qu'il était impossible d'en saisir aucune parole. Cependant il se faisait entendre lorsque ce qu'il avait à dire devait frapper l'esprit du peuple. Il divisa les preuves du procès en deux sortes : les unes résultant des dépositions de soixante-douze témoins ; les autres, et les plus certaines, des exorcismes des révérends pères ici présents, s'écria-t-il en faisant le signe de la croix.

Les pères Lactance, Barré et Mignon s'inclinèrent profondément en répétant aussi ce signe sacré.

— Oui, messeigneurs, dit-il, en s'adressant aux juges, on a reconnu et déposé devant vous ce bouquet de roses blanches et ce manuscrit signé du sang du magicien, copie du pacte qu'il avait fait avec Lucifer, et qu'il était forcé de porter sur lui pour conserver sa puissance. On lit encore avec horreur ces paroles écrites au bas du parchemin : *La minute est aux enfers, dans le cabinet de Lucifer.*

Un éclat de rire qui semblait sortir d'une poitrine forte s'entendit dans la foule. Le président rougit, et fit signe à des archers, qui essayèrent en vain de trouver le perturbateur. Le rapporteur continua :

— Les démons ont été forcés de déclarer leurs noms par la bouche de leurs victimes. Ces noms et leurs faits sont déposés sur cette table : ils s'appellent Astaroth, de l'ordre des Séraphins ; Easas, Celsus, Acaos, Cédron, Asmodée, de l'ordre des Trônes ; Alex, Zabulon, Cham, Uriel et Achas, des Principautés, etc. ; car le nombre en était infini. Quant à leurs actions, qui de nous n'en fut témoin ?

Un long murmure sortit de l'assemblée ; on

imposa silence, quelques hallebardes s'avancèrent, tout se tut.

— Nous avons vu avec douleur la jeune et respectable supérieure des Ursulines déchirer son sein de ses propres mains et se rouler dans la poussière; les autres sœurs, Agnès, Claire, etc., sortir de la modestie de leur sexe par des gestes passionnés ou des rires immodérés. Lorsque des impies ont voulu douter de la présence des démons, et que nous-mêmes avons senti notre conviction ébranlée, parce qu'ils refusaient de s'expliquer devant des inconnus, soit en grec, soit en arabe, les révérends pères nous ont raffermi en daignant nous expliquer que, la malice des mauvais esprits étant extrême, il n'était pas surprenant qu'ils eussent feint cette ignorance pour être moins pressés de questions; qu'ils avaient même fait, dans leurs réponses, quelques barbarismes, solécismes et autres fautes, pour qu'on les méprisât, et que par dédain les saints docteurs les laissassent en repos; et que leur haine était si forte, que, sur le point de faire un de leurs tours miraculeux, ils avaient fait suspendre une corde au plancher pour faire accuser de supercherie des personnes aussi révérees, tandis qu'il a été affirmé sous serment, par des personnes respectables, que jamais il n'y eut de corde en cet endroit.

Mais, messieurs, tandis que le ciel s'expliquait ainsi miraculeusement par ses saints interprètes, une autre lumière nous est venue tout à l'heure : à l'instant même où les juges étaient plongés dans leurs profondes méditations, un grand cri a été entendu près de la salle du conseil; et, nous étant transportés sur les lieux, nous avons trouvé le corps d'une jeune demoiselle de haute naissance;

elle venait de rendre le dernier soupir dans la voie publique, entre les mains du révérend père Mignon, chanoine; et nous avons su de ce même père, ici présent, et de plusieurs autres personnages graves, que, soupçonnant cette demoiselle d'être possédée, à cause du bruit qui s'était répandu dès longtemps de l'admiration d'Urbain Grandier pour elle, il eut l'heureuse idée de l'éprouver, et lui dit tout à coup en l'abordant : *Grandier vient d'être mis à mort*; sur quoi elle ne poussa qu'un seul grand cri, et tomba morte, privée par le démon du temps nécessaire pour les secours de notre sainte mère l'Église catholique.

Un murmure d'indignation s'éleva dans la foule, où le mot d'*assassin* fut prononcé; les huissiers imposèrent silence à haute voix; mais le rapporteur le rétablit en reprenant la parole, ou plutôt la curiosité générale triompha.

— Chose infâme, messeigneurs, continua-t-il, cherchant à s'affermir par des exclamations, on a trouvé sur elle cet ouvrage écrit de la main d'Urbain Grandier.

Et il tira de ses papiers un livre couvert en parchemin.

— Ciel! s'écria Urbain de son banc.

— Prenez garde! s'écrièrent les juges aux archers qui l'entouraient.

— Le démon va sans doute se manifester, dit le père Lactance d'une voix sinistre; resserrez ses liens.

On obéit.

Le lieutenant criminel continua :

— Elle se nommait Madeleine de Brou, âgée de dix-neuf ans.

— Ciel! ô ciel! c'en est trop! s'écria l'accusé, tombant évanoui sur le parquet.

L'assemblée s'émut en sens divers; il y eut un moment de tumulte. — Le malheureux! il l'aimait, disaient quelques-uns. Une demoiselle si bonne! disaient les femmes. La pitié commençait à gagner. On jeta de l'eau froide sur Grandier sans le faire sortir, et on l'attacha sur la banquette. Le rapporteur continua :

— Il nous est enjoint de lire le début de ce livre à la cour. Et il lut ce qui suit :

« C'est pour toi, douce et belle Madeleine, c'est pour mettre en repos ta conscience troublée, que j'ai peint dans un livre une seule pensée de mon âme. Elles sont toutes à toi, fille céleste, parce qu'elles y retournent comme au but de toute mon existence; mais cette pensée que je t'envoie comme une fleur vient de toi, n'existe que par toi, et retourne à toi seule.

« Ne sois pas triste parce que tu m'aimes; ne sois pas affligée parce que je t'adore! Les anges du ciel, que font-ils? et les âmes des bienheureux, que leur est-il promis? Sommes-nous moins purs que les anges? nos âmes sont-elles moins détachées de la terre qu'après la mort? O Madeleine! qu'y a-t-il en nous dont le regard du Seigneur s'indigne? Est-ce lorsque nous prions ensemble, et que, le front prosterné dans la poussière devant ses autels, nous demandons une mort prochaine qui vienne nous saisir durant la jeunesse et l'amour? Est-ce au temps où, rêvant seuls sous les arbres funèbres du cimetière, nous cherchions une double tombe, souriant à notre mort et pleurant sur notre vie? Serait-ce lorsque tu viens t'agenouiller devant moi-même au tribunal de la pénitence, et que, parlant en présence de Dieu, tu ne peux rien trouver de mal à me révéler, tant j'ai soutenu ton âme dans les régions

pures du ciel? Qui pourrait donc offenser notre Créateur? Peut-être, oui, peut-être seulement, je le crois, quelque esprit du ciel aurait pu m'envier ma félicité, lorsqu'au jour de Pâques je te vis prosternée devant moi, épurée par de longues austérités du peu de souillure qu'avait pu laisser en toi la tache originelle. Que tu étais belle! ton regard cherchait ton Dieu dans le ciel, et ma main tremblante l'apporta sur tes lèvres pures que jamais lèvre humaine n'osa effleurer. Être angélique, j'étais seul à partager les secrets du Seigneur, ou plutôt l'unique secret de la pureté de ton âme; je t'unissais à ton Créateur, qui venait de descendre aussi dans mon sein. Hymen ineffable dont l'Éternel fut le prêtre lui-même, vous étiez seul permis entre la Vierge et le Pasteur; la seule volupté de chacun de nous fut de voir une éternité de bonheur commencer pour l'autre, et de respirer ensemble les parfums du ciel, de prêter déjà l'oreille à ses concerts, et d'être sûrs que nos âmes dévoilées à Dieu seul et à nous étaient dignes de l'adorer ensemble.

« Quel scrupule pèse encore sur ton âme, ô ma sœur? Ne crois-tu pas que j'aie rendu un culte trop grand à ta vertu? Crains-tu qu'une si pure admiration ne m'ait détourné de celle du Seigneur?... »

Houmain en était là quand la porte par laquelle étaient sortis les témoins s'ouvrit tout à coup. Les juges, inquiets, se parlèrent à l'oreille. Laubardemont, incertain, fit signe aux pères pour savoir si c'était quelque scène exécutée par leur ordre; mais, étant placés à quelque distance de lui et surpris eux-mêmes, ils ne purent lui faire entendre que ce n'était point eux qui avaient préparé cette interruption. D'ailleurs, avant que leurs regards eussent été échangés, l'on vit, à la grande stupé-

faction de l'assemblée, trois femmes en chemise, pieds nus, la corde au cou, un cierge à la main, s'avancer jusqu'au milieu de l'estrade. C'était la supérieure, suivie des sœurs Agnès et Claire. Toutes deux pleuraient; la supérieure était fort pâle, mais son port était assuré et ses yeux fixes et hardis : elle se mit à genoux; ses compagnes l'imitèrent; tout fut si troublé que personne ne songea à l'arrêter, et d'une voix claire et ferme, elle prononça ces mots, qui retentirent dans tous les coins de la salle :

— Au nom de la très sainte Trinité, moi, Jeanne de Belfiel, fille du baron de Cose; moi, supérieure indigne du couvent des Ursulines de Loudun, je demande pardon à Dieu et aux hommes du crime que j'ai commis en accusant l'innocent Urbain Grandier. Ma possession était fausse, mes paroles suggérées, le remords m'accable...

— Bravo! s'écrièrent les tribunes et le peuple en frappant des mains. Les juges se levèrent; les archers, incertains, regardèrent le président : il frémit de tout son corps, mais resta immobile.

— Que chacun se taise! dit-il d'une voix aigre; archers, faites votre devoir!

Cet homme se sentait soutenu par une main si puissante, que rien ne l'effrayait, car la pensée du ciel ne lui était jamais venue.

— Mes pères, que pensez-vous? dit-il en faisant signe aux moines.

— Que le démon veut sauver son ami... *Obmutesce, Satanas!* s'écria le père Lactance d'une voix terrible, ayant l'air d'exorciser encore la supérieure.

Jamais le feu mis à la poudre ne produisit un effet plus prompt que celui de ce seul mot. Jeanne

de Belfiel se leva subitement, elle se leva dans toute sa beauté de vingt ans, que sa nudité terrible augmentait encore; on eût dit une âme échappée de l'enfer apparaissant à son séducteur; elle promena ses yeux noirs sur les moines, Lactance baissa les siens; elle fit deux pas vers lui avec ses pieds nus, dont les talons firent retentir fortement l'échafaudage; son cierge semblait, dans sa main, le glaive de l'ange.

— Taisez-vous, imposteur! dit-elle avec énergie, le démon qui m'a possédée, c'est vous : vous m'avez trompée, il ne devait pas être jugé; d'aujourd'hui seulement je sais qu'il l'est; d'aujourd'hui j'entrevois sa mort; je parlerai.

— Femme, le démon vous égare!

— Dites que le repentir m'éclaire : filles aussi malheureuses que moi, levez-vous : n'est-il pas innocent?

— Nous le jurons! dirent encore à genoux les deux jeunes sœurs laïes en fondant en larmes, parce qu'elles n'étaient pas animées par une résolution aussi forte que celle de la supérieure. Agnès même eut à peine dit ce mot que, se tournant du côté du peuple : — Secourez-moi, s'écria-t-elle; ils me puniront, ils me feront mourir! Et, entraînant sa compagne, elle se jeta dans la foule, qui les accueillit avec amour; mille voix leur jurèrent protection, des imprécations s'élevèrent, les hommes agitèrent leurs bâtons contre terre; on n'osa pas empêcher le peuple de les faire sortir de bras en bras jusqu'à la rue.

Pendant cette nouvelle scène, les juges interdits chuchotaient, Laubardemont regardait les archers et leur indiquait les points où leur surveillance devait se porter; souvent il montra du doigt le groupe noir. Les accusateurs regardèrent à la tri-

bune de l'évêque de Poitiers, mais ils ne trouvèrent aucune expression sur sa figure apathique. C'était un de ces vieillards dont la mort s'empare dix ans avant que le mouvement cesse tout à fait en eux; sa vue semblait voilée par un demi-sommeil; sa bouche béante ruminait quelques paroles vagues et habituelles de piété qui n'avaient aucun sens; il lui était resté assez d'intelligence pour distinguer le plus fort parmi les hommes et lui obéir, ne songeant même pas un moment à quel prix. Il avait donc signé la sentence des docteurs de Sorbonne qui déclarait les religieuses possédées, sans en tirer seulement la conséquence de la mort d'Urbain; le reste lui semblait une de ces cérémonies plus ou moins longues auxquelles il ne prêtait aucune attention, accoutumé qu'il était à les voir et à vivre au milieu de leurs pompes, en étant même une partie et un meuble indispensable. Il ne donna donc aucun signe de vie en cette occasion, mais il conserva seulement un air parfaitement noble et nul.

Cependant le père Lactance, ayant eu un moment pour se remettre de sa vive attaque, se tourna vers le président et dit :

— Voici une preuve bien claire que le ciel nous envoie sur la possession, car jamais Madame la supérieure n'avait oublié la modestie et la sévérité de son ordre.

— Que tout l'univers n'est-il ici pour me voir! dit Jeanne de Belfiel, toujours aussi ferme. Je ne puis être assez humiliée sur la terre, et le ciel me repoussera, car j'ai été votre complice.

La sueur ruisselait sur le front de Laubardemont. Cependant, essayant de se remettre :

— Quel conte absurde! et qui vous y força donc, ma sœur?

La voix de la jeune fille devint sépulcrale, elle en réunit toutes les forces, appuya la main sur son cœur, comme si elle eût voulu l'arracher, et, regardant Urbain Grandier, elle répondit :

— L'amour !

L'assemblée frémit ; Urbain, qui, depuis son évanouissement, était resté la tête baissée et comme mort, leva lentement ses yeux sur elle et revint entièrement à la vie pour subir une douleur nouvelle. La jeune pénitente continua.

— Oui, l'amour qu'il a repoussé, qu'il n'a jamais connu tout entier, que j'avais respiré dans ses discours, que mes yeux avaient puisé dans ses regards célestes, que ses conseils mêmes ont accru. Oui, Urbain est pur comme l'ange, mais bon comme l'homme qui a aimé ; je ne le savais pas qu'il eût aimé ! C'est vous, dit-elle alors plus vivement, montrant Lactance, Barré et Mignon, et quittant l'accent de la passion pour celui de l'indignation, c'est vous qui m'avez appris qu'il aimait, vous qui ce matin m'avez trop cruellement vengée en tuant ma rivale par un mot ! Hélas ! je ne voulais que les séparer. C'était un crime ; mais je suis Italienne par ma mère ; je brûlai, j'étais jalouse ; vous me permettiez de voir Urbain, de l'avoir pour ami et de le voir tous les jours...

Elle se tut ; puis, criant : — Peuple, il est innocent ! Martyr, pardonne-moi ! j'embrasse tes pieds ! Elle tomba aux pieds d'Urbain, et versa enfin des torrents de larmes.

Urbain éleva ses mains liées étroitement, et, lui donnant sa bénédiction, dit d'une voix douce, mais faible :

— Allez, ma sœur, je vous pardonne au nom de Celui que je verrai bientôt ; je vous l'avais dit autre-

fois, et vous le voyez à présent, les passions font bien du mal quand on ne cherche pas à les tourner vers le ciel!

La rougeur monta pour la seconde fois sur le front de Laubardemont :

— Malheureux! dit-il, tu prononces les paroles de l'Église.

— Je n'ai pas quitté son sein, dit Urbain.

— Qu'on emporte cette fille! dit le président.

Quand les archers voulurent obéir, ils s'aperçurent qu'elle avait serré avec tant de force la corde suspendue à son cou, qu'elle était rouge et presque sans vie. L'effroi fit sortir toutes les femmes de l'assemblée, plusieurs furent emportées évanouies; mais la salle n'en fut pas moins pleine, les rangs se serraient, et les hommes de la rue débordaient dans l'intérieur.

Les juges épouvantés se levèrent, et le président essaya de faire vider la salle; mais le peuple, se couvrant, demeura dans une effrayante immobilité; les archers n'étaient plus assez nombreux, il fallut céder, et Laubardemont, d'une voix troublée, dit que le conseil allait se retirer pour une demi-heure. Il leva la séance; le public, sombre, demeura debout.

LE MARTYRE

« La torture interroge et la douleur répond. »

Les Templiers.

L'intérêt non suspendu de ce demi-procès, son appareil et ses interruptions, tout avait tenu l'esprit public si attentif, que nulle conversation particulière n'avait pu s'engager. Quelques cris avaient été jetés, mais simultanément, mais sans qu'aucun spectateur se doutât des impressions de son voisin,

ou cherchât même à les deviner ou à communiquer les siennes. Cependant, lorsque le public fut abandonné à lui-même, il se fit comme une explosion de paroles bruyantes. On distinguait plusieurs voix, dans ce chaos, qui dominaient le bruit général, comme un chant de trompettes domine la basse continue d'un orchestre.

Il y avait encore à cette époque assez de simplicité primitive dans les gens du peuple pour qu'ils fussent persuadés par les mystérieuses fables des agents qui les travaillaient, au point de n'oser porter un jugement d'après l'évidence, et la plupart attendirent avec effroi la rentrée des juges, se disant à demi-voix ces mots prononcés avec un certain air de mystère et d'importance qui sont ordinairement le cachet de la sottise craintive : — On ne sait qu'en penser, monsieur ! — Vraiment, madame, voilà des choses extraordinaires qui se passent ! — Nous vivons dans un temps bien singulier ! — Je me serais bien douté d'une partie de tout ceci ; mais, ma foi, je n'aurais pas prononcé, et je ne le ferais pas encore ! — Qui vivra verra, etc. Discours idiots de la foule, qui ne servent qu'à montrer qu'elle est au premier qui la saisira fortement. Ceci était la basse continue ; mais du côté du groupe noir on entendait d'autres choses : — Nous laisserons-nous faire ainsi ? Quoi ! pousser l'audace jusqu'à brûler notre lettre au Roi ! Si le Roi le savait ! — Les barbares ! les imposteurs ! avec quelle adresse leur complot est formé ! le meurtre s'accomplira-t-il sous nos yeux ? aurons-nous peur de ces archers ? — Non, non, non. C'étaient les trompettes et les dessus de ce bruyant orchestre.

On remarquait le jeune avocat, qui, monté sur un banc, commença par déchirer en milles pièces

un cahier de papier ; ensuite, élevant la voix : — Oui, s'écria-t-il, je déchire et jette au vent le plaidoyer que j'avais préparé en faveur de l'accusé ; on a supprimé les débats : il ne m'est pas permis de parler pour lui ; je ne peux parler qu'à vous, peuple, et je m'en applaudis ; vous avez vu ces juges infâmes : lequel peut encore entendre la vérité ? lequel est digne d'écouter l'homme de bien ? lequel osera soutenir son regard ? Que dis-je ? ils la connaissent tout entière, la vérité, ils la portent dans leur sein coupable ; elle ronge leur cœur comme un serpent ; ils tremblent dans leur repaire, où ils dévorent sans doute leur victime ; ils tremblent parce qu'ils ont entendu les cris de trois femmes abusées. Ah ! qu'allais-je faire ? j'allais parler pour Urbain Grandier ! Quelle éloquence eût égalé celle de ces infortunées ? quelles paroles vous eussent fait mieux voir son innocence ? Le ciel s'est armé pour lui en les appelant au repentir et au dévoûment, le ciel achèvera son ouvrage.

— *Vade retró Satanas!* prononcèrent des voix entendues par une fenêtre assez élevée.

Fournier s'interrompit un moment :

— Entendez-vous, reprit-il, ces voix qui parodient le langage divin ? Je suis bien trompé, ou ces instruments d'un pouvoir infernal préparent par ce chant quelque nouveau maléfice.

— Mais, s'écrièrent tous ceux qui l'entouraient, guidez-nous : que ferons-nous ? qu'ont-ils fait de lui ?

— Restez ici, soyez immobiles, soyez silencieux, répondit le jeune avocat : l'inertie d'un peuple est toute-puissante, c'est là sa sagesse, c'est là sa force. Regardez en silence, et vous ferez trembler.

— Ils n'oseront sans doute pas reparaître, dit le comte de Lude.

— Je voudrais bien revoir ce grand coquin rouge, dit Grand-Ferré, qui n'avait rien perdu de tout ce qu'il avait vu.

— Et ce bon monsieur le curé, murmura le vieux père Guillaume Leroux en regardant tous ses enfants irrités qui se parlaient bas en mesurant et comptant les archers. Ils se moquaient même de leur habit, et commençaient à les montrer au doigt.

Cinq-Mars, toujours adossé au pilier derrière lequel il s'était placé d'abord, toujours enveloppé dans son manteau noir, dévorait des yeux tout ce qui se passait, ne perdait pas un mot de ce qu'on disait, et remplissait son cœur de fiel et d'amertume; de violents désirs de meurtre et de vengeance, une envie indéterminée de frapper, le saisissaient malgré lui : c'est la première impression que produise le mal sur l'âme d'un jeune homme; plus tard, la tristesse remplace la colère; plus tard, c'est l'indifférence et le mépris; plus tard encore, une admiration calculée pour les grands scélérats qui ont réussi; mais c'est lorsque, des deux éléments de l'homme, la boue l'emporte sur l'âme.

Cependant, à droite de la salle, et près de l'estrade élevée pour les juges, un groupe de femmes semblait fort occupé à considérer un enfant d'environ huit ans, qui s'était avisé de monter sur une corniche à l'aide des bras de sa sœur Martine que nous avons vue plaisantée à toute outrance par le jeune soldat Grand-Ferré. Cet enfant, n'ayant plus rien à voir après la sortie du tribunal, s'était élevé, à l'aide des pieds et des mains, jusqu'à une petite lucarne qui laissait passer une lumière très faible, et qu'il pensa renfermer un nid d'hirondelles ou quelque autre trésor de son âge; mais, quand il se fut bien établi les deux pieds sur la corniche du

mur et les mains attachées aux barreaux d'une ancienne châsse de saint Jérôme, il eût voulu être bien loin et cria :

— Oh ! ma sœur, ma sœur, donne-moi la main pour descendre !

— Qu'est-ce que tu vois donc ? s'écria Martine.

— Oh ! je n'ose pas le dire ; mais je veux descendre.

Et il se mit à pleurer.

— Reste, reste, dirent toutes les femmes, reste, mon enfant, n'aie pas peur, et dis-nous bien ce que tu vois.

— Eh bien, c'est qu'on a couché le curé entre deux grandes planches qui lui serrent les jambes, il y a des cordes autour des planches.

— Ah ! c'est la question, dit un homme de la ville. Regarde bien, mon ami, que vois-tu encore ?

L'enfant, rassuré, se remit à la lucarne avec plus de confiance, et, retirant sa tête, il reprit :

— Je ne vois plus le curé, parce que tous les juges sont autour de lui à le regarder, et que leurs grandes robes m'empêchent de voir. Il y a aussi des capucins qui se penchent pour lui parler tout bas.

La curiosité assembla plus de monde aux pieds du jeune garçon, et chacun fit silence, attendant avec anxiété sa première parole, comme si la vie de tout le monde en eût dépendu.

— Je vois, reprit-il, le bourreau qui enfonce quatre morceaux de bois entre les cordes, après que les capucins ont béni les marteaux et les clous... Ah ! mon Dieu ! ma sœur, comme ils ont l'air fâché contre lui, parce qu'il ne parle pas... Maman, maman, donne-moi la main, je veux descendre.

Au lieu de sa mère, l'enfant, en se retournant, ne vit plus que des visages mâles qui le regardaient

avec une avidité triste et lui faisaient signe de continuer. Il n'osa pas descendre, et se remit à la fenêtre en tremblant.

— Oh ! je vois le père Lactance et le père Barré qui enfoncent eux-mêmes d'autres morceaux de bois qui lui serrent les jambes. Oh ! comme il est pâle ! il a l'air de prier Dieu ; mais voilà sa tête qui tombe en arrière comme s'il mourait. Ah ! ôtez-moi de là...

Et il tomba dans les bras du jeune avocat, de M. du Lude et de Cinq-Mars, qui s'étaient approchés pour le soutenir.

— *Deus stetit in synagoga deorum : in medio autem Deus dijudicat...* chantèrent des voix fortes et nasillardes qui sortaient de cette petite fenêtre ; elles continuèrent longtemps un plain-chant de psaumes entrecoupé par des coups de marteau, ouvrage infernal qui marquait la mesure des chants célestes. On aurait pu se croire près de l'ancre d'un forgeron ; mais les coups étaient sourds et faisaient bien sentir que l'enclume était le corps d'un homme.

— Silence ! dit Fournier, il parle ; les chants et les coups s'interrompent.

Une faible voix en effet dit lentement :

— O mes pères ! adoucissez la rigueur de vos tourments, car vous réduiriez mon âme au désespoir, et je chercherais à me donner la mort.

Ici partit et s'élança jusqu'aux voûtes l'explosion des cris du peuple ; les hommes, furieux, se jettent sur l'estrade et l'emportent d'assaut sur les archers étonnés et hésitants ; la foule sans armes les pousse, les presse, les étouffe contre les murs, et tient leurs bras sans mouvement ; ses flots se précipitent sur les portes qui conduisent à la chambre de la ques-

tion, et, les faisant crier sous leur poids, menacent de les enfoncer; l'injure retentit par mille voix formidables et va épouvanter les juges.

— Ils sont partis, ils l'ont emporté! s'écrie un homme.

Tout s'arrête aussitôt, et, changeant de direction, la foule s'enfuit de ce lieu détestable et s'écoule rapidement dans les rues. Une singulière confusion y régnait.

La nuit était venue pendant la longue séance, et des torrents de pluie tombaient du ciel. L'obscurité était effrayante; les cris des femmes glissant sur le pavé ou repoussées par le pas des chevaux des gardes, les cris sourds et simultanés des hommes rassemblés et furieux, le tintement continu des cloches qui annonçaient le supplice avec les coups répétés de l'agonie, les roulements d'un tonnerre lointain, tout s'unissait pour le désordre. Si l'oreille était étonnée, les yeux ne l'étaient pas moins; quelques torches funèbres allumées au coin des rues et jetant une lumière capricieuse montraient des gens armés et à cheval qui passaient au galop en écrasant la foule : ils couraient se réunir sur la place de Saint-Pierre; des tuiles les frappaient quelquefois dans leur passage, mais, ne pouvant atteindre le coupable éloigné, ces tuiles tombaient sur le voisin innocent. La confusion était extrême, et devint plus grande encore lorsque, débouchant par toutes les rues sur cette place nommée Saint-Pierre-le-Marché, le peuple la trouva barricadée de tous côtés et remplies de gardes à cheval et d'archers. Des charrettes liées aux bornes des rues en fermaient toutes les issues, et des sentinelles armées d'arquebuses étaient auprès. Sur le milieu de la place s'élevait un bûcher composé de poutres

énormes posées les unes sur les autres de manière à former un carré parfait; un bois plus blanc et plus léger les recouvrait; un immense poteau s'élevait au centre de cet échafaud. Un homme vêtu de rouge et tenant une torche baissée était debout près de cette sorte de mât, qui s'apercevait de loin. Un réchaud énorme, recouvert de tôle à cause de la pluie, était à ses pieds.

A ce spectacle la terreur ramena partout un profond silence; pendant un instant on n'entendit plus que le bruit de la pluie qui tombait par torrents, et du tonnerre qui s'approchait.

Cependant Cinq-Mars, accompagné de MM. du Lude et Fournier, et de tous les personnages les plus importants, s'était mis à l'abri de l'orage sous le péristyle de l'église de Sainte-Croix, élevée sur vingt degrés de pierre. Le bûcher était en face, et de cette hauteur on pouvait voir la place dans toute son étendue. Elle était entièrement vide, et l'eau seule des larges ruisseaux la traversait; mais toutes les fenêtres des maisons s'éclairaient peu à peu, et faisaient ressortir en noir les têtes d'hommes et de femmes qui se pressaient aux balcons. Le jeune d'Effiat contemplait avec tristesse ce menaçant appareil; élevé dans les sentiments d'honneur, et bien loin de toutes ces noires pensées que la haine et l'ambition peuvent faire naître dans le cœur de l'homme, il ne comprenait pas que tant de mal pût être fait sans quelque motif puissant et secret; l'audace d'une telle condamnation lui sembla si incroyable, que sa cruauté même commençait à la justifier à ses yeux; une secrète horreur se glissa dans son âme, la même qui faisait taire le peuple; il oublia presque l'intérêt que le malheureux Urbain lui avait inspiré, pour chercher s'il n'était pas pos-

sible que quelque intelligence secrète avec l'enfer eût justement provoqué de si excessives rigueurs ; et les révélations publiques des religieuses et les récits de son respectable gouverneur s'affaiblirent dans sa mémoire, tant le succès est puissant, même aux yeux des êtres distingués ! tant la force en impose à l'homme, malgré la voix de sa conscience ! Le jeune voyageur se demandait déjà s'il n'était pas probable que la torture eût arraché quelque monstrueux avoué à l'accusé, lorsque l'obscurité dans laquelle était l'église cessa tout à coup ; ses deux grandes portes s'ouvrirent, et à la lueur d'un nombre infini de flambeaux parurent tous les juges et les ecclésiastiques entourés de gardes ; au milieu d'eux s'avancait Urbain, soulevé ou plutôt porté par six hommes vêtus en pénitents noirs, car ses jambes unies et entourées de bandages ensanglantés, semblaient rompues et incapables de le soutenir. Il y avait tout au plus deux heures que Cinq-Mars ne l'avait vu, et cependant il eut peine à reconnaître la figure qu'il avait remarquée à l'audience : toute couleur, tout embonpoint en avaient disparu ; une pâleur mortelle couvrait une peau jaune et luisante comme l'ivoire ; le sang paraissait avoir quitté toutes ses veines ; il ne restait de vie que dans ses yeux noirs, qui semblaient être devenus deux fois plus grands, et dont il promenait les regards languissants autour de lui ; ses cheveux bruns étaient épars sur son cou et sur une chemise blanche qui le couvrait tout entier ; cette sorte de robe à larges manches avait une teinte jaunâtre et portait avec elle une odeur de soufre ; une longue et forte corde entourait son cou et tombait sur son sein. Il ressemblait à un fantôme, mais à celui d'un martyr.

Urbain s'arrêta, ou plutôt fut arrêté sur le pèris-

tylè de l'église : le capucin Lactance lui plaça dans la main droite et y soutint une torche ardente, et lui dit avec une dureté inflexible :

— Fais amende honorable, et demande pardon à Dieu de ton crime de magie.

Le malheureux éleva la voix avec peine, et dit, les yeux au ciel :

— Au nom du Dieu vivant, je t'ajourne à trois ans, Laubardemont, juge prévaricateur ! On a éloigné mon confesseur, et j'ai été réduit à verser mes fautes dans le sein de Dieu même, car mes ennemis m'entourent : j'en atteste ce Dieu de miséricorde, je n'ai jamais été magicien ; je n'ai connu de mystères que ceux de la religion catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je meurs : j'ai beaucoup péché contre moi, mais jamais contre Dieu et Notre-Seigneur...

— N'achève pas ! s'écria le capucin, affectant de lui fermer la bouche avant qu'il prononçât le nom du Sauveur ; misérable endurci, retourne au démon qui t'a envoyé !

Il fit signe à quatre prêtres, qui, s'approchant avec des goupillons à la main, exorcisèrent l'air que le magicien respirait, la terre qu'il touchait et le bois qui devait le brûler. Pendant cette cérémonie, le lieutenant criminel lut à la hâte l'arrêt, que l'on trouve encore dans les pièces de ce procès, en date du 18 août 1639, *déclarant Urbain Grandier dûment atteint et convaincu du crime de magie, maléfice, possession, ès personnes d'aucunes religieuses ursulines de Loudun, et autres séculiers, etc.*

Le lecteur, ébloui par un éclair, s'arrêta un instant, et, se tournant du côté de M. de Laubardemont, lui demanda si, vu le temps qu'il faisait,

l'exécution ne pouvait pas être remise au lendemain ; celui-ci répondit :

— L'arrêt porte exécution dans les vingt-quatre heures : ne craignez point ce peuple incrédule, il va être convaincu...

Toutes les personnes les plus considérables et beaucoup d'étrangers étaient sous le péristyle et s'avancèrent, Cinq-Mars parmi eux.

— ... Le magicien n'a jamais pu prononcer le nom du Sauveur et repousse son image.

Lactance sortit en ce moment du milieu des pénitents, ayant dans sa main un énorme crucifix de fer qu'il semblait tenir avec précaution et respect ; il l'approcha des lèvres du patient, qui, effectivement, se jeta en arrière, et, réunissant toutes ses forces, fit un geste du bras qui fit tomber la croix des mains du capucin.

— Vous le voyez, s'écria celui-ci, il a renversé le crucifix !

Un murmure s'éleva dont le sens était incertain.

— Profanation ! s'écrièrent les prêtres.

On s'avança vers le bûcher.

Cependant Cinq-Mars, se glissant derrière un pilier, avait tout observé d'un œil avide ; il vit avec étonnement que le crucifix, en tombant sur les degrés, plus exposés à la pluie que la plate-forme, avait fumé et produit le bruit du plomb fondu jeté dans l'eau. Pendant que l'attention publique se portait ailleurs, il s'avança et y porta une main qu'il sentit vivement brûlée. Saisi d'indignation et de toute la fureur d'un cœur loyal, il prend le crucifix avec les plis de son manteau, s'avance vers Laubardemont, et le frappant au front :

— Scélérat, s'écrie-t-il, porte la marque de ce fer rougi !

La foule entend ce mot et se précipite.

— Arrêtez cet insensé ! dit en vain l'indigne magistrat.

Il était saisi lui-même par des mains d'hommes qui criaient :

— Justice ! au nom du Roi !

— Nous sommes perdus ! dit Lactance, au bûcher ! au bûcher !

Les pénitents traînent Urbain vers la place, tandis que les juges et les archers rentrent dans l'église et se débattent contre des citoyens furieux ; le bourreau, sans avoir le temps d'attacher la victime, se hâta de la coucher sur le bois et d'y mettre la flamme. Mais la pluie tombait par torrents, et chaque poutre, à peine enflammée, s'éteignait en fumant. En vain Lactance et les autres chanoines eux-mêmes excitaient le foyer, rien ne pouvait vaincre l'eau qui tombait du ciel.

Cependant le tumulte qui avait lieu au péristyle de l'église s'était étendu tout autour de la place. Le cri de *justice* se répétait et circulait avec le récit de ce qui s'était découvert ; deux barricades avaient été forcées, et, malgré trois coups de fusil, les archers étaient repoussés peu à peu vers le centre de la place. En vain faisaient-ils bondir leurs chevaux dans la foule, elle les pressait de ses flots croissants. Une demi-heure se passa dans cette lutte, où la garde reculait toujours vers le bûcher qu'elle cachait en se resserrant.

— Avançons, avançons, disait un homme, nous le délivrerons ; ne frappez pas les soldats, mais qu'ils reculent ! Voyez-vous, Dieu ne veut pas qu'il meure. Le bûcher s'éteint ; amis, encore un effort. — Bien. — Renversez ce cheval. — Poussez, précipitez-vous.

La garde était rompue et renversée de toutes

parts, le peuple se jette en hurlant sur le bûcher ; mais aucune lumière n'y brillait plus : tout avait disparu, même le bourreau. On arrache, on disperse les planches : l'une d'elles brûlait encore, et sa lueur fit voir sous un amas de cendre et de boue sanglante une main noircie, préservée du feu par un énorme bracelet de fer et une chaîne. Une femme eut le courage de l'ouvrir ; les doigts serraient une petite croix d'ivoire et une image de sainte Madeleine.

— Voilà ses restes ! dit-elle en pleurant.

— Dites les reliques du martyr, répondit un homme.

Cinq-Mars a été entraîné hors de Loudun par Grandchamp, un vieux serviteur de son père, et il continue sa route vers le midi, pour rejoindre l'armée royale.

Richelieu était alors à Narbonne, travaillant au milieu de ses secrétaires, dont l'un, Olivier d'Entraigues, venait d'être surpris s'occupant d'autre chose que du travail qui lui avait été confié, et avait été congédié sur-le-champ.

17. — LE CARDINAL ET L'ÉMINENCE GRISE

Les secrétaires redoublaient de silence et d'ardeur, lorsque, la porte s'ouvrant rapidement de chaque côté, on vit paraître debout, entre les deux battants, un capucin qui, s'inclinant les bras croisés sur la poitrine, semblait attendre l'aumône ou l'ordre de se retirer. Il avait un teint rembruni, profondément sillonné par la petite vérole ; des yeux assez doux, mais un peu louches et toujours couverts par des sourcils qui se joignaient au milieu

du front; une bouche dont le sourire était rusé, malfaisant et sinistre: une barbe plate et rousse à l'extrémité, et le costume de l'ordre de Saint-François dans toute son horreur, avec des sandales et des pieds nus qui paraissaient fort indignes de s'essuyer sur un tapis.

Tel qu'il était, ce personnage parut faire une grande sensation dans toute la salle; car, sans achever la phrase, la ligne ou le mot commencé, chaque écrivain se leva et sortit par la porte, où il se tenait toujours debout, les uns le saluant en passant, les autres détournant la tête, les jeunes pages se bouchant le nez, mais par derrière lui, car ils paraissaient en avoir peur en secret. Lorsque tout le monde eut défilé, il entra enfin, faisant une profonde révérence, parce que la porte était encore ouverte; mais sitôt qu'elle fut fermée, marchant sans cérémonie, il vint s'asseoir auprès du Cardinal, qui, l'ayant reconnu au mouvement qui se faisait, lui fit une inclination de tête sèche et silencieuse, le regardant fixement comme pour attendre une nouvelle, et ne pouvant s'empêcher de froncer le sourcil, comme à l'aspect d'une araignée ou de quelque autre animal désagréable.

Le Cardinal n'avait pu résister à ce mouvement de déplaisir, parce qu'il se sentait obligé, par la présence de son agent, à rentrer dans ces conversations profondes et pénibles dont il s'était reposé pendant quelques jours dans un pays dont l'air pur lui était favorable, et dont le calme avait un peu ralenti les douleurs de la maladie; elle s'était changée en une fièvre lente; mais ses intervalles étaient assez longs pour qu'il pût oublier, pendant son absence, qu'elle devait revenir. Donnant donc un peu de repos à son imagination jusqu'alors infa-

tigable, il attendait sans impatience, pour la première fois de ses jours peut-être, le retour des courriers qu'il avait fait partir dans toutes les directions, comme les rayons d'un soleil qui donnait seul la vie et le mouvement à la France. Il ne s'attendait pas à la visite qu'il recevait alors, et la vue d'un de ces hommes qu'il *trempe* dans le crime, selon sa propre expression, lui rendit toutes les inquiétudes habituelles de sa vie plus présentes, sans dissiper entièrement le nuage de mélancolie qui venait d'obscurcir ses pensées.

Le commencement de sa conversation fut empreint de la couleur sombre de ses dernières rêveries; mais bientôt il en sortit plus vif et plus fort que jamais, quand la vigueur de son esprit rentra forcément dans le monde réel.

Son confident, voyant qu'il devait rompre le silence le premier, le fit ainsi assez brusquement :

— Eh bien! monseigneur, à quoi pensez-vous?

— Hélas! Joseph, à quoi devons-nous penser tous tant que nous sommes, sinon à notre bonheur futur dans une vie meilleure que celle-ci? Je songe, depuis plusieurs jours, que les intérêts humains m'ont trop détourné de cette unique pensée : et je me repens d'avoir employé quelques instants de loisir à des ouvrages profanes, tels que mes tragédies d'*Europe* et de *Mirame*, malgré la gloire que j'en ai tirée déjà parmi nos plus beaux esprits, gloire qui se répandra dans l'avenir.

Le père Joseph, plein des choses qu'il avait à dire, fut d'abord surpris de ce début; mais il connaissait trop son maître pour en rien témoigner, et, sachant bien par où il le ramènerait à d'autres idées, il entra dans les siennes sans hésiter.

— Le mérite en est pourtant bien grand, dit-il

avec un air de regret, et la France gémit de ce que ces œuvres immortelles ne sont pas suivies de productions semblables.

— Oui, mon cher Joseph, c'est en vain que des hommes tels que Boisrobert, Claveret, Colletet, Corneille, et surtout le célèbre Mairet, ont proclamé ces tragédies les plus belles de toutes celles que les temps présents et passés ont vu représenter ; je me les reproche, je vous jure, comme un vrai péché mortel, et je ne m'occupe, dans mes heures de repos, que de ma *Méthode des controverses*, et du livre sur la *Perfection du chrétien*. Je songe que j'ai cinquante-six ans et une maladie qui ne pardonne guère.

— Ce sont des calculs que vos ennemis font aussi exactement que Votre Éminence, dit le père, à qui cette conversation commençait à donner de l'humeur, et qui voulait en sortir au plus vite.

Le rouge monta au visage du Cardinal.

— Je le sais, je le sais bien, dit-il, je connais toute leur noirceur, et je m'attends à tout. Mais qu'y a-t-il donc de nouveau ?

— Nous étions convenus déjà, monseigneur, de remplacer mademoiselle d'Hautefort ; nous l'avons éloignée comme mademoiselle de La Fayette, c'est fort bien ; mais sa place n'est pas remplie, et le Roi...

— Eh bien ?

— Le Roi a des idées qu'il n'avait pas eues encore.

— Vraiment ? et qui ne viennent pas de moi ? Voilà qui va bien, dit le ministre avec ironie.

— Aussi, monseigneur, pourquoi laisser six jours entiers la place de favori vacante ? Ce n'est pas prudent, permettez que je le dise.

— Il a des idées, des idées ! répétait Richelieu avec une sorte d'effroi ; et lesquelles ?

— Il a parlé de rappeler la Reine-mère, dit le capucin à voix basse, de la rappeler de Cologne.

— Marie de Médicis ! s'écria le Cardinal en frappant sur les bras de son fauteuil avec ses deux mains. Non, par le Dieu vivant ! elle ne rentrera pas sur le sol de France, d'où je l'ai chassée pied par pied ! L'Angleterre n'a pas osé la garder exilée par moi ; la Hollande a craint de crouler sous elle, et mon royaume la recevrait ! Non, non, cette idée n'a pu lui venir par lui-même. Rappeler mon ennemie, rappeler sa mère, quelle perfidie ! non, il n'aurait jamais osé y penser...

Puis, après avoir rêvé un instant, il ajouta en fixant un regard pénétrant et encore plein du feu de sa colère sur le père Joseph :

— Mais... dans quels termes a-t-il exprimé ce désir ? Dites-moi les mots précis.

— Il a dit assez publiquement, et en présence de Monsieur : « Je sens bien que l'un des premiers devoirs d'un chrétien est d'être bon fils, et je ne résisterai pas longtemps aux murmures de ma conscience. »

— Chrétien ! conscience ! ce ne sont pas ses expressions ; c'est le père Caussin, c'est son confesseur qui me trahit ! s'écria le Cardinal. Perfide jésuite ! je t'ai pardonné ton intrigue de La Fayette ; mais je ne te passerai par tes conseils secrets. Je ferai chasser ce confesseur, Joseph, il est l'ennemi de l'État, je le vois bien. Mais aussi j'ai agi avec négligence depuis quelques jours ; je n'ai pas assez hâté l'arrivée de ce petit d'Effiat, qui réussira, sans doute : il est bien fait et spirituel, dit-on. Ah ! quelle faute ! je méritais une bonne disgrâce moi-même. Laisser près du Roi ce renard jésuite, sans lui avoir donné mes instructions secrètes, sans

avoir un otage, un gage de sa fidélité à mes ordres ! quel oubli ! Joseph, prenez une plume et écrivez vite ceci pour l'autre confesseur que nous choisirons mieux. Je pense au père Sirmond...

Le père Joseph se mit devant la grande table, prêt à écrire, et le Cardinal lui dicta ces devoirs de nouvelle nature, que, peu de temps après, il osa faire remettre au Roi, qui les reçut, les respecta, et les apprit par cœur comme les commandements de l'Église. Ils nous sont demeurés comme un monument effrayant de l'empire qu'un homme peut arracher à force de temps, d'intrigues et d'audace :

I. Un prince doit avoir un premier ministre, et ce premier ministre trois qualités : 1^o qu'il n'ait pas d'autre passion que son prince ; 2^o qu'il soit habile et fidèle ; 3^o qu'il soit ecclésiastique.

II. Un prince doit parfaitement aimer son premier ministre.

III. Ne doit jamais changer son premier ministre.

IV. Doit lui dire toutes choses.

V. Lui donner libre accès auprès de sa personne.

VI. Lui donner une souveraine autorité sur le peuple.

VII. De grand honneurs et de grand biens.

VIII. Un prince n'a pas de plus riche trésor que son premier ministre.

XI. Un prince ne doit pas ajouter foi à ce qu'on dit contre son premier ministre, ni se plaire à en entendre médirc.

X. Un prince doit révéler à son premier ministre tout ce qu'on a dit contre lui, *quand même on aurait exigé du prince qu'il garderait le secret.*

XI. Un prince doit non seulement préférer le bien de son État, mais son premier ministre à tous ses parents.

Tels étaient les commandements du dieu de la France, moins étonnants encore que la terrible naïveté qui lui fait léguer lui-même ses ordres à la postérité, comme si, elle aussi, devait croire en lui.

Tandis qu'il dictait son instruction, en la lisant sur un petit papier écrit de sa main, une tristesse profonde paraissait s'emparer de lui à chaque mot; et, lorsqu'il fut au bout, il tomba au fond de son fauteuil, les bras croisés et la tête penchée sur son estomac.

Le père Joseph, interrompant son écriture, se leva, et allait lui demander s'il se trouvait mal, lorsqu'il entendit sortir du fond de sa poitrine ces paroles lugubres et mémorables :

— Quel ennui profond ! quels interminables inquiétudes ! Si l'ambitieux me voyait, il fuirait dans un désert. Qu'est-ce que ma puissance ? Un misérable reflet du pouvoir royal ; et que de travaux pour fixer sur mon étoile ce rayon qui flotte sans cesse ! Depuis vingt ans je le tente inutilement. Je ne comprends rien à cet homme ! il n'ose pas me fuir ; mais on me l'enlève : il me glisse entre les doigts... Que de choses j'aurais pu faire avec ses droits héréditaires, si je les avais eus ! Mais employer tant de calculs à se tenir en équilibre ! que restait-il de génie pour les entreprises ? J'ai l'Europe dans ma main, et je suis suspendu à un cheveu qui tremble. Qu'ai-je affaire de porter mes regards sur les cartes du monde, si tous mes intérêts sont renfermés dans mon étroit cabinet ? Ses six pieds d'espace me donnent plus de peine à gouverner que toute la terre. Voilà donc ce qu'est un premier ministre ! Enviez-moi mes gardes à présent !

Ses traits étaient décomposés de manière à faire craindre quelque accident, et il lui prit une toux

violente et longue, qui finit par un léger crachement de sang. Il vit que le père Joseph, effrayé, allait saisir une clochette d'or posée sur la table, et se levant tout à coup avec la vivacité d'un jeune homme, il l'arrêta et lui dit :

— Ce n'est rien, Joseph, je me laisse quelquefois aller au découragement; mais ces moments sont courts, et j'en sors plus fort qu'avant. Pour ma santé, je sais parfaitement où j'en suis; mais il ne s'agit pas de cela. Qu'avez-vous fait à Paris? Je suis content de voir le Roi arrivé dans le Béarn comme je le voulais : nous le veillerons mieux. Que lui avez-vous montré pour le faire partir?

— Une bataille à Perpignan.

— Allons, ce n'est pas mal. Eh bien, nous pouvons la lui arranger; autant vaut cette application qu'une autre à présent. Mais la jeune Reine, la jeune Reine, que dit-elle?

— Elle est encore furieuse contre vous. Sa correspondance découverte, l'interrogatoire que vous lui fîtes subir!

— Bah! un madrigal et un moment de soumission lui feront oublier que je l'ai séparée de sa maison d'Autriche et du pays de son Buckingham. Mais que fait-elle?

— D'autres intrigues avec Monsieur. Mais, comme toutes ses confidentes sont à nous, en voici les rapports jour pour jour.

— Je ne me donnerai pas la peine de les lire; tant que le duc de Bouillon sera en Italie, je ne crains rien de là; elle peut rêver de petites conjurations avec Gaston au coin du feu; il s'en tient toujours aux aimables intentions qu'il a quelquefois, et n'exécute bien que ses sorties du royaume; il en est à la troisième. Je lui procurerai la quatrième

quand il voudra ; il ne vaut pas le coup de pistolet que tu fis donner au comte de Soissons. Ce pauvre comte n'avait cependant guère plus d'énergie.

Ici le cardinal, se rasseyant dans son fauteuil, se mit à rire assez gaîment pour un homme d'État.

— Je rirai toute ma vie de leur expédition d'Amiens. Ils me tenaient là tous deux. Chacun avait bien cinq cents gentilshommes autour de lui, armés jusqu'aux dents, et tout près à m'expédier comme Concini ; mais le grand Vitry n'était plus là ; ils m'ont laissé parler une heure fort tranquillement avec eux de la chasse et de la Fête-Dieu, et ni l'un ni l'autre n'a osé faire un signe à tous ces coupe-jarrets. Nous avons su depuis, par Chavigny, qu'ils attendaient depuis deux mois cet heureux moment. Pour moi, en vérité, je ne remarquai rien du tout, si ce n'est ce petit brigand d'abbé de Gondi qui rôdait autour de moi et avait l'air de cacher quelque chose dans sa manche ; ce fut ce qui me fit monter en carrosse.

— A propos, monseigneur, la reine veut le faire coadjuteur absolument.

— Elle est folle ! il la perdra si elle s'y attache : c'est un mousquetaire manqué, un diable en soutane ; lisez son *Histoire de Fiesque*, vous l'y verrez lui-même. Il ne sera rien tant que je vivrai.

— Eh quoi ! vous jugez si bien et vous faites venir un autre ambitieux de son âge ?

— Quelle différence ! Ce sera une poupée, mon ami, une vraie poupée, que ce jeune Cinq-Mars ; il ne pensera qu'à sa fraise et à ses aiguillettes ; sa jolie tournure m'en répond, et je sais qu'il est doux et faible. Je l'ai préféré pour cela à son frère aîné ; il fera ce que nous voudrons.

— Ah ! monseigneur, dit le père d'un air de doute,

je ne me suis jamais fié aux gens dont les formes sont si calmes, la flamme intérieure en est plus dangereuse. Souvenez-vous du maréchal d'Effiat, son père.

— Mais, encore une fois, c'est un enfant, et je l'élèverai ; au lieu que le Gondi est déjà un factieux accompli, un audacieux que rien n'arrête ; il a osé me disputer madame de la Meilleraie, concevez-vous cela ? est-ce croyable, à moi ? Un petit prestolet, qui n'a d'autre mérite qu'un mince babil assez vif et un air cavalier. Heureusement que le mari a pris soin lui-même de l'éloigner.

Le père Joseph, qui n'aimait pas mieux son maître lorsqu'il parlait de ses bonnes fortunes que de ses vers, fit une grimace qu'il voulait rendre fine et ne fut que laide et gauche ; il s'imagina que l'expression de sa bouche, tordue comme celle d'un singe, voulait dire : *Ah ! qui peut résister à monseigneur ?* mais monseigneur y lut : *Je suis un cuistre qui ne sais rien du grand monde*, et, sans transition, il dit tout à coup, en prenant sur la table une lettre de dépêches :

— Le duc de Rohan est mort, c'est une bonne nouvelle ; voilà les huguenots perdus. Il a eu bien du bonheur : je l'avais fait condamner par le parlement de Toulouse à être tiré à quatre chevaux, et il meurt tranquillement sur le champ de bataille de Rheinfeld. Mais qu'importe ? le résultat est le même. Voilà encore une grande tête par terre ! Comme elles sont tombées depuis celle de Montmorency ! Je n'en vois plus guère qui ne s'incline devant moi. Nous avons déjà à peu près puni toutes nos dupes de Versailles ; certes, on n'a rien à me reprocher : j'exerce contre eux la loi du talion, et je les traite comme ils ont voulu me faire traiter au conseil de

la Reine-mère. Le vieux radoteur de Bassompierre en sera quitte pour la prison perpétuelle, ainsi que l'assassin maréchal de Vitry, car ils n'avaient voté que cette peine pour moi. Quant au Marillac, qui conseilla la mort, je la lui réserve au premier faux pas, et te recommande, Joseph, de me le rappeler; il faut être juste avec tout le monde. Reste donc encore debout ce duc de Bouillon, à qui son Sedan donne de l'orgueil; mais je le lui ferai bien rendre. C'est une chose merveilleuse que leur aveuglement! ils se croient tous libres de conspirer, et ne voient pas qu'ils ne font que voltiger au bout des fils que je tiens d'une main, et que j'allonge quelquefois pour leur donner de l'air et de l'espace. Et pour la mort de leur cher duc, les huguenots ont-ils bien crié comme un seul homme?

— Moins que pour l'affaire de Loudun, qui s'est pourtant terminée heureusement.

— Quoi! *heureusement*? J'espère que Grandier est mort?

— Oui; c'est que je voulais dire. Votre Éminence doit être satisfaite; tout a été fini dans les vingt-quatre heures; on n'y pense plus. Seulement Laubardemont a fait une petite étourderie, qui était de rendre la séance publique; c'est ce qui a causé un peu de tumulte; mais nous avons les signalements des perturbateurs que l'on suit.

— C'est bien, c'est très bien. Urbain était un homme trop supérieur pour le laisser là; il tournait au protestantisme; je parierais qu'il aurait fini par abjurer; son ouvrage contre le célibat des prêtres me l'a fait conjecturer; et, dans le doute, retiens ceci, Joseph : il faut toujours mieux couper l'arbre avant que le fruit soit poussé. Ces huguenots, vois-tu, sont une vraie république dans

l'État : si une fois ils avaient la majorité en France, la monarchie serait perdue ; ils établiraient quelque gouvernement populaire qui pourrait être durable.

— Et quelles peines profondes ils causent tous les jours à notre saint-père le pape ! dit Joseph.

— Ah ! interrompit le cardinal, je te vois venir : tu veux me rappeler son entêtement à ne pas te donner le chapeau. Sois tranquille, j'en parlerai aujourd'hui au nouvel ambassadeur que nous envoyons. Le maréchal d'Estrées obtiendra en arrivant ce qui traîne depuis deux ans que nous t'avons nommé au cardinalat ; je commence aussi à trouver que la pourpre t'irait bien, car les taches de sang ne s'y voient pas.

Et tous deux se mirent à rire, l'un comme un maître qui accable de tout son mépris le sicaire qu'il paye, l'autre comme un esclave résigné à toutes les humiliations par lesquelles on s'élève.

Le rire qu'avait excité la sanglante plaisanterie du vieux ministre durait encore, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit, et un page annonça plusieurs courriers qui arrivaient à la fois de divers points ; le père Joseph se leva, et, se plaçant debout, le dos appuyé contre le mur, comme une momie égyptienne, ne laissa plus paraître sur son visage qu'une stupide contemplation. Douze messagers entrèrent successivement, revêtus de déguisements divers : l'un semblait un soldat suisse ; un autre un vivandier ; un troisième, un maître maçon ; on les faisait entrer dans le palais par un escalier et un corridor secrets, et ils sortaient du cabinet par une porte opposée à celle qui les introduisait, sans pouvoir se rencontrer ni se communiquer rien de leurs dépêches. Chacun d'eux déposait un paquet de papiers roulés ou pliés sur la grande table, parlait

un instant au cardinal dans l'embrasure d'une croisée, et partait. Richelieu s'était levé brusquement dès l'entrée du premier messenger, et, attentif à tout faire par lui-même, il les reçut tous, les écouta et referma de sa main sur eux la porte de sortie. Il fit signe au père Joseph quand le dernier fut parti, et, sans parler, tous deux ouvrirent ou plutôt arrachèrent les paquets des dépêches, et se dirent, en deux mots, le sujet des lettres.

— Le duc de Weimar poursuit ses avantages ; le duc Charles est battu ; l'esprit de notre général est assez bon ; voici de bons propos qu'il a tenus à à dîner. Je suis content.

— Monseigneur, le vicomte de Turenne a repris les places de Lorraine ; voici ses conversations particulières...

— Ah ! passez, passez cela ; elles ne peuvent pas être dangereuses. Ce sera toujours un bon et honnête homme, ne se mêlant point de politique ; pourvu qu'on lui donne une petite armée à disposer comme une partie d'échecs, n'importe contre qui, il est content ; nous serons toujours bons amis.

— Voici le long Parlement qui dure encore en Angleterre. Les communes poursuivent leur projet : voici des massacres en Irlande... Le comte de Strafford est condamné à mort.

— A mort ! quelle horreur !

— Je lis : « Sa Majesté Charles I^{er} n'a pas eu le courage de signer l'arrêt, mais il a désigné quatre commissaires... »

— Roi faible, je t'abandonne. Tu n'auras plus notre argent. Tombe, puisque tu es ingrat !... Oh ! malheureux Wentworth !

Et une larme parut aux yeux de Richelieu ; ce même homme qui venait de jouer avec la vie de

tant d'autres, pleura un ministre abandonné de son prince. Le rapport de cette situation à la sienne l'avait frappé, et c'était lui-même qu'il pleurait dans cet étranger. Il cessa de lire à haute voix les dépêches qu'il ouvrait, et son confident l'imita. Il parcourut avec une scrupuleuse attention tous les rapports détaillés des actions les plus minutieuses et les plus secrètes de tout personnage un peu important; rapports qu'il faisait toujours joindre à ses nouvelles par ses habiles espions. On attachait ces rapports secrets aux dépêches du Roi, qui devaient toutes passer par les mains du Cardinal, et être soigneusement repliées, pour arriver au prince épurées et telles qu'on voulait les lui faire lire. Les notes particulières furent toutes brûlées avec soin par le Père, quand le cardinal en eut pris connaissance; et celui-ci cependant ne paraissait point satisfait : il se promenait fort vite en long et en large dans l'appartement avec des gestes d'inquiétude, lorsque la porte s'ouvrit et un treizième courrier entra. Ce nouveau messenger avait l'air d'un enfant de quatorze ans à peine; il tenait sous le bras un paquet cacheté de noir pour le Roi, et ne donna au Cardinal qu'un petit billet sur lequel un regard dérobé de Joseph ne put entrevoir que quatre mots. Le Duc tressaillit, le déchira en mille pièces, et, se courbant à l'oreille de l'enfant, lui parla assez longtemps sans réponse; tout ce que Joseph entendit fut, lorsque le Cardinal le fit sortir de la salle : *Fais-y bien attention, pas avant douze heures d'ici.*

Pendant cet *aparté* du Cardinal, Joseph s'était occupé à soustraire de sa vue un nombre infini de libelles qui venaient de Flandre et d'Allemagne, et que le ministre voulait voir, quelque amers qu'ils

fussent pour lui. Il affectait à cet égard une philosophie qu'il était loin d'avoir, et, pour faire illusion à ceux qui l'entouraient, il feignait quelquefois de trouver que ses ennemis n'avaient pas tout à fait tort, et de rire de leurs plaisanteries; cependant ceux qui avaient une connaissance plus approfondie de son caractère démêlaient une rage profonde sous cette apparente modération et savaient qu'il n'était satisfait que lorsqu'il avait fait condamner par le Parlement le livre ennemi à être brûlé en place de Grève, comme *injurieux au Roi en la personne de son ministre l'illustrissime Cardinal*, comme on le voit dans les arrêts du temps, et que son seul regret était que l'auteur ne fût pas à la place de l'ouvrage : satisfaction qu'il se donnait quand il le pouvait, comme il le fit pour Urbain Grandier.

C'était son orgueil colossal qu'il vengeait ainsi sans se l'avouer à lui-même, et travaillant longtemps, un an quelquefois, à se persuader que l'intérêt de l'État y était engagé. Ingénieux à rattacher ses affaires particulières à celles de la France, il s'était convaincu lui-même qu'elle saignait des blessures qu'il recevait. Joseph, très attentif à ne pas provoquer sa mauvaise humeur dans ce moment, mit à part et déroba un livre intitulé : *Mystères politiques du Cardinal de la Rochelle*; un autre, attribué à un moine de Munich, dont le titre était : *Questions quolibétiques, ajustées au temps présent, et Impiété sanglante du dieu Mars*. L'honnête avocat Aubery, qui nous a transmis une des plus fidèles histoires de l'éminentissime Cardinal, est transporté de fureur au seul titre du premier de ces livres, et s'écrie que le *grand ministre eut bien sujet de se glorifier que ces ennemis, inspirés contre leur gré du même enthousiasme qui a fait rendre*

des oracles à l'ânesse de Balaam, à Caïphe et autres qui semblaient plus indignes du don de la prophétie, l'appelaient à bon titre Cardinal de la Rochelle, puisqu'il avait, trois ans après leurs écrits, réduit cette ville, du même que Scipion a été nommé l'Africain pour avoir subjugué cette PROVINCE. Peu s'en fallut que le père Joseph, qui était nécessairement dans les mêmes idées, n'exprimât dans les mêmes termes son indignation; car il se rappelait avec douleur la part de ridicule qu'il avait prise dans le siège de la Rochelle, qui, tout en n'étant pas une *province* comme l'Afrique, s'était permis de résister à *l'éminentissime* Cardinal, quoique le père Joseph eût voulu faire passer les troupes par un égout, se piquant d'être assez habile dans l'art des sièges. Cependant il se contenta, et eut encore le temps de cacher le libelle moqueur dans la poche de sa robe brune avant que le ministre eût congédié son jeune courrier et fût revenu de la porte à la table.

— Le départ, Joseph, le départ! dit-il. Ouvrez les portes à toute cette cour qui m'assiège, et allons trouver le Roi, qui m'attend à Perpignan; je le tiens cette fois pour toujours.

Après le départ du père Joseph et avant d'aller rejoindre le Roi à Perpignan, le cardinal fait ouvrir sa porte et voit défiler devant lui les plus grands noms de France, le maréchal d'Estrées, le cardinal de la Valette, le lieutenant général Fabert, le futur maréchal de Schomberg, encore duc d'Halluin, le jeune Mazarin, le duc d'Angoulême, le maréchal de Vitry, etc.... C'est avec tout ce monde et au milieu d'une brillante escorte de mousquetaires et de cheveau-légers que Richelieu rejoint l'armée Royale et attendra l'heure de se présenter à Louis XIII.

Devant la tente de celui-ci sont déjà réunis de nombreux courtisans, parmi lesquels on voit le jeune abbé de Gondi,

toujours batailleur, qui provoque M. de Launay et finit, après avoir essuyé plusieurs refus, par trouver un second dans la personne d'un jeune seigneur nouvellement arrivé au camp, qui n'est autre qu'Henri de Cinq-Mars.

Quelques instants plus tard, deux huissiers annoncent que la réception va commencer, et la foule des courtisans se précipite dans la tente royale.

18. — UN COUP DE MAITRE

Devant une très petite table entourée de fauteuils dorés, était debout le Roi Louis XIII, environné des grands officiers de la couronne; son costume était fort élégant : une sorte de veste de couleur chamois, avec les manches ouvertes et ornées d'aiguillettes et de rubans bleus, le couvrait jusqu'à la ceinture. Un haut-de-chausses large et flottant ne lui tombait qu'aux genoux, et son étoffe jaune et rayée de rouge était ornée en bas de rubans bleus. Ses bottes à l'écuyère, ne s'élevant guère à plus de trois pouces au-dessus de la cheville du pied, étaient doublées d'une profusion de dentelles, et si larges, qu'elles semblaient les porter comme un vase porte des fleurs. Un petit manteau de velours bleu, où la croix du Saint-Esprit était brodée, couvrait le bras gauche du Roi, appuyé sur le pommeau de son épée.

Il avait la tête découverte, et l'on voyait parfaitement sa figure pâle et noble éclairée par le soleil que le haut de sa tente laissait pénétrer. La petite barbe pointue que l'on portait alors augmentait encore la maigreur de son visage, mais en accroissait aussi l'expression mélancolique; à son front élevé, à son profil antique, à son nez aquilin, on

reconnaissait un prince de la grande race des Bourbons ; il avait tout de ses ancêtres, hormis la force du regard : ses yeux semblaient rougis par des larmes et voilés par un sommeil perpétuel, et l'incertitude de sa vue lui donnait l'air un peu égaré.

Il affecta en ce moment d'appeler autour de lui et d'écouter avec attention les plus grands ennemis du Cardinal, qu'il attendait à chaque minute, en se balançant un peu d'un pied sur l'autre, habitude héréditaire de sa famille ; il parlait avec assez de vitesse, mais s'interrompant pour faire un signe de tête gracieux ou un geste de la main à ceux qui passaient devant lui en le saluant profondément.

Il y avait deux heures pour ainsi dire que l'on passait devant le Roi sans que le Cardinal eût paru ; toute la cour était accumulée et serrée derrière le prince et dans les galeries tendues qui se prolongaient derrière sa tente ; déjà un intervalle de temps plus long commençait à séparer les noms des courtisans que l'on annonçait.

— Ne verrons-nous pas notre cousin le Cardinal ? dit le Roi en se retournant et regardant Montrésor, gentilhomme de Monsieur, comme pour l'encourager à répondre.

— Sire, on le croit fort malade en cet instant, repartit celui-ci.

— Et je ne vois pourtant que Votre Majesté qui le puisse guérir, dit le duc de Beaufort.

— Nous ne guérissons que les écrouelles, dit le Roi ; et les maux du Cardinal sont toujours si mystérieux, que nous avouons n'y rien connaître.

Le prince s'essayait aussi de loin à braver son ministre, prenant des forces dans la plaisanterie pour rompre mieux son joug insupportable, mais si difficile à soulever. Il croyait presque y avoir

réussi, et, soutenu par l'air de joie de tout ce qui l'environnait, il s'applaudissait déjà intérieurement d'avoir su prendre l'empire suprême et jouissait en ce moment de toute la force qu'il se croyait. Un trouble involontaire au fond du cœur lui disait bien que, cette heure passée, tout le fardeau de l'État allait retomber sur lui seul; mais il parlait pour s'étourdir sur cette pensée importune, et se dissimulant le sentiment intime qu'il avait de son impuissance à régner, il ne laissait plus flotter son imagination sur le résultat des entreprises, se contraignant ainsi lui-même à oublier les pénibles chemins qui peuvent y conduire. Des phrases rapides se succédaient sur ses lèvres.

— Nous allons bientôt prendre Perpignan, disait-il de loin à Fabert. — Eh bien, Cardinal, la Lorraine est à nous, ajoutait-il pour la Valette.

Puis, touchant le bras de Mazarin :

— Il n'est pas si difficile que l'on croit de mener tout un royaume, n'est-ce pas ?

L'Italien, qui n'avait pas autant de confiance que le commun des courtisans dans la disgrâce du Cardinal, répondit sans se compromettre :

— Ah ! Sire, les derniers succès de Votre Majesté, au dedans et au dehors, prouvent assez combien elle est habile à choisir ses instruments et à les diriger, et...

Mais le duc de Beaufort, l'interrompant avec cette confiance, cette voix élevée et cet air qui lui méritèrent par la suite le surnom d'*Important*, s'écria tout haut de sa tête :

— Pardieu, Sire, il ne faut que le vouloir; une nation se mène comme un cheval avec l'éperon et la bride; et comme nous sommes tous de bons cavaliers, on n'a qu'à prendre parmi nous tous.

Cette belle sortie du fat n'eut pas le temps de faire son effet, car deux huissiers à la fois crièrent :
— Son Éminence !

Le Roi rougit involontairement, comme surpris en flagrant délit; mais bientôt, se raffermissant, il prit un air de hauteur résolue qui n'échappa point au ministre.

Celui-ci, revêtu de toute la pompe du costume de cardinal, appuyé sur deux jeunes pages et suivi de son capitaine des gardes et de plus de cinq cents gentilshommes attachés à sa maison, s'avança vers le Roi lentement, et s'arrêtant à chaque pas, comme éprouvant des souffrances qui l'y forçaient, mais en effet pour observer les physionomies qu'il avait en face. Un coup d'œil lui suffit.

Sa suite resta à l'entrée de la tente royale, et de tous ceux qui la remplissaient, pas un n'eut l'assurance de le saluer ou de jeter un regard sur lui; La Valette même feignait d'être fort occupé d'une conversation avec Montrésor; et le Roi, qui voulait le mal recevoir, affecta de le saluer légèrement et de continuer un *aparté* à voix basse avec le duc de Beaufort.

Le Cardinal fut donc forcé, après le premier salut, de s'arrêter et de passer du côté de la foule des courtisans, comme s'il eût voulu s'y confondre; mais son dessein était de les éprouver de plus près : ils reculèrent tous comme à l'aspect d'un lépreux; le seul Fabert s'avança vers lui avec l'air franc et brusque qui lui était habituel, et employant dans son langage les expressions de son métier.

— Eh bien ! monseigneur, vous faites une brèche au milieu d'eux comme un boulet de canon; je vous en demande pardon pour eux.

— Et vous tenez ferme devant moi comme devant

l'ennemi, dit le Cardinal-Duc ; vous n'en serez pas fâché par la suite, mon cher Fabert.

Mazarin s'approcha aussi, mais avec précaution, du Cardinal, et, donnant à ses traits mobiles l'expression d'une tristesse profonde, lui fit cinq ou six révérences fort basses et tournant le dos au groupe du Roi, de sorte que l'on pouvait les prendre de là pour ces saluts froids et précipités que l'on fait à quelqu'un dont on veut se défaire, et du côté du Duc pour des marques de respect, mais d'une discrète et silencieuse douleur.

Le ministre, toujours calme, sourit avec dédain ; et, prenant ce regard fixe et cet air de grandeur qui paraissait en lui dans les dangers imminents, il s'appuya de nouveau sur ses pages, et sans attendre un mot ou un regard de son souverain, prit tout à coup son parti et marcha directement vers lui en traversant le tente dans toute sa longueur. Personne ne l'avait perdu de vue, tout en faisant paraître le contraire, et tout se tut, ceux même qui parlaient au Roi ; tous les courtisans se penchèrent en avant pour voir et écouter.

Louis XIII étonné se retourna, et, la présence d'esprit lui manquant totalement, il demeura immobile et attendit avec un regard glacé, qui était sa seule force, force d'inertie très grande dans un prince.

Le Cardinal, arrivé près du monarque, ne s'inclina pas ; mais, sans changer d'attitude, les yeux baissés et les deux mains posées sur l'épaule des deux enfants à demi courbés, il dit :

— Sire, je viens supplier Votre Majesté de m'accorder enfin une retraite après laquelle je soupire depuis longtemps. Ma santé chancelle ; je sens que ma vie est bientôt achevée ; l'éternité s'approche

pour moi, et, avant de rendre compte au Roi éternel, je vais le faire au Roi passager. Il y a dix-huit ans, Sire, que vous m'avez remis entre les mains un royaume faible et divisé ; je vous le rends uni et puissant. Vos ennemis sont abattus et humiliés. Mon œuvre est accomplie. Je demande à Votre Majesté la permission de me retirer à Cîteaux, où je suis abbé-général, pour y finir mes jours dans la prière et la méditation.

Le Roi, choqué de quelques expressions hautes de ces paroles, ne donna aucun des signes de faiblesse qu'attendait le cardinal, et qu'il lui avait vus toutes les fois qu'il l'avait menacé de quitter les affaires. Au contraire, se sentant observé par toute sa cour, il le regarda en roi et dit froidement :

— Nous vous remercions donc de vos services, monsieur le Cardinal, et nous vous souhaitons le repos que vous demandez.

Richelieu fut ému au fond, mais d'un sentiment de colère qui ne laissa nulle trace sur ses traits. « Voilà bien cette froideur, se dit-il en lui-même, avec laquelle tu laissas mourir Montmorency ; mais tu ne m'échapperas pas ainsi. » Il reprit la parole en s'inclinant :

— La seule récompense que je demande de mes services, est que Votre Majesté daigne accepter de moi, en pur don, le Palais-Cardinal, élevé de mes deniers dans Paris.

Le Roi étonné fit un signe de tête consentant. Un murmure de surprise agita un moment la cour attentive.

— Je me jette aussi aux pieds de Votre Majesté pour qu'elle veuille m'accorder la révocation d'une rigueur que j'ai provoquée (je l'avoue publique-

ment), et que je regardai peut-être trop à la hâte comme utile au repos de l'État. Oui, quand j'étais de ce monde, j'oubliais trop mes plus anciens sentiments de respect et d'attachement pour le bien général; à présent que je jouis déjà des lumières de la solitude, je vois que j'ai eu tort; et je me repens.

L'attention redoubla, et l'inquiétude du Roi devint visible.

— Oui, il est une personne, Sire, que j'ai toujours aimée, malgré ses torts envers vous et l'éloignement que les affaires du royaume me forcèrent à lui montrer; une personne à qui j'ai dû beaucoup, et qui vous doit être chère, malgré ses entreprises à main armée contre vous-même; une personne enfin que je vous supplie de rappeler de l'exil : je veux dire la Reine Marie de Médicis, votre mère.

Le Roi laissa échapper un cri involontaire, tant il était loin de s'attendre à ce nom. Une agitation tout à coup réprimée parut sur toutes les physionomies. On attendait en silence les paroles royales. Louis XIII regarda longtemps son vieux ministre sans parler, et ce regard décida du destin de la France. Il se rappela en un moment tous les services infatigables de Richelieu, son dévouement sans bornes, sa surprenante capacité, et s'étonna d'avoir voulu s'en séparer; il se sentit profondément attendri à cette demande, qui allait chercher sa colère au fond de son cœur pour l'en arracher, et lui faisait tomber des mains la seule arme qu'il eût contre son ancien serviteur; l'amour filial amena le pardon sur ses lèvres et les larmes dans ses yeux; heureux d'accorder ce qu'il désirait le plus au monde, il tendit la main au Duc avec toute la noblesse et la bonté d'un Bourbon. Le Cardinal

s'inclina, la baisa avec respect; et son cœur, qui aurait dû se briser de repentir, ne se remplit que de la joie d'un orgueilleux triomphe.

Le prince touché, lui abandonnant sa main, se retourna avec grâce vers sa cour, et dit d'une voix très émue :

— Nous nous trompons souvent, messieurs, et surtout pour connaître un aussi grand politique que celui-ci; il ne nous quittera jamais, j'espère, puisqu'il a un cœur aussi bon que sa tête.

Aussitôt le cardinal de La Valette s'empara du bas du manteau du Roi pour le baiser avec l'ardeur d'un amant, et le jeune Mazarin en fit presque autant au Duc de Richelieu lui-même, prenant un visage rayonnant de joie et d'attendrissement avec l'admirable souplesse italienne. Deux flots d'adulateurs fondirent, l'un sur le Roi, l'autre sur le ministre : le premier groupe, non moins adroit que le second, quoique moins discret, n'adressait au prince que les remerciements que pouvait entendre le ministre, et brûlait aux pieds de l'un l'encens qu'il destinait à l'autre. Pour Richelieu, tout en faisant un signe de tête à droite et donnant un sourire à gauche, il fit deux pas, et se plaça debout à la droite du Roi, comme à sa place naturelle. Un étranger en entrant eût plutôt pensé que le Roi était à sa gauche. — Le maréchal d'Estrées et tous les ambassadeurs, le duc d'Angoulême, le duc d'Halluin (Schomberg), le maréchal de Châtillon et tous les grands officiers de l'armée et de la couronne l'entouraient, et chacun d'eux attendait impatiemment que le compliment des autres fût achevé pour apporter le sien, craignant qu'on ne s'emparât du madrigal flatteur qu'il venait d'improviser, ou de la formule d'adulation qu'il inventait. Pour Fabert, il s'était retiré dans un

coin de la tente, et ne semblait pas avoir fait grande attention à toute cette scène. Il causait avec Montrésor et les gentilshommes de Monsieur, tous ennemis jurés du Cardinal, parce que, hors de la foule qu'il fuyait, il n'avait trouvé qu'eux à qui parler. Cette conduite eût été d'une extrême maladresse dans tout autre moins connu; mais on sait que, tout en vivant au milieu de la cour, il ignorait toujours ses intrigues; et on disait qu'il revenait d'une bataille gagnée comme le cheval du Roi de la chasse, laissant les chiens caresser leur maître et se partager la curée, sans chercher à rappeler la part qu'il avait eue au triomphe.

L'orage semblait donc entièrement apaisé, et aux agitations violentes de la matinée succédait un calme fort doux; un murmure respectueux interrompu par des rires agréables, et l'éclat des protestations d'attachement, étaient tout ce qu'on entendait dans la tente. La voix du Cardinal s'élevait de temps à autre pour s'écrier : — Cette pauvre Reine! nous allons donc la revoir! je n'aurais jamais osé espérer ce bonheur avant de mourir! Le Roi l'écoutait avec confiance et ne cherchait pas à cacher sa satisfaction : C'est vraiment une idée qui lui est venue d'en haut, disait-il; ce bon Cardinal, contre lequel on m'avait tant fâché, ne songeait qu'à l'union de ma famille; depuis la naissance du Dauphin, je n'ai pas goûté de plus vive satisfaction qu'en ce moment. La protection de la sainte Vierge est visible pour le royaume.

En ce moment un capitaine des gardes vint parler à l'oreille du prince.

— Un courrier de Cologne? dit le Roi; qu'il m'attende dans mon cabinet.

Puis, n'y tenant pas : — J'y vais, j'y vais, dit-il.

Et il entra seul dans une petite tente carrée attenante à la grande. On y vit un jeune courrier tenant un portefeuille noir, et les rideaux s'abaissèrent sur le Roi.

Le Cardinal, resté seul maître de la cour, en concentrait toutes les adorations ; mais on s'aperçut qu'il ne les recevait plus avec la même présence d'esprit ; il demanda plusieurs fois quelle heure il était, et témoigna un trouble qui n'était pas joué ; ses regards durs et inquiets se tournaient vers le cabinet : il s'ouvrit tout à coup ; le Roi reparut seul, et s'arrêta à l'entrée. Il était plus pâle qu'à l'ordinaire et tremblait de tout son corps ; il tenait à la main une large lettre couverte de cinq cachets noirs.

— Messieurs, dit-il avec une voix haute, mais entrecoupée, la Reine-mère vient de mourir à Cologne, et en j'ai peut-être pas été le premier à l'apprendre, ajouta-t-il en jetant un regard sévère sur le Cardinal impassible ; mais Dieu sait tout. Dans une heure, à cheval, et l'attaque des lignes. Messieurs les Maréchaux, suivez-moi.

Et il tourna le dos brusquement, et rentra dans son cabinet avec eux.

La cour se retira après le ministre, qui, sans donner un signe de tristesse ou de dépit, sortit aussi gravement qu'il était entré, mais en vainqueur.

Cinq-Mars s'était rendu au rendez-vous fixé par Gondi, c'est-à-dire au Bastion espagnol ; il se mit, en attendant, à examiner la situation de la place et se rendit compte que la face nord, qu'on attaquait, était d'un abord fort difficile, tandis que le côté sud où il se trouvait n'en avait que l'apparence et était à peine gardé.

L'arrivée des adversaires et de leurs seconds, parmi lesquels il reconnut le conseiller de Thou, son meilleur

ami, interrompt son examen. Les conditions du combat ayant été réglées d'avance, celui-ci commence presque aussitôt et se termine, dès la première passe, par la mort de M. de Launay, qui a la tête emportée par un coup de pistolet de Gondi, tiré presque à bout portant au milieu de la mêlée.

Pendant ce temps, de l'autre côté de la ville, la bataille s'est engagée, et les Compagnies Rouges de la Maison du Roi, avec M. de Coislin à leur tête, ont été « ramenées » dans la direction du sud par un fort parti de cavalerie ennemie qui, apprenant que le gros de l'armée espagnole est en mauvaise posture, abandonne la poursuite et retourne au milieu de l'action.

Un coup de mousquet, tiré du Bastion espagnol sur les cavaliers des Compagnies rouges au moment où celles-ci sont en train de se rallier, provoque de leur part une attaque qui amène la prise du bastion; mais les combattants les plus acharnés en cette affaire ont été les jeunes gens du duel qui se trouvaient déjà en cet endroit et qui font des prodiges de valeur.

L'avis que la bataille est finie de l'autre côté de la ville met fin à un incident survenu entre un capitaine espagnol prisonnier qui avait offert de l'argent à Cinq-Mars pour obtenir sa liberté et que Cinq-Mars avait souffleté; et M. de Coislin fait ranger tout le monde en bataille sur le rempart, car le Roi, après avoir félicité le maréchal de Schomberg de la part qu'il a prise au succès de la journée, s'apprête à regagner le camp en passant la revue des troupes.

19. — CINQ-MARS PRÉSENTÉ A LOUIS XIII

Le Roi était prêt à revenir sur ses pas, quand le duc de Beaufort, le nez au vent et l'air étonné, s'écria :

— Mais, Sire, ai-je encore du feu dans les yeux,

ou suis-je devenu fou d'un coup de soleil? Il me semble que je vois sur ce bastion des cavaliers en habits rouges qui ressemblent furieusement à vos Chevaux-légers que nous avons crus morts.

Le Cardinal fronça le sourcil.

— C'est impossible, monsieur, dit-il; l'imprudence de M. de Coislin a perdu les Gens d'armes de Sa Majesté et ces cavaliers; c'est pourquoi j'osais dire au Roi tout à l'heure que si l'on supprimait ces corps inutiles, il pourrait en résulter de grands avantages, militairement parlant.

— Pardieu, Votre Éminence me pardonnera, reprit le duc de Beaufort, mais je ne me trompe point, et en voici sept ou huit à pied qui poussent devant eux des prisonniers.

— Eh bien, allons donc visiter ce point, dit le Roi avec nonchalance; si j'y retrouve mon vieux Coislin, j'en serai bien aise.

Il fallut suivre.

Ce fut avec de grandes précautions que les chevaux du Roi et de sa suite passèrent à travers le marais et les débris, mais ce fut avec un grand étonnement qu'on aperçut en haut les deux Compagnies Rouges en bataille comme un jour de parade.

— Vive Dieu! cria Louis XIII, je crois qu'il n'en manque pas un. Eh bien, marquis, vous tenez parole, vous prenez des murailles à cheval.

— Je crois que ce point a été mal choisi, dit Richelieu d'un air de dédain; il n'avance en rien la prise de Perpignan et a dû coûter du monde.

— Ma foi, vous avez raison, dit le Roi (adressant pour la première fois la parole au Cardinal avec un air moins sec, depuis l'entrevue qui suivit la nouvelle de la mort de la Reine), je regrette le sang qu'il a fallu verser ici.

— Il n'y a eu, Sire, que deux de nos jeunes gens blessés à cette attaque, dit le vieux Coislin, et nous y avons gagné de nouveaux compagnons d'armes dans les volontaires qui nous ont guidés.

— Qui sont-ils ? dit le prince.

— Trois d'entre eux se sont retirés modestement, Sire ; mais le plus jeune, que vous voyez, était le premier à l'assaut, et m'en a donné l'idée. Les deux Compagnies réclament l'honneur de le présenter à Votre Majesté.

Cinq-Mars, à cheval derrière le vieux capitaine, ôta son chapeau, et découvrit sa jeune et pâle figure, ses grands yeux noirs et ses longs cheveux bruns.

— Voilà des traits qui me rappellent quelqu'un, dit le Roi ; qu'en dites-vous, Cardinal ?

Celui-ci avait déjà jeté un coup d'œil pénétrant sur le nouveau venu, et dit :

— Je me trompe, ou ce jeune homme est...

— Henry d'Effiat, dit à haute voix le volontaire en s'inclinant.

— Comment donc, Sire, c'est lui-même que j'avais annoncé à Votre Majesté, et qui devait lui être présenté de ma main, le second fils du maréchal.

— Ah ! dit Louis XIII avec vivacité, j'aime à le voir présenté par ce bastion. Il y a bonne grâce, mon enfant, à l'être ainsi quand on porte le nom de notre vieil ami. Vous allez nous suivre au camp, où nous avons beaucoup à vous dire. Mais que vois-je ! vous ici, monsieur de Thou ! qui êtes-vous venu juger ?

— Je crois, Sire, répondit Coislin, qu'il a plutôt condamné à mort quelques Espagnols, car il est entré le second dans la place.

— Je n'ai frappé personne, monsieur, interrom-

pit de Thou en rougissant; ce n'est point mon métier; ici je n'ai aucun mérite, j'accompagnais M. de Cinq-Mars, mon ami.

— Nous aimons votre modestie autant que cette bravoure, et nous n'oublierons pas ce trait. Cardinal, n'y a-t-il pas quelque présidence vacante?

Richelieu n'aimait pas M. de Thou; et, comme ses haines avaient toujours une cause mystérieuse, on en cherchait la cause vainement; elle se dévoila par un mot cruel qui lui échappa. Ce motif d'inimitié était une phrase des *Histoires* du président de Thou, père de celui-ci, où il flétrit aux yeux de la postérité un grand-oncle du Cardinal, moine d'abord, puis apostat, souillé de tous les vices humains.

Richelieu, se penchant à l'oreille de Joseph, lui dit :

— Tu vois bien cet homme, c'est lui dont le père a mis mon nom dans son histoire; eh bien! je mettrai le sien dans la mienne.

En effet, il l'inscrivit plus tard avec du sang. En ce moment, pour éviter de répondre au Roi, il feignit de ne pas avoir entendu sa question et d'appuyer sur le mérite de Cinq-Mars et le désir de le voir placé à la cour.

— Je vous ai promis d'avance de le faire capitaine dans mes gardes, dit le prince; faites-le nommer dès demain. Je veux le connaître davantage, et je lui réserve mieux que cela par la suite, s'il me plaît. Retirons-nous; le soleil est couché, et nous sommes loin de notre armée. Dites à mes deux bonnes Compagnies de nous suivre.

Le ministre, après avoir fait donner cet ordre, dont il eut soin de supprimer l'éloge, se mit à la droite du Roi, et toute l'escorte quitta le bastion

confié à la garde des Suisses, pour retourner au camp.

Les deux Compagnies Rouges défilèrent lentement par la trouée qu'elles avaient faite avec tant de promptitude : leur contenance était grave et silencieuse.

Cinq-Mars s'approcha de son ami.

— Voici des héros bien mal récompensés, lui dit-il ; pas une faveur, pas une question flatteuse !

— En revanche, répondit le simple de Thou, moi qui vins un peu malgré moi, je reçois des compliments. Voilà les cours et la vie ; mais le vrai juge est en haut, que l'on n'aveugle pas.

— Cela ne nous empêchera pas de nous faire tuer demain s'il le faut, dit le jeune Olivier en riant.

Louis XIII, à quelques jours de là, rentre à Paris, laissant à Richelieu le soin de continuer le siège ; et le Cardinal, qui a appris de Laubardemont le rôle joué par Cinq-Mars lors de l'émeute de Loudun, charge le père Joseph de se mettre en rapport avec le jeune homme et de surveiller désormais tous ses faits et gestes : « Qu'il me serve ou qu'il tombe ! » a-t-il dit.

Quelques mois après ces événements, dans la Cité, ainsi que sous les murs du Louvre, habité pour le moment par la Reine et par Monsieur, éclate, entre cardinalistes et royalistes, une rixe qui dégénère rapidement en émeute aux cris divers de : « Vive le Cardinal ! » ou de « Vive Monsieur le Grand ! »

Monsieur le Grand (c'est-à-dire le Grand Ecuyer), c'est Cinq-Mars, devenu l'ami intime du Roi et le chef de l'opposition qu'une grande partie de la cour fait toujours à Richelieu. Quant à l'émeute, elle a été promptement terminée, les royalistes n'ayant pas voulu se commettre avec les bandes de gens du bas peuple amenées par Gondi comme renfort.

Anne d'Autriche, M^{mes} de Chevreuse et de Guéménée, et la princesse de Mantoue, d'abord affolées par les bruits de la rue, ont été bien vite rassurées en enten-

dant crier aussi : « Vive la Reine ! » et celle-ci a profité de ce moment d'émotion pour interroger sur ses amours avec Cinq-Mars la princesse Marie de Gonzague qui lui avoue qu'elle aime Henri d'Effiat depuis plus de quatre ans et que, depuis dix jours, ils sont fiancés.

D'abord mécontente, Anne d'Autriche rappelle à la jeune fille que sa situation de princesse de maison souveraine lui impose certains devoirs. Elle-même avoue avoir jadis aimé le duc de Buckingham, mais jamais elle n'a oublié qu'elle était reine de France ; et Marie, qui est princesse de Mantoue, ne peut et ne doit, sans déroger, épouser qu'un prince. Si elle aime Cinq-Mars, il faut alors que Cinq-Mars s'élève et, dans ce cas, l'appui de Richelieu est indispensable. Or ils sont ennemis, cette émeute le prouve ; il faut donc que Cinq-Mars renverse le Cardinal ; sans quoi, il est perdu. Et la Reine promet à Marie de donner tout son concours à son fiancé, mais à la condition que celui-ci ne descende pas à des moyens trop bas ou ne fasse pas appel à l'étranger.

Or, c'est précisément à cette alliance que Cinq-Mars croit en être réduit pour s'assurer l'appui de l'Espagne et s'y réserver un asile en cas d'insuccès. Il sait combien il est blâmable et n'a pas osé encore s'en ouvrir à son plus intime ami, le conseiller de Thou. Il s'y décide enfin et arrive au moment où celui-ci vient de recevoir la visite de conjurés qui, le croyant, en raison de son amitié, au courant de toutes choses, sont partis furieux du peu de confiance qu'il leur a manifesté et des façons d'ignorant qu'il a prises avec eux.

De Thou, par les confidences de Cinq-Mars, a enfin le mot de l'énigme ; mais, quoique blâmant fort son ami, il ne veut pas se séparer de lui en ces circonstances, et l'accompagne même au Louvre, où doit avoir lieu entre les principaux chefs de la conjuration, en présence de la Reine et de Monsieur, un entretien décisif.

Monsieur, toujours indolent et hésitant, pense qu'il serait bon de s'assurer l'appui de l'Espagne ; mais la Reine, voyant que les principaux conjurés ne sont pas hostiles à l'idée émise par le Prince, s'indigne, bien qu'Espagnole de naissance, qu'on ait seulement la

pensée d'un accord avec l'étranger et déclare, en sortant, qu'elle refuse désormais son concours, mais qu'elle promet le secret.

Quant à de Thou, il emmène Cinq-Mars chez lui, afin d'en savoir davantage.

20. — LES DEUX AMIS

LE SECRET

Et prononcés ensemble, à l'amitié fidèle
Nos deux noms fraternels serviront de modèle.
A. SOUMET, *Clytemnestre*.

De Thou était chez lui avec son ami, les portes de sa chambre refermées avec soin, et l'ordre donné de ne recevoir personne et de l'excuser auprès des deux réfugiés s'il les laissait partir sans les revoir; et les deux amis ne s'étaient encore adressé aucune parole.

Le conseiller était tombé dans son fauteuil et méditait profondément. Cinq-Mars, assis dans la cheminée haute, attendait d'un air sérieux et triste la fin de ce silence, lorsque de Thou, le regardant fixement et croisant les bras, lui dit d'une voix sombre :

— Voilà donc où vous en êtes venu ! voilà donc les conséquences de votre ambition ! Vous allez faire exiler, peut-être tuer un homme, et introduire en France une armée étrangère ; je vais donc vous voir assassin et traître à votre patrie ! Par quel chemin êtes-vous arrivé jusque-là ? par quels degrés êtes-vous descendu si bas ?

— Un autre que vous ne me parlerait pas ainsi deux fois, dit froidement Cinq-Mars ; mais je vous connais, et j'aime cette explication ; je la voulais et

je l'ai provoquée. Vous verrez aujourd'hui mon âme tout entière, je le veux. J'avais eu d'abord une autre pensée, une pensée meilleure peut-être, plus digne de notre amitié, plus digne de l'amitié, l'amitié, qui est la seconde chose de la terre.

Il élevait les yeux au ciel en parlant, comme s'il y eût cherché cette divinité.

— Oui, cela eût mieux valu. Je ne voulais rien dire; c'était une tâche pénible, mais jusqu'ici j'y avais réussi. Je voulais tout conduire sans vous, et ne vous montrer cette œuvre qu'achevée; je voulais toujours vous tenir hors du cercle de mes dangers; mais, vous avoueraï-je ma faiblesse? J'ai craint de mourir mal jugé par vous, si j'ai à mourir : à présent je supporte bien l'idée de la malédiction du monde, mais non celle de la vôtre : c'est ce qui m'a décidé à vous avouer tout.

— Quoi! et sans cette pensée vous auriez eu le courage de vous cacher toujours de moi! Ah! cher Henry, que vous ai-je fait pour prendre ce soin de mes jours? Par quelle faute avais-je mérité de vous survivre, si vous mouriez? Vous avez eu la force de me tromper durant deux années entières; vous ne m'avez présenté de votre vie que ses fleurs; vous n'êtes entré dans ma solitude qu'avec un visage riant, et chaque fois paré d'une faveur nouvelle? Ah! il fallait que ce fût bien coupable ou bien vertueux!

— Ne voyez dans mon âme que ce qu'elle renferme. Oui, je vous ai trompé; mais c'était la seule joie paisible que j'eusse au monde. Pardonnez-moi d'avoir dérobé ces moments à ma destinée, hélas! si brillante. J'étais heureux du bonheur que vous me supposiez; je faisais le vôtre avec ce songe; et je ne suis coupable qu'aujourd'hui en venant le détruire et me montrer tel que j'étais. Écoutez-moi,

je ne serai pas long : c'est toujours une histoire bien simple que celle d'un cœur passionné. Autrefois, je m'en souviens, c'était sous la tente, lorsque je fus blessé : mon secret fut près de m'échapper ; c'eût été un bonheur peut-être. Cependant que m'auraient servi des conseils ? je ne les aurais pas suivis ; enfin, c'est Marie de Gonzague que j'aime.

— Quoi ! celle qui va être reine de Pologne ?

— Si elle est reine, ce ne peut être qu'après ma mort. Mais écoutez : pour elle je fus courtisan ; pour elle j'ai presque régné en France, et c'est pour elle que je vais succomber et peut-être mourir.

— Mourir ! succomber ! quand je vous reprochais votre triomphe ! quand je pleurais sur la tristesse de votre victoire !

— Ah ! que vous me connaissez mal si vous croyez que je sois dupe de la Fortune quand elle me sourit ; si vous croyez que je n'aie pas vu jusqu'au fond de mon destin ! Je lutte contre lui, mais il est le plus fort, je le sens ; j'ai entrepris une tâche au-dessus des forces humaines, je succomberai.

— Eh ! ne pouvez-vous vous arrêter ? A quoi sert l'esprit dans les affaires du monde ?

— A rien, si ce n'est pourtant à se perdre avec connaissance de cause, à tomber au jour qu'on avait prévu. Je ne puis reculer enfin. Lorsqu'on a en face un ennemi tel que ce Richelieu, il faut le renverser ou en être écrasé. Je vais frapper demain le dernier coup ; ne m'y suis-je pas engagé devant vous tout à l'heure ?

— Et c'est cet engagement même que je voulais combattre. Quelle confiance avez-vous dans ceux à qui vous livrez ainsi votre vie ? N'avez-vous pas lu leurs pensées secrètes ?

— Je les connais toutes ; j'ai lu leur espérance à travers leur feinte colère ; je sais qu'ils tremblent en menaçant : je sais qu'ils sont déjà prêts à faire leur paix en me livrant comme gage ; mais c'est à moi de les soutenir et de décider le Roi : il le faut, car Marie est ma fiancée, et ma mort est écrite à Narbonne.

C'est volontairement, c'est avec connaissance de tout mon sort que je me suis placé ainsi entre l'échafaud et le bonheur suprême. Il me faut l'arracher des mains de la Fortune, ou mourir. Je goûte en ce moment le plaisir d'avoir rompu toute incertitude ; eh quoi ! vous ne rougissez pas de m'avoir cru ambitieux par un vil égoïsme comme ce Cardinal ? ambitieux par le puéril désir d'un pouvoir qui n'est jamais satisfait ? Je le suis ambitieux, mais parce que j'aime. Oui, j'aime, et tout est dans ce mot. Mais je vous accuse à tort ; vous avez embelli mes intentions secrètes, vous m'avez prêté de nobles desseins (je m'en souviens), de hautes conceptions politiques ; elles sont belles, elles sont vastes, peut-être ; mais, vous le dirai-je ? ces vagues projets du perfectionnement des sociétés corrompues me semblent ramper encore bien loin au-dessous du dévouement de l'amour. Quand l'âme vibre tout entière, pleine de cette unique pensée, elle n'a plus de place à donner aux plus beaux calculs des intérêts généraux ; car les hauteurs mêmes de la terre sont au-dessous du ciel.

De Thou baissa la tête.

— Que vous répondre ? dit-il. Je ne vous comprends pas ; vous raisonnez le désordre, vous pesez la flamme, vous calculez l'erreur.

— Oui, reprit Cinq-Mars, loin de détruire mes forces, ce feu intérieur les a développées ; vous

l'avez dit, j'ai tout calculé; une marche lente m'a conduit au but que je suis prêt d'atteindre. Marie me tenait par la main, aurais-je reculé? Devant un monde je ne l'aurais pas fait. Tout était bien jusqu'ici : mais une barrière invisible m'arrête : il faut la rompre; cette barrière, c'est Richelieu. Je l'ai entrepris tout à l'heure devant vous; mais peut-être me suis-je trop hâté : je le crois à présent. Qu'il se réjouisse; il m'attendait. Sans doute il a prévu que ce serait le plus jeune qui manquerait de patience; s'il en est ainsi, il a bien joué. Cependant, sans l'amour qui m'a précipité, j'aurais été plus fort que lui, quoique vertueux.

Ici, un changement presque subit se fit sur les traits de Cinq-Mars; il rougit et pâlit deux fois, et les veines de son front s'élevaient comme des lignes bleues tracées par une main invisible.

— Oui, ajouta-t-il en se levant et tordant ses mains avec une force qui annonçait un violent désespoir concentré dans son cœur, tous les supplices dont l'amour peut torturer ses victimes, je les porte dans mon sein. Cette jeune enfant timide, pour qui je remuerais des empires, pour qui j'ai tout subi, jusqu'à la faveur d'un prince (et qui peut-être n'a pas senti tout ce que j'ai fait pour elle), ne peut encore être à moi. Elle m'appartient devant Dieu, et je lui parais étranger; que dis-je? il faut que j'entende discuter chaque jour, devant moi, lequel des trônes de l'Europe lui conviendra le mieux, dans des conversations où je ne peux même élever la voix pour avoir une opinion, tant on est loin de me mettre sur les rangs, et dans lesquels on dédaigne pour elle les princes de sang royal qui marchent encore devant moi. Il faut que je me cache comme un coupable pour entendre à travers

les grilles la voix de celle qui est ma femme; il faut qu'en public je m'incline devant elle! son amant et son mari dans l'ombre, son serviteur au grand jour. C'en est trop; je ne puis vivre ainsi; il faut faire le dernier pas, qu'il m'élève ou me précipite.

— Et, pour votre bonheur personnel, vous voulez renverser un État!

— Le bonheur de l'État s'accorde avec le mien. Je le fais en passant, si je détruis le tyran du Roi. L'horreur que m'inspire cet homme est passée dans mon sang. Autrefois, en venant le trouver, je rencontrai sur mes pas son plus grand crime, l'assassinat et la torture d'Urbain Grandier; il est le génie du mal pour le malheureux Roi, je le conjurerai : j'aurais pu devenir celui du bien pour Louis XIII; c'était une des pensées de Marie, sa pensée la plus chère. Mais je crois que je ne triompherai pas dans l'âme tourmentée du Roi.

— Sur quoi comptez-vous donc? dit de Thou.

— Sur un coup de dés. Si sa volonté peut cette fois durer quelques heures, j'ai gagné; c'est un dernier calcul auquel est suspendue ma destinée.

— Et celle de votre Marie!

— L'avez-vous cru! dit impétueusement Cinq-Mars. Non, non! s'il m'abandonne, je signe le traité d'Espagne et la guerre.

— Ah! quelle horreur! dit le conseiller; quelle guerre! une guerre civile! et l'alliance avec l'étranger!

— Oui, un crime, reprit froidement Cinq-Mars, eh! vous ai-je prié d'y prendre part?

— Cruel! ingrat! reprit son ami, pouvez-vous me parler ainsi? Ne savez-vous pas, ne vous ai-je pas prouvé que l'amitié tenait dans mon cœur la place

de toutes les passions? Puis-je survivre non seulement à votre mort, mais même au moindre de vos malheurs! Cependant laissez-moi vous fléchir et vous empêcher de frapper la France. O mon ami! mon seul ami! je vous en conjure à genoux, ne soyons pas ainsi parricides, n'assassinons pas notre patrie! Je dis nous, car jamais je ne me séparerai de vos actions; conservez-moi l'estime de moi-même, pour laquelle j'ai tant travaillé; ne souillez pas ma vie et ma mort que je vous ai vouées.

De Thou était tombé aux genoux de son ami, et celui-ci, n'ayant plus la force de conserver sa froideur affectée, se jeta dans ses bras en le relevant, et, le serrant contre sa poitrine, lui dit d'une voix étouffée :

— Eh! pourquoi m'aimer autant, aussi? Qu'avez-vous fait, ami? Pourquoi m'aimer? vous qui êtes sage, pur et vertueux; vous que n'égarent pas une passion insensée et le désir de la vengeance; vous dont l'âme est nourrie seulement de religion et de science, pourquoi m'aimer? Que vous a donné mon amitié? que des inquiétudes et des peines. Faut-il à présent qu'elle fasse peser des dangers sur vous? Séparez-vous de moi, nous ne sommes plus de la même nature; vous le voyez, les cours m'ont corrompu : je n'ai plus de candeur, je n'ai plus de bonté : je médite le malheur d'un homme, je sais tromper un ami. Oubliez-moi, dédaignez-moi ; je ne vaudrais plus une de vos pensées, comment serai-je digne de vos périls?

— En me jurant de ne pas trahir le Roi et la France, reprit de Thou. Savez-vous qu'il y va de partager votre patrie? savez-vous que, si vous livrez nos places fortes, on ne vous les rendra jamais? savez-vous que votre nom sera l'horreur de la pos-

térité? savez-vous que les mères françaises le maudiront, quand elles seront forcées d'enseigner à leurs enfants une langue étrangère? le savez-vous? Venez.

Et il l'entraîna vers le buste de Louis XIII.

— Jurez devant lui (et il est votre ami aussi!), jurez de ne jamais signer cet infâme traité.

Cinq-Mars baissa les yeux, et, avec une inébranlable ténacité, répondit, quoique en rougissant :

— Je vous l'ai dit : si l'on m'y force, je signerai.

De Thou pâlit et quitta sa main; il fit deux tours dans sa chambre, les bras croisés, dans une inexprimable angoisse. Enfin il s'avança solennellement vers le buste de son père, et ouvrit un grand livre placé au pied; il chercha une page déjà marquée, et lut tout haut :

— *Je pense donc que M. de Lignebœuf fut justement condamné à mort par le parlement de Rouen, pour n'avoir pas révélé la conjuration de Catteville contre l'État.*

Puis, gardant le livre avec respect ouvert dans sa main et contemplant l'image du président de Thou, dont il tenait les Mémoires :

— Oui, mon père, continua-t-il, vous aviez bien pensé, je vais être criminel, je vais mériter la mort; mais puis-je faire autrement? Je ne dénoncerai pas ce traître, parce que ce serait aussi trahir, et qu'il est mon ami, et qu'il est malheureux.

Puis s'avancant vers Cinq-Mars en lui prenant de nouveau la main :

— Je fais beaucoup pour vous en cela, lui dit-il; mais n'attendez rien de plus de ma part, monsieur, si vous signez ce traité.

Cinq-Mars était ému jusqu'au fond du cœur de cette scène, parce qu'il sentait tout ce que devait

souffrir son ami en le repoussant. Il prit cependant encore sur lui d'arrêter une larme qui s'échappait de ses yeux, et répondit en l'embrassant :

— Ah ! de Thou, je vous trouve toujours aussi parfait ; oui, vous me rendez service en vous éloignant de moi, car, si votre sort eût été lié au mien, je n'aurais pas osé disposer de ma vie, et j'aurais hésité à la sacrifier s'il le faut ; mais je le ferai assurément à présent ; et, je vous le répète, si l'on m'y force, je signerai le traité avec l'Espagne.

Le roi, malade, se rétablit et annonce qu'il ira, sur la prière de Monsieur, son frère, chasser à Chambord, qui était son lieu ordinaire de retraite et où il aimait un peu de mystère.

Cinq-Mars connaissait bien le faible et indolent caractère de Louis XIII, ne sachant aimer ni haïr complètement.

Une fois à Chambord, le roi lui donne rendez-vous à l'endroit situé en haut de l'escalier du Lys, c'est-à-dire au sommet de ce double escalier, si célèbre, qui, au-dessus de deux spirales enlacées permettant à deux hommes de descendre ou de monter en même temps sans se voir, se termine par une lanterne, ou cabinet à jour.

21. — CE QUE VAUT L'AMITIÉ D'UN ROI

Cinq-Mars montait lentement les larges degrés qui devaient le conduire auprès du Roi, et s'arrêtait plus lentement sur chaque marche à mesure qu'il approchait, soit dégoût d'aborder ce prince, dont il avait à écouter les plaintes nouvelles tous les jours, soit pour rêver à ce qu'il allait faire, lorsque le son d'une guitare vint frapper son oreille. Il

reconnut l'instrument chéri de Louis et sa voix triste, faible et tremblante, qui se prolongeait sous les voûtes ; il semblait essayer l'une de ces romances qu'il composait lui-même, et répétait plusieurs fois d'une main hésitante un refrain imparfait. On distinguait mal les paroles, et il n'arrivait à l'oreille que quelques mots d'*abandon*, d'*ennui du monde* et de *belle flamme*.

Le jeune favori haussa les épaules en écoutant :

— Quel nouveau chagrin te domine ? dit-il ; voyons, lisons encore une fois dans ce cœur glacé qui croit désirer quelque chose.

Il entra dans l'étroit cabinet.

Vêtu de noir, à demi couché sur une chaise longue, et les coudes appuyés sur des oreillers, le prince touchait languissamment les cordes de sa guitare ; il cessa de fredonner en apercevant le grand écuyer, et, levant ses grands yeux sur lui d'un air de reproche, balança longtemps sa tête avant de parler ; puis, d'un ton larmoyant et un peu emphatique :

— Qu'ai-je appris, Cinq-Mars ? lui dit-il ; qu'ai-je appris de votre conduite ? Que vous me faites de la peine en oubliant tous mes conseils ! vous avez noué une coupable intrigue ; était-ce de vous que je devais attendre de pareilles choses, vous dont la piété, la vertu, m'avaient tant attaché !

Plein de la pensée de ses projets politiques, Cinq-Mars se vit découvert et ne put se défendre d'un moment de trouble ; mais, parfaitement maître de lui-même, il répondit sans hésiter :

— Oui, Sire, et j'allais vous le déclarer ; je suis accoutumé à vous ouvrir mon âme.

— Me le déclarer ! s'écria Louis XIII en rougissant et pâissant comme sous les frissons de la fièvre, vous auriez osé souiller mes oreilles de ces

affreuses confidences, monsieur ! et vous êtes si calme en parlant de vos désordres ! Allez, vous mériteriez d'être condamné aux galères comme un Rondin ; c'est un crime de lèse-majesté que vous avez commis par votre manque de foi vis-à-vis de moi. J'aimerais mieux que vous fussiez faux-monnayeur comme le marquis de Coucy, ou à la tête des Croquants, que de faire ce que vous avez fait ; vous déshonorez votre famille et la mémoire du maréchal votre père.

Cinq-Mars, se voyant perdu, fit la meilleure contenance qu'il put, et dit avec un air résigné :

— Eh bien, Sire, envoyez-moi donc juger et mettre à mort ; mais épargnez-moi vos reproches.

— Vous moquez-vous de moi, petit hobereau de province ? reprit Louis ; je sais très bien que vous n'avez pas encouru la peine de mort devant les hommes, mais c'est au tribunal de Dieu, monsieur, que vous serez jugé.

— Ma foi, Sire, reprit l'impétueux jeune homme, que l'injure avait choqué, que ne me laissiez-vous retourner dans ma province que vous méprisez tant, comme j'en ai été tenté cent fois ? Je vais y aller, je ne puis supporter la vie que je mène près de vous ; un ange n'y tiendrait pas. Encore une fois, faites-moi juger si je suis coupable, ou laissez-moi me cacher en Touraine. C'est vous qui m'avez perdu en m'attachant à votre personne ; si vous m'avez fait concevoir des espérances trop grandes, que vous renversiez ensuite, est-ce ma faute à moi ? Et pourquoi m'avez-vous fait grand écuyer, si je ne devais pas aller plus loin ? Enfin, suis-je votre ami ou non ? et si je le suis, ne puis-je pas être duc, pair et même connétable, aussi bien que M. de Luynes, que vous avez tant aimé parce qu'il vous a dressé des

faucons ? Pourquoi ne suis-je pas admis au Conseil ? J'y parlerais aussi bien que toutes vos vieilles têtes à collerettes ; j'ai des idées neuves et un meilleur bras pour vous servir. C'est votre Cardinal qui vous a empêché de m'y appeler, et c'est parce qu'il vous éloigne de moi que je le déteste, continua Cinq-Mars en montrant le poing comme si Richelieu eût été devant lui ; oui, je le tuerais de ma main s'il le fallait !

D'Effiat avait les yeux enflammés de colère, frappait du pied en parlant, et tourna le dos au Roi comme un enfant qui boude, s'appuyant contre l'une des petites colonnes de la lanterne.

Louis, qui reculait devant toute résolution, et que l'irréparable épouvantait toujours, lui prit la main.

O faiblesse du pouvoir ! caprice du cœur humain ! c'était par ces emportements enfantins, par ces défauts de l'âge, que ce jeune homme gouvernait un roi de France à l'égal du premier politique du temps. Ce prince croyait, et avec quelque apparence de raison, qu'un caractère si emporté devait être sincère, et ses colères mêmes ne le fâchaient pas. Celle-ci, d'ailleurs, ne portait pas sur ces reproches véritables, et il lui pardonnait de haïr le Cardinal. L'idée même de la jalousie de son favori contre le ministre lui plaisait, parce qu'elle supposait de l'attachement, et qu'il ne craignait que son indifférence. Cinq-Mars le savait et avait voulu s'échapper par là, préparant ainsi le Roi à considérer tout ce qu'il avait fait comme un jeu d'enfant, comme la conséquence de son amitié pour lui ; mais le danger n'était pas si grand ; il respira quand le prince lui dit :

— Il ne s'agit point du Cardinal, et je ne l'aime pas plus que vous ; mais c'est votre conduite scandaleuse que je vous reproche et que j'aurai bien de

la peine à vous pardonner. Quoi ! monsieur, j'apprends qu'au lieu de vous livrer aux exercices de piété auxquels je vous ai habitué, quand je vous crois au *Salut* ou à l'*Angelus*, vous partez de Saint-Germain, et vous allez passer une partie de la nuit... chez qui ? oserai-je le dire sans péché ? chez une femme perdue de réputation, qui ne peut avoir avec vous que des relations pernicieuses au salut de votre âme, et qui reçoit chez elle des esprits forts ; Marion de Lorme, enfin ! Qu'avez-vous à répondre ? Parlez.

Laissant sa main dans celle du Roi, mais toujours appuyé contre la colonne, Cinq-Mars répondit :

— Est-on donc si coupable de quitter des occupations graves pour d'autres plus graves encore ? Si je vais chez Marion Delorme, c'est pour entendre la conversation des savants qui s'y rassemblent. Rien n'est plus innocent que cette assemblée ; on y fait des lectures qui se prolongent quelquefois dans la nuit, il est vrai, mais qui ne peuvent qu'élever l'âme, bien loin de la corrompre. D'ailleurs vous ne m'avez jamais ordonné de vous rendre compte de tout ; il y a longtemps que je vous l'aurais dit si vous l'aviez voulu.

— Ah ! Cinq-Mars, Cinq-Mars ! où est la confiance ? N'en sentez-vous pas le besoin ? C'est la première condition d'une amitié parfaite, comme doit être la nôtre, comme celle qu'il faut à mon cœur.

La voix de Louis était plus affectueuse, et le favori, le regardant par-dessus l'épaule, prit un air moins irrité, mais seulement ennuyé et résigné à l'écouter.

— Que de fois vous m'avez trompé ! poursuivit le Roi ; puis-je me fier à vous ? ne sont-ce pas des

damerets que vous voyez chez cette femme? N'y a-t-il pas d'autres courtisanes!

— Eh! mon Dieu, non, Sire; j'y vais souvent avec un de mes amis, un gentilhomme de Touraine, nommé Descartes.

— Descartes! je connais ce nom-là; oui, c'est un officier qui se distingua au siège de la Rochelle, et qui se mêle d'écrire; il a une bonne réputation de piété, mais il est lié avec Des Barreaux, qui est un esprit fort. Je suis sûr que vous trouvez là beaucoup de gens qui ne sont point de bonne compagnie pour vous; beaucoup de jeunes gens sans famille, sans naissance. Voyons, dites-moi, qu'y avez-vous vu la dernière fois?

— Mon Dieu! je me rappelle à peine leurs noms, dit Cinq-Mars en cherchant les yeux en l'air; quelquefois, je ne les demande pas... C'était d'abord un certain monsieur, monsieur Groot, ou Grotius, un Hollandais.

— Je sais cela, un ami de Barneveldt; je lui fais une pension. Je l'aimais assez, mais le Card... mais on m'a dit qu'il était religionnaire exalté...

— Je vis aussi un Anglais, nommé John Milton; c'est un jeune homme qui vient d'Italie et retourne à Londres; il ne parle presque pas.

— Inconnu, parfaitement inconnu; mais je suis sûr que c'est encore quelque religionnaire. Et les Français, qui étaient-ils?

— Ce jeune homme qui a fait le *Cinna*, et qu'on a refusé trois fois à l'*Académie éminente*; il était fâché que Du Ryer y fût à sa place. Il s'appelle Corneille...

— Eh bien, dit le Roi en croisant les bras et en le regardant d'un air de triomphe et de reproche, je vous le demande, quels sont ces gens-là? Est-ce

dans un pareil cercle que l'on devrait vous voir?

Cinq-Mars fut interdit à cette observation dont souffrait son amour-propre, et dit en s'approchant du Roi :

— Vous avez bien raison, Sire; mais, pour passer une heure ou deux à entendre d'assez bonnes choses, cela ne peut pas faire de tort; d'ailleurs, il y va des hommes de la cour, tels que le duc de Bouillon, d'Aubijoux, le comte de Brion, le cardinal de La Valette, MM. de Montrésor, Fontrailles; et des hommes illustres dans les sciences, comme Mairet, Colletet, Desmarets, auteur de l'*Ariane*; Faret, Doujat, Charpentier, qui a écrit la belle *Cyropédie*; Giry, Bessons et Baro, continuateur de l'*Astrée* tous académiciens.

— Ah! à la bonne heure, voilà des hommes d'un vrai mérite, reprit Louis; à cela il n'y a rien à dire; on ne peut que gagner. Ce sont des réputations faites, des hommes de poids. Ça! raccommodez-nous, touchez là, enfant. Je vous permettrai d'y aller quelquefois, mais ne me trompez plus; vous voyez que je sais tout. Regardez ceci.

En disant ces mots, le Roi tira d'un coffre de fer, placé contre le mur, d'énormes cahiers de papier barbouillé d'une écriture très fine. Sur l'un était écrit *Baradas*, sur l'autre, *d'Hautefort*, sur un troisième, *La Fayette*, et enfin *Cinq-Mars*. Il s'arrêta à celui-là, et poursuivit :

— Voyez combien de fois vous m'avez trompé! Ce sont des fautes continuelles dont j'ai tenu registre moi-même depuis deux ans que je vous connais; j'ai écrit jour par jour toutes nos conversations. Asseyez-vous.

Cinq-Mars s'assit en soupirant, et eut la patience

d'écouter pendant deux longues heures un abrégé de ce que son maître avait eu la patience d'écrire pendant deux années. Il mit plusieurs fois sa main devant sa bouche durant la lecture; ce que nous ferions tous certainement s'il fallait rapporter ces dialogues, que l'on trouva parfaitement en ordre à la mort du Roi, à côté de son testament. Nous dirons seulement qu'il finit ainsi :

— Enfin, voici ce que vous avez fait le 7 décembre, il y a trois jours : je vous parlais du vol de l'émerillon et des connaissances de vénerie qui vous manquent; je vous disais, d'après la *Chasse royale*, ouvrage du roi Charles IX, qu'après que le veneur a accoutumé son chien à suivre une bête, il doit penser qu'il a envie de retourner au bois, et qu'il ne faut ni le tancer ni le frapper pour qu'il donne bien dans le trait; et que, pour apprendre à un chien à bien se rabattre, il ne faut laisser passer ni couler de faux-fuyants, ni nulles sentes, sans y mettre le nez.

Voilà ce que vous m'avez répondu (et d'un ton d'humeur, remarquez bien cela) : « Ma foi, Sire, donnez-moi plutôt des régiments à conduire que des oiseaux et des chiens. Je suis sûr qu'on se moquerait de vous et de moi si on savait de quoi nous nous occupons ». Et le 8... attendez, oui, le 8, tandis que nous chantions vêpres ensemble dans ma chambre, vous avez jeté votre livre dans le feu avec colère, ce qui était une impiété; et ensuite vous m'avez dit que vous l'aviez laissé tomber : péché, péché mortel; voyez, j'ai écrit dessous : *mensonge*, souligné. On ne me trompe jamais, je vous le disais bien.

— Mais, Sire...

— Un moment, un moment. Le soir vous avez dit

du Cardinal qu'il avait fait brûler un homme injustement et par haine personnelle.

— Et je le répète, et je le soutiens, et je le prouverai, Sire ; c'est le plus grand crime de cet homme que vous hésitez à disgracier et qui vous rend malheureux. J'ai tout vu, tout entendu moi-même à Loudun : Urbain Grandier fut assassiné plutôt que jugé. Tenez, Sire, puisque vous avez là ces Mémoires de votre main, relisez toutes les preuves que je vous en donnai alors.

Louis, cherchant la page indiquée et remontant au voyage de Perpignan à Paris, lut tout ce récit avec attention en s'écriant :

— Quelles horreurs ! comment avais-je oublié tout cela ? Cet homme me fascine, c'est certain. Tu es mon véritable ami, Cinq-Mars. Quelles horreurs ! mon règne en sera taché. Il a empêché toutes les lettres de la Noblesse et de tous les notables du pays d'arriver à moi. Brûler, brûler vivant ! sans preuves ! par vengeance ! Un homme, un peuple ont invoqué mon nom inutilement, une famille me maudit à présent ! Ah ! que les rois sont malheureux !

Le prince en finissant jeta ses papiers et pleura.

— Ah ! Sire, elles sont bien belles les larmes que vous versez, s'écria Cinq-Mars avec une sincère admiration : que toute la France n'est-elle ici avec moi ! elle s'étonnerait à ce spectacle, qu'elle aurait peine à croire.

— S'étonnerait ! la France ne me connaît donc pas.

— Non, Sire, dit d'Effiat avec franchise, personne ne vous connaît ; et moi-même je vous accuse souvent de froideur et d'une indifférence générale contre tout le monde.

— De froideur! quand je meurs de chagrin; de froideur! quand je me suis immolé à leurs intérêts? Ingrate nation! je lui ai tout sacrifié, jusqu'à l'orgueil, jusqu'au bonheur de la guider moi-même, parce que j'ai craint pour elle ma vie chancelante; j'ai donné mon sceptre à porter à un homme que je hais, parce que j'ai cru sa main plus forte que la mienne; j'ai supporté le mal qu'il me faisait à moi-même, en songeant qu'il faisait du bien à mes peuples : j'ai dévoré mes larmes pour tarir les leurs; et je vois que mon sacrifice a été plus grand même que je ne le croyais, car ils ne l'ont pas aperçu; ils m'ont cru incapable parce que j'étais timide, et sans forces parce que je me défiais des miennes; mais n'importe, Dieu me voit et me connaît.

— Ah! Sire, montrez-vous à la France tel que vous êtes; reprenez votre pouvoir usurpé; elle fera par amour pour vous ce que la crainte n'arrachait pas d'elle; revenez à la vie et remontez sur le trône.

— Non, non, ma vie s'achève, cher ami; je ne suis plus capable des travaux du pouvoir suprême.

— Ah! Sire, cette persuasion seule vous ôte vos forces. Il est temps enfin que l'on cesse de confondre le pouvoir avec le crime et d'appeler leur union génie. Que votre voix s'élève pour annoncer à la terre que le règne de la vertu va commencer avec votre règne; et dès lors ces ennemis que le vice a tant de peine à réduire tomberont devant un mot sorti de votre cœur. On n'a pas encore calculé tout ce que la bonne foi d'un roi de France peut faire de son peuple, ce peuple que l'imagination et la chaleur de l'âme entraînent si vite vers tout ce qui est beau, et que tous les genres de dévouement trouvent prêt. Le Roi votre père nous conduisait par

un sourire; que ne ferait pas une de vos larmes ! il ne s'agit que de nous parler.

Pendant ce discours, le Roi, surpris, rougit souvent, toussa et donna des signes d'un grand embarras, comme toutes les fois qu'on voulait lui arracher une décision; il sentait aussi l'approche d'une conversation d'un ordre trop élevé, dans laquelle la timidité de son esprit l'empêchait de se hasarder; et, mettant souvent la main sur sa poitrine en fronçant le sourcil, comme ressentant une vive douleur, il essaya de se tirer par la maladie de la gêne de répondre; mais, soit emportement, soit résolution de jouer le dernier coup, Cinq-Mars poursuivit sans se troubler, avec une solennité qui en imposait à Louis. Celui-ci, forcé dans ses derniers retranchements, lui dit :

— Mais, Cinq-Mars, comment se défaire d'un ministre qui, depuis dix-huit ans, m'a entouré de ses créatures ?

— Il n'est pas si puissant, reprit le grand Écuyer; et ses amis seront ses plus cruels adversaires, si vous faites un signe de tête. Toute l'ancienne ligne des *princes de la Paix* existe encore, Sire, et ce n'est que le respect dû au choix de Votre Majesté qui l'empêche d'éclater.

— Ah ! bon Dieu ! tu peux leur dire qu'ils ne s'arrêtent pas pour moi ; je ne les gêne point, ce n'est pas moi qu'on accusera d'être Cardinaliste. Si mon frère veut me donner le moyen de remplacer Richelieu, ce sera de tout mon cœur.

— Je crois, Sire, qu'il vous parlera aujourd'hui de M. le duc de Bouillon ; tous les Royalistes le demandent.

— Je ne le hais point, dit le Roi en arrangeant l'oreiller de son fauteuil, je ne le hais point du

tout, quoique un peu factieux. Nous sommes parents, sais-tu, cher ami (et il mit à cette expression favorite plus d'abandon qu'à l'ordinaire)? sais-tu qu'il descend de saint Louis de père en fils, par Charlotte de Bourbon, fille du duc de Montpensier? sais-tu que sept princesses du sang sont entrées dans sa maison, et que huit de la sienne, dont l'une a été reine, ont été mariées à des princes du sang? Oh! je ne le hais point du tout; je n'ai jamais dit cela, jamais.

— Eh bien, Sire, dit Cinq-Mars avec confiance, MONSIEUR et lui vous expliqueront, pendant la chasse, comment tout est préparé, quels sont les hommes que l'on pourra mettre à la place de ses créatures, quels sont les mestres-de-camp et les colonels sur lesquels on peut compter contre Fabert et tous les Cardinalistes de Perpignan. Vous verrez que le ministre a bien peu de monde à lui. La Reine, MONSIEUR, la Noblesse et les Parlements sont de notre parti; et c'est une affaire faite dès que Votre Majesté ne s'oppose plus. On a proposé de faire disparaître Richelieu comme le maréchal d'Ancre, qui le méritait moins que lui.

— Comme Concini! dit le Roi. Oh! non, il ne le faut pas... je ne le veux vraiment pas... Il est prêtre et cardinal, nous serions excommuniés. Mais, s'il y a une autre manière, je le veux bien : tu peux en parler à tes amis, j'y songerai de mon côté.

Une fois ce mot jeté, Louis s'abandonna à son ressentiment, comme s'il venait de le satisfaire et comme si le coup eût déjà été porté. Cinq-Mars en fut fâché, parce qu'il craignait que sa colère, se répandant ainsi, ne fût pas de longue durée. Cependant il crut à ses dernières paroles, surtout lorsque, après des plaintes interminables, Louis ajouta :

— Enfin, croirais-tu que, depuis deux ans que je pleure ma mère, depuis ce jour où il me joua si cruellement devant toute ma cour, en me demandant son rappel quand il savait sa mort, depuis ce jour, je ne puis obtenir qu'on la fasse inhumer en France avec mes pères? Il a exilé jusqu'à sa cendre.

En ce moment, Cinq-Mars crut entendre du bruit sur l'escalier; le Roi rougit un peu.

— Va-t'en, dit-il, va vite te préparer pour la chasse; tu seras à cheval près de mon carrosse; va vite, je le veux, va.

Et il poussa lui-même Cinq-Mars vers l'escalier et vers l'entrée qui l'avait introduit.

Le favori sortit; mais le trouble de son maître ne lui était point échappé.

Il descendait lentement et en cherchait la cause en lui-même, lorsqu'il crut entendre le bruit de deux pieds qui montaient la double partie de l'escalier à vis, tandis qu'il descendait l'autre; il s'arrêta, on s'arrêta; il remonta, il lui sembla qu'on descendait; il savait qu'on ne pouvait rien voir entre les jours de l'architecture, et se décida à sortir, impatienté de ce jeu, mais très inquiet. Il eût voulu pouvoir se tenir à la porte d'entrée pour voir qui paraîtrait. Mais à peine eut-il soulevé la tapisserie qui donnait sur la salle des gardes, qu'une foule de courtisans qui l'attendait l'entoura, et l'obligea de s'éloigner pour donner les ordres de sa charge ou de recevoir des respects, des confidences, des sollicitations, des présentations, des recommandations, des embrassades, et ce torrent de relations graduelles qui entourent un favori, et pour lesquelles il faut une attention présente et toujours soutenue, car une distraction peut causer de grands malheurs. Il oublia ainsi à peu près cette petite cir-

constance qui pouvait n'être qu'imaginaire, et, se livrant aux douceurs d'une sorte d'apothéose continuelle, monta à cheval dans la grande cour, servi par de nobles pages, et entouré des plus brillants gentilshommes.

Le rendez-vous royal est à la ferme de l'Ormage; pendant que le Roi et la cour suivent la chasse, Cinq-Mars et Fontrailles, qui doit porter en Espagne le traité, signé des principaux conjurés et de Monsieur, ont quitté le gros des chasseurs et chevauchent d'un autre côté de la forêt, en causant de l'affaire qui les intéresse.

Ils sont arrêtés, au détour d'un chemin, par le capitaine espagnol dont il a déjà été question et qui n'est autre que Jacques de Laubardemont, fils du juge du curé Grandier et aventurier de la pire espèce.

Jacques, ayant reconnu les deux cavaliers, leur révèle qu'il sait fort bien que Fontrailles, possesseur du traité, est chargé de le porter en Espagne. Il leur propose même d'accompagner celui-ci, auquel il pourra être utile, car il connaît admirablement la frontière et tous les sentiers des Pyrénées; à cette proposition, il a l'audace d'en ajouter une autre; il offre en effet à Cinq-Mars de le débarrasser du père Joseph dont il a, lui, Jacques de Laubardemont, à se venger personnellement, et qu'il a vu, le jour précédent, montant le double escalier et pénétrant chez le Roi, au moment où le Grand Écuyer descendait l'autre côté de la spirale. Mais Cinq-Mars repousse cette offre avec horreur et n'accepte de Jacques que la première proposition, celle de servir de guide à Fontrailles à travers les Pyrénées.

Il ne tarde pas à quitter celui-ci et va retrouver le Roi avec lequel il revient à Paris quelques jours plus tard.

A peu de temps de là, il a l'idée de grouper tous les conjurés par un serment solennel et choisit comme lieu de réunion les salons de la fameuse Marion de Lorme.

22. — CINQ-MARS TOMBE DANS UN PIÈGE

LE CONFESSIONNAL

« C'est pour vous, beauté fatale,
que je viens dans ce lieu terrible ! »

LEWIS, *le Moine.*

C'était le lendemain de l'assemblée qui avait eu lieu chez Marion de Lorme. Une neige épaisse couvrait les toits de Paris, et fondait dans ses rues et dans ses larges ruisseaux, où elle s'élevait en monceaux grisâtres, sillonnés par les roues de quelques chariots.

Il était huit heures du soir et la nuit était sombre ; la ville du tumulte était silencieuse à cause de l'épais tapis que l'hiver y avait jeté. Il empêchait d'entendre le bruit des roues sur la pierre, et celui des pas du cheval ou de l'homme. Dans une rue étroite qui serpente autour de la vieille église de Saint-Eustache, un homme, enveloppé dans son manteau, se promenait lentement, et cherchait à distinguer si rien ne paraissait au détour de la place ; souvent il s'asseyait sur l'une des bornes de l'église, se mettant à l'abri de la fonte des neiges sous ces statues horizontales de saints qui sortent du toit de ce temple, et s'allongent presque de toute la largeur de la ruelle, comme des oiseaux de proie qui, prêts à s'abattre, ont reployé leurs ailes. Souvent ce vieillard, ouvrant son manteau, frappait ses bras contre sa poitrine en les croisant et les étendant rapidement pour se réchauffer, ou bien soufflait dans ses doigts, que garantissait mal du froid une paire de gants de buffle montant jusqu'au coude. Enfin, il aperçut une petite ombre qui se détachait sur la neige et glissait contre la muraille.

— Ah! santa Maria! quels vilains pays que ceux du Nord! dit une petite voix en tremblant. Ah! le *duzé di* Mantoue! que ze voudrais y être encore, mon vieux Grandchamp!

— Allons! allons! ne parlez pas si haut, répondit brusquement le vieux domestique; les murs de Paris ont des oreilles de cardinal, et surtout les églises. Votre maîtresse est-elle entrée? mon maître l'attendait à la porte.

— Oui, oui, elle est entrée dans l'église.

— Taisez-vous, dit Grandchamp, le son de l'horloge est fêlé, c'est mauvais signe.

— Cette horloge a sonné l'heure d'un rendez-vous.

— Pour moi, elle sonne une agonie. Mais taisez-vous, Laura, voici trois manteaux qui passent.

Ils laissèrent passer trois hommes. Grandchamp les suivit, s'assura du chemin qu'ils prenaient, et revint s'asseoir; il soupira profondément.

— La neige est froide, Laura, et je suis vieux. M. le Grand aurait bien pu choisir un autre de ses gens pour rester en sentinelle comme je fais pendant qu'il fait l'amour. C'est bon pour vous de porter des poulets et des petits rubans, et des portraits et autres fariboles pareilles; pour moi, on devrait me traiter avec plus de considération, et M. le maréchal n'aurait pas fait cela. Les vieux domestiques font respecter une maison.

— Votre maître est-il arrivé depuis longtemps, *caro amico*?

— Et *cara! caro!* laissez-moi tranquille. Il y avait une heure que nous gelions quand vous êtes arrivées toutes les deux; j'aurais eu le temps de fumer trois pipes turques. Faites votre affaire, et allez voir aux autres entrées de l'église s'il rôde quel-

qu'un de suspect; puisqu'il n'y a que deux vedettes, il faut qu'elles battent le champ.

— Ah! *Signor Jesu!* n'avoir personne à qui dire une parole amicale quand il fait si froid! Et ma pauvre maîtresse! venir à pied depuis l'hôtel de Nevers. Ah! *Amore qui regna, amore!*

— Allons! Italienne, fais volte-face, te dis-je; que je ne t'entende plus avec ta langue de musique.

— Ah! Jésus! la grosse voix, cher Grandchamp! vous étiez bien plus aimable à Chaumont, dans la *Turena*, quand vous me parliez de *miei occhi* noirs.

— Tais-toi, bavarde! encore une fois, ton italien n'est bon qu'aux baladins et aux danseurs de corde, pour amuser les chiens savants.

— Ah! *Italia mia!* Grandchamp, écoutez-moi, et vous entendrez le langage de la Divinité. Si vous étiez un galant *uomo*, comme celui qui a fait ceci pour une Laura comme moi...

Et elle se mit à chanter à demi-voix :

Lieti fiori e felici, e ben nate erbe
Che Madona pensanda premer sole;
Piagga ch' ascolti su dolci parole
E del bel piede alcun vestigio serbe ¹.

Le vieux soldat était peu accoutumé à la voix d'une jeune fille; et, en général, lorsqu'une femme lui parlait, le ton qu'il prenait en lui répondant était toujours flottant entre une politesse gauche et la mauvaise humeur. Cependant, cette fois, en faveur de la chanson italienne, il sembla s'attendrir, et retroussa sa moustache, ce qui était chez lui un

1. Rive où Laure égarait ses pas et ses pensées,
Qui de sa voix touchante écoutais les accents;
Fleurs qui de vos parfums lui présentiez l'encens,
Que ses pieds délicats ont doucement pressées.

Pétrarque, trad. de Saint-Geniez.

signe d'embarras et de détresse; il fit entendre même un bruit rauque assez semblable au rire, et dit :

— C'est assez gentil, mordieu! cela me rappelle le siège de Casal; mais tais-toi, petite; je n'ai pas encore entendu venir l'abbé Quillet, cela m'inquiète; il faut qu'il soit arrivé avant nos deux jeunes gens, et depuis longtemps...

Laura, qui avait peur d'être envoyée seule sur la place Saint-Eustache, lui dit qu'elle était bien sûre que l'abbé était entré tout à l'heure, et continua :

Ombrose selve, ove percote il sole
Che vi fa co' suoi reggi alte e superbe.

— Hon ! dit en grommelant le bonhomme, j'ai les pieds dans la neige et une gouttière dans l'oreille; j'ai le froid sur la tête et la mort dans le cœur, et tu ne me chantes que des violettes, du soleil, des herbes et de l'amour : tais-toi!

Et, s'enfonçant davantage sous l'ogive du temple, il laissa tomber sa vieille tête et ses cheveux blanchis sur ses deux mains, pensif et immobile. Laura n'osa plus lui parler.

Mais, pendant que sa femme de chambre était allée trouver Grandchamp, la jeune et tremblante Marie avait poussé, d'une main timide, la porte battante de l'église : elle avait rencontré là Cinq-Mars, debout, déguisé, et attendant avec inquiétude. A peine l'eut-elle reconnu qu'elle marcha d'un pas précipité dans le temple, tenant son masque de velours sur son visage, et courut se réfugier dans un confessionnal, tandis qu'Henri refermait avec soin la porte de l'église qu'elle avait franchie. Il s'assura qu'on ne pouvait l'ouvrir du dehors, et vint après elle s'agenouiller, comme d'habitude,

dans le lieu de la pénitence. Arrivé une heure avant elle avec son vieux valet, il avait trouvé cette porte ouverte, signe certain et convenu que l'abbé Quillet, son gouverneur, l'attendait à sa place accoutumée. Le soin qu'il avait d'empêcher toute surprise le fit rester lui-même à garder cette entrée jusqu'à l'arrivée de Marie : heureux de voir l'exactitude du bon abbé, il ne voulut pourtant pas quitter son poste pour l'en aller remercier. C'était un second père pour lui, à cela près de l'autorité, et il agissait avec ce bon prêtre sans beaucoup de cérémonie.

La vieille paroisse de Saint-Eustache était obscure; seulement, avec la lampe perpétuelle, brûlaient quatre flambeaux de cire jaune, qui, attachés au-dessus des bénitiers, contre les principaux piliers, jetaient une lueur rouge sur les marbres bleus et noirs de la basilique déserte. La lumière pénétrait à peine dans les niches enfoncées des ailes du pieux bâtiment. Dans l'une de ces chapelles, et la plus sombre, était ce confessionnal, dont une grille de fer assez élevée, et doublée de planches épaisses, ne laissait apercevoir que le petit dôme et la croix de bois. Là s'agenouillèrent, de chaque côté, Cinq-Mars et Marie de Mantoue; ils ne se voyaient qu'à peine, et trouvèrent que, selon son usage, l'abbé Quillet, assis entre eux, les avait entendus depuis longtemps. Ils pouvaient entrevoir, à travers les petits grillages, l'ombre de son camail. Henri d'Effiat s'était approché lentement; il venait arrêter et régler, pour ainsi dire, le reste de sa destinée. Ce n'était plus devant son Roi qu'il allait paraître, mais devant une souveraine plus puissante, devant celle pour laquelle il avait entrepris son immense ouvrage. Il allait éprouver sa foi et tremblait.

Il frémit surtout lorsque sa jeune fiancée fut agenouillée en face de lui; il frémit parce qu'il ne put s'empêcher, à l'aspect de cet ange, de sentir tout le bonheur qu'il pourrait perdre; il n'osa parler le premier, et demeura encore un instant à contempler sa tête dans l'ombre, cette jeune tête sur laquelle reposaient toutes ses espérances. Malgré son amour, toutes les fois qu'il la voyait, il ne pouvait se garantir de quelque effroi d'avoir tant entrepris pour une enfant dont la passion n'était qu'un faible reflet de la sienne, et qui n'avait peut-être pas apprécié tous les sacrifices qu'il avait faits, son caractère ployé pour elle aux complaisances d'un courtisan condamné aux intrigues et aux souffrances de l'ambition, livré aux combinaisons profondes, aux criminelles méditations, aux sombres et violents travaux d'un conspirateur. Jusque-là, dans leurs secrètes et chastes entrevues, elle avait toujours reçu chaque nouvelle de ses progrès dans sa carrière avec les transports de plaisir d'un enfant, mais sans apprécier la fatigue de chacun de ces pas si pesants que l'on fait vers les honneurs, et lui demandant toujours avec naïveté quand il serait Connétable enfin, et quand ils se marieraient, comme si elle eût demandé quand il viendrait au Carrousel, et si le temps était serein. Jusque-là, il avait souri de ces questions et de cette ignorance, pardonnable à dix-huit ans dans une jeune fille née sur un trône et accoutumée à des grandeurs pour ainsi dire naturelles et trouvées autour d'elle en venant à la vie; mais, à cette heure, il fit de plus sérieuses réflexions sur ce caractère, et lorsque, sortant presque de l'assemblée imposante des conspirateurs, représentants de tous les ordres du royaume, son oreille, où résonnaient encore les voix mâles qui avaient

juré d'entreprendre une vaste guerre, fut frappée des premières paroles de celle pour qui elle était commencée, il craignit, pour la première fois, que cette sorte d'innocence ne fût de la légèreté et ne s'étendît jusqu'au cœur : il résolut de l'approfondir.

— Dieu ! que j'ai peur, Henri ! dit-elle en entrant dans le confessionnal ; vous me faites venir sans gardes, sans carrosses ; je tremble toujours d'être vue de mes gens en sortant de l'hôtel de Nevers. Faudra-t-il donc me cacher encore longtemps comme une coupable ? La Reine n'a pas été contente lorsque je le lui ai avoué ; si elle m'en parle encore, ce sera avec son air sévère que vous connaissez, et qui me fait toujours pleurer : j'ai bien peur.

Elle se tut, et Cinq-Mars ne répondit que par un profond soupir.

— Quoi ! vous ne me parlez pas ! dit-elle.

— Sont-ce bien là toutes vos terreurs ? dit Cinq-Mars avec amertume.

— Dois-je en avoir de plus grandes ? O mon ami ! de quel ton, avec quelle voix me parlez-vous ! êtes-vous fâché parce que je suis venue trop tard ?

— Trop tôt, madame, beaucoup trop tôt, pour les choses que vous devez entendre, car je vous en vois bien éloignée.

Marie, affligée de l'accent sombre et amer de sa voix, se prit à pleurer.

— Hélas ! mon Dieu ! qu'ai-je donc fait, dit-elle, pour que vous m'appeliez madame et me traitiez si durement ?

— Ah ! rassurez-vous, reprit Cinq-Mars, mais toujours avec ironie. En effet, vous n'êtes pas coupable ; mais je le suis, je suis seul à l'être ; ce n'est pas envers vous, mais pour vous.

— Avez-vous donc fait du mal ? Avez-vous ordonné

la mort de quelqu'un? Oh! non, j'en suis bien sûre, vous êtes si bon!

— Eh quoi! dit Cinq-Mars, n'êtes-vous pour rien dans mes projets? ai-je mal compris votre pensée lorsque vous me regardiez chez la Reine? ne sais-je plus lire dans vos yeux? le feu qui les animait était-ce un grand amour pour Richelieu? cette admiration que vous promettiez à celui qui oserait tout dire au Roi, qu'est-elle devenue? Est-ce un mensonge que tout cela?

Marie fondait en larmes.

— Vous me parlez toujours d'un air contraint, dit-elle : je ne l'ai point mérité. Si je ne vous dis rien de cette conjuration effrayante, croyez-vous que je l'oublie? ne me trouvez-vous pas assez malheureuse? avez-vous besoin de voir mes pleurs? les voilà. J'en verse assez en secret, Henri; croyez que, si j'ai évité, dans nos dernières entrevues, ce terrible sujet, c'était de crainte d'en trop apprendre : ai-je une autre pensée que celle de vos dangers? ne sais-je pas bien que c'est pour moi que vous les courez? Hélas! si vous combattez pour moi, n'ai-je pas aussi à soutenir des attaques non moins cruelles? Plus heureux que moi, vous n'avez à combattre que la haine, tandis que je lutte contre l'amitié : le Cardinal vous opposera des hommes et des armes; mais la Reine, la douce Anne d'Autriche, n'emploie que de tendres conseils, des caresses, et quelquefois des larmes.

— Touchante et invincible contrainte, dit Cinq-Mars avec amertume, pour vous faire accepter un trône. Je conçois que vous ayez besoin de quelques efforts contre de telles séductions; mais avant, madame, il importe de vous délier de vos serments.

— Hélas! grand Dieu? qu'y a-t-il contre nous?

— Il y a Dieu sur nous, et contre nous, reprit Henri d'une voix sévère; le Roi m'a trompé.

L'abbé s'agita dans le confessionnal. Marie s'écria :

— Voilà ce que je pressentais ; voilà le malheur que j'entrevois. Est-ce moi qui l'ai causé ?

— Il m'a trompé en me serrant la main, poursuivit Cinq-Mars; il m'a trahi par le vil Joseph qu'on m'offre de poignarder.

L'abbé fit un mouvement d'horreur qui ouvrit à demi la porte du confessionnal.

— Ah ! mon père, ne craignez rien, continua Henri d'Effiat; votre élève ne frappera jamais de tels coups. Ils s'entendront de loin, ceux que je prépare, et le grand jour les éclairera; mais il me reste un devoir à remplir, un devoir sacré : voyez votre enfant s'immoler devant vous. Hélas ! je n'ai pas vécu longtemps pour le bonheur : je viens le détruire peut-être, par votre main, la même qui l'avait consacré.

Il ouvrit, en parlant ainsi, le léger grillage qui le séparait de son vieux gouverneur; celui-ci, gardant toujours un silence surprenant, avança le camail sur son front.

— Rendez, dit Cinq-Mars d'une voix moins ferme, rendez cet anneau nuptial à la duchesse de Mantoue; je ne puis le garder qu'elle ne me le donne une seconde fois, car je ne suis plus le même qu'elle promet d'épouser.

Le prêtre saisit brusquement la bague et la passa au travers des losanges du grillage opposé; cette marque d'indifférence étonna Cinq-Mars.

— Eh quoi ! mon père, dit-il, êtes-vous aussi changé ?

Cependant Marie ne pleurait plus; mais, élevant sa voix angélique qui éveilla un faible écho le long

des ogives du temple, comme le plus doux soupir de l'orgue, elle dit :

— O mon ami ! ne soyez plus en colère, je ne vous comprends pas ; pouvons-nous rompre ce que Dieu vient d'unir, et pourrais-je vous quitter quand je vous sais malheureux ! Si le Roi ne vous aime plus, du moins vous êtes assuré qu'il ne viendra pas vous faire du mal, puisqu'il n'en a pas fait au Cardinal, qu'il n'a jamais aimé. Vous croyez-vous perdu parce qu'il n'aura pas voulu peut-être se séparer de son vieux serviteur ? Eh bien, attendons le retour de son amitié ; oubliez ces conspirateurs qui m'effrayent. S'ils n'ont plus d'espoir, j'en remercie Dieu, je ne tremblerai plus pour vous. Qu'avez-vous donc, mon ami, et pourquoi nous affliger inutilement ? La Reine nous aime, et nous sommes tous deux bien jeunes, attendons. L'avenir est beau, puisque nous sommes unis et sûrs de nous-mêmes. Racontez-moi ce que le Roi vous disait à Chambord. Je vous ai suivi longtemps des yeux. Dieu ! que cette partie de chasse fut triste pour moi !

— Il m'a trahi ! vous dis-je, répondit Cinq-Mars ; et qui l'aurait pu croire, lorsque vous l'avez vu nous serrant la main, passant de son frère à moi et au duc de Bouillon, qu'il se faisait instruire des moindres détails de la conjuration, du jour même où l'on arrêterait Richelieu à Lyon, fixait le lieu de son exil (car ils voulaient sa mort ; mais le souvenir de mon père me fit demander sa vie) ? Le Roi disait que lui-même dirigerait tout à Perpignan ; et cependant Joseph, cet impur espion, sortait du cabinet des Lys ! O Marie ! vous l'avouerais-je ? au moment où je l'ai appris, mon âme a été bouleversée ; j'ai douté de tout, et il m'a semblé que le centre du monde chancelait en voyant la vérité quitter le cœur d'un

Roi. Je voyais s'écrouler tout notre édifice : une heure encore, et la conjuration s'évanouissait ; je vous perdais pour toujours ; un moyen me restait, je l'ai employé.

— Lequel ? dit Marie.

— Le traité d'Espagne était dans ma main, je l'ai signé.

— O ciel ! déchirez-le.

— Il est parti.

— Qui le porte ?

— Fontrailles.

— Rappelez-le.

— Il doit avoir déjà dépassé les défilés d'Oloron, dit Cinq-Mars, se levant debout. Tout est prêt à Madrid ; tout à Sedan ; des armées m'attendent, Marie ; des armées ! et Richelieu est au milieu d'elles ! Il chancelle, il ne faut plus qu'un seul coup pour le renverser, et vous êtes à moi pour toujours, à Cinq-Mars triomphant !

— A Cinq-Mars rebelle, dit-elle en gémissant.

— Eh bien, oui, rebelle, mais non plus favori ! Rebelle, criminel, digne de l'échafaud, je le sais ! s'écria ce jeune homme passionné en retombant à genoux ; mais rebelle par amour, rebelle pour vous, que mon épée va conquérir enfin tout entière.

— Hélas ! l'épée que l'on trempe dans le sang des siens n'est-elle pas un poignard ?

— Arrêtez, par pitié, Marie ! Que des rois m'abandonnent, que des guerriers me délaissent, j'en serai plus ferme encore ; mais je serai vaincu par un mot de vous, et encore une fois le temps de réfléchir est passé pour moi ; oui, je suis criminel, c'est pourquoi j'hésite à me croire encore digne de vous. Abandonnez-moi, Marie, reprenez cet anneau.

— Je ne le puis, dit-elle, car je suis votre femme, quel que vous soyez.

— Vous l'entendez, mon père, dit Cinq-Mars, transporté de bonheur; bénissez cette seconde union, c'est celle du dévouement, plus belle encore que celle de l'amour. Qu'elle soit à moi tant que je vivrai!

Sans répondre, l'abbé ouvrit la porte du confessionnal, sortit brusquement, et fut hors de l'église avant que Cinq-Mars eût le temps de se lever pour le suivre.

— Où allez-vous? qu'avez-vous? s'écria-t-il.

Mais personne ne paraissait et ne se faisait entendre.

— Ne criez pas, au nom du ciel! dit Marie, ou je suis perdue! il a sans doute entendu quelqu'un dans l'église.

Mais, troublé et sans lui répondre, d'Effiat, s'élançant sous les arcades et cherchant en vain son gouverneur, courut à une porte qu'il trouva fermée; tirant son épée, il fit le tour de l'église, et, arrivant à l'entrée que devait garder Grandchamp, il l'appela et écouta.

— Lâchez-le à présent, dit une voix au coin de la rue.

Et des chevaux partirent au galop.

— Grandchamp, répondras-tu? cria Cinq-Mars.

— A mon secours, Henri, mon cher enfant! répondit la voix de l'abbé Quillet.

— Eh! d'où venez-vous donc? Vous m'exposez! dit le Grand Écuyer s'approchant de lui.

Mais il s'aperçut que son pauvre gouverneur, sans chapeau, sous la neige qui tombait, n'était pas en état de lui répondre.

— Ils m'ont arrêté, dépouillé, criait-il, les scélé-

rats! les assassins! ils m'ont empêché d'appeler, ils m'ont serré les lèvres avec un mouchoir.

A ce bruit, Grandchamp survint enfin, se frottant les yeux comme un homme qui se réveille. Laura, épouvantée, courut dans l'église près de sa maîtresse; tous rentrèrent précipitamment pour rassurer Marie, et entourèrent le vieil abbé.

— Les scélérats! ils m'ont attaché les mains comme vous voyez, ils étaient plus de vingt; ils m'ont pris la clef de cette porte de l'église.

— Quoi! tout à l'heure? dit Cinq-Mars; et pour quoi nous quittez-vous?

— Vous quitter! Il y a plus de deux heures qu'ils me tiennent!

— Deux heures! s'écria Henri effrayé.

— Ah! malheureux vieillard que je suis! cria Grandchamp, j'ai dormi pendant le danger de mon maître! c'est la première fois!

— Vous n'étiez donc pas avec nous dans le confessionnal? poursuivit Cinq-Mars avec anxiété, tandis que Marie tremblante se pressait contre son bras.

— Eh quoi! dit l'abbé, n'avez-vous pas vu le scélérat à qui ils ont donné ma clef?

— Non! qui? dirent-ils tous à la fois.

— Le père Joseph! répondit le bon prêtre.

— Fuyez! vous êtes perdu! s'écria Marie.

Bien qu'étroitement surveillés durant leur voyage à travers la France, Fontrailles et Jacques de Laubardemont sont cependant parvenus à gagner les Pyrénées. Encore quelques heures, et ils auront franchi la frontière!

Mais c'est là justement que, devant eux, se dresse un obstacle presque insurmontable; toutes les routes sont gardées, tous les sentiers parcourus par des patrouilles

et des rondes. On a été prévenu de leur passage et on les cherche; c'est ce qu'un aventurier, jadis compagnon de Jacques, révèle brutalement à celui-ci, sans savoir qu'il parle devant un de ceux dont il est question : « On recherche deux coquins qui ont un papier pour amener l'Espagnol en France! » Or, à cette époque, l'Espagnol était pour le Français l'ennemi acharné, héréditaire, comme l'avait été et allait l'être encore l'Anglais, comme devait l'être plus tard le Prussien.

Fontrailles et Jacques décident alors de se séparer. Un homme seul passe plus facilement. On se retrouvera au delà de la frontière, sur le territoire espagnol et, comme Jacques connaît les moindres détours de la montagne, c'est lui qui portera le traité.

Mais Jacques, malgré son habileté, tombe bientôt au milieu d'une ronde commandée par son père, le juge de Loudun. Celui-ci, voyant son fils seul, devine ce qui s'est passé; il exige qu'il lui remette le traité et Jacques, pour se soustraire aux gens de police, se précipite au bas du rocher sur lequel il se trouve; mais, au lieu de la terre ferme, il ne rencontre qu'une vase liquide dans laquelle il enfonce et va se perdre, si un prompt secours ne lui est porté, secours qu'il réclame de son père et que ce dernier lui promet s'il lui donne d'abord le traité. Épouvanté, car il enfonce de plus en plus, Jacques tend le rouleau contenant le traité à son père qui s'en saisit et qui se sauve, laissant le malheureux s'enlizer complètement dans la vase.

Ce traité, le juge Laubardemont va le porter à Richelieu qui, toujours à Narbonne, l'attend avec une impatience fébrile, car, une fois en possession de ce document, il sait que Cinq-Mars, quoi qu'il puisse faire, est perdu d'avance.

Celui-ci, cependant, est bien près de réussir; car le soir même où Richelieu vient de recevoir le traité, les troupes royales campées sous les murs de Perpignan ont pris les armes et attendent des ordres; c'est Cinq-Mars — ayant de Thou à ses côtés — qui les commande.

Il va donner le signal du départ, c'est-à-dire de la marche sur Narbonne, lorsqu'un courrier lui apporte une lettre, venant de la Reine.

Anne d'Autriche expose ou laisse entendre à Cinq-Mars qu'elle ne considère pas comme sérieux les serments échangés entre lui et Marie de Mantoue en dehors de l'autorisation royale, que Marie, étant de maison souveraine, doit élever ses regards plus haut, et qu'enfin, en ce moment la princesse aurait l'occasion de s'allier à un prince, héritier de l'une des couronnes les plus enviées et les plus enviées de l'Europe, car c'est ainsi qu'il faut considérer le palatin de Posnanie qui fait alors très brillante figure à la cour de Saint-Germain.

C'est là que se trouve et que la princesse a vu ce jeune et beau prince qui l'a charmée par son esprit.

Cinq-Mars, par cette lettre, est accablé; car il a compris ce que voulait dire et aussi ce que ne disait pas la Reine. Marie est ambitieuse et prête à se laisser séduire par l'espoir d'un trône, mais elle se sent néanmoins liée envers lui, simple Grand Écuyer de France. Doit-il alors, par son obstination, faire le malheur de celle qu'il adore? D'un autre côté, pourrait-il vivre sans son amour?

Son parti est vite pris; par ces trois lignes, qu'il adresse comme réponse à la Reine, il dégage Marie, mais il prononce en même temps son arrêt à lui-même : « Marie, étant ma femme, ne peut être reine de Pologne qu'après ma mort. Je meurs. »

Et, prétextant une fausse alerte, il fait rentrer l'armée dans ses cantonnements.

Désormais c'en est fait; tout est perdu; il n'a plus qu'à attendre la vengeance de Richelieu qui le livrera au bourreau. Aussi, comme de Thou, qui, sans en connaître les raisons, a compris qu'il se perdait, lui propose de fuir, il répond qu'au contraire il reste, car il se sent condamné. Et de Thou, véritable ami, restera donc aussi pour se perdre avec lui.

Richelieu, de son côté, n'a pas perdu de temps; au moment où il vient de recevoir le traité et de donner l'ordre terrible de faire, à tout prix, disparaître à jamais les juges d'Urbain Grandier, le Roi, qu'il attendait, arrive de fort méchante humeur et lui expose tous les griefs qu'il a contre lui. Mais le Cardinal, qui connaît fort bien le caractère du monarque, répond vivement, en lui reprochant d'avoir permis sa mort; voyant

Louis XIII surpris, il profite de son trouble pour lui montrer le traité avec l'Espagne, — ainsi qu'une lettre de Monsieur qui demande humblement son pardon, — et termine en exigeant du Roi qu'il décide entre son premier ministre ou son grand écuyer : « Lui ou moi ? Sa tête ou la mienne ? Choisissez ! — Jamais ! » répond Louis XIII.

Richelieu, blessé, rappelle alors au Roi les services qu'il a rendus à la France et à la monarchie ; il lui exprime enfin le désir de se retirer, mais se demande avec inquiétude ce que vont devenir les affaires du Royaume : « Si je m'en vais, dit-il brutalement, que ferez-vous ¹ ? »

23. — LOUIS XIII VEUT RÉGNER SEUL

Louis fut tiré de son apathique méditation par l'excès d'audace de ce discours ; il leva la tête et sembla un instant avoir pris une résolution par crainte d'en prendre une autre.

— Eh bien, monsieur, dit-il, je répondrai que je veux régner par moi seul.

— A la bonne heure, dit Richelieu, mais je dois vous prévenir que les affaires du moment sont difficiles. Voici l'heure où l'on m'apporte mon travail ordinaire.

— Je m'en charge, reprit Louis, j'ouvrirai les portefeuilles, je donnerai mes ordres.

— Essayez donc, dit Richelieu, je me retire, et, si quelque chose vous arrête, vous m'appellerez.

Il sonna : à l'instant même et comme s'ils eussent attendu le signal, quatre vigoureux valets de pied entrèrent et emportèrent son fauteuil et sa personne dans un autre appartement ; car, nous l'avons dit, il ne pouvait plus marcher. En passant dans la

1. *Memoires de Sully*, 1595.

chambre où travaillaient les secrétaires, il dit à haute voix.

— Qu'on prenne les ordres de Sa Majesté.

Le Roi resta seul. Fort de sa nouvelle résolution et fier d'avoir une fois résisté, il voulut sur-le-champ se mettre à l'ouvrage politique. Il fit le tour de l'immense table, et vit autant de portefeuilles que l'on comptait alors d'Empires, de Royaumes et de cercles dans l'Europe; il en ouvrit un et le trouva divisé en cases, dont le nombre égalait celui des subdivisions de tout le pays auquel il était destiné. Tout était en ordre, mais dans un ordre effrayant pour lui, parce que chaque note ne renfermait que la quintessence de chaque affaire, si l'on peut parler ainsi, et ne touchait que le point juste des relations du moment avec la France. Ce laconisme était à peu près aussi énigmatique pour Louis que les lettres en chiffres qui couvraient la table. Là, tout était confusion : sur des édits de bannissement et d'expropriation des Huguenots de la Rochelle se trouvaient jetés les traités avec Gustave-Adolphe et les Huguenots du Nord contre l'Empire; des notes sur le général Bannier, sur Walstein, le duc de Weimar et Jean de Wert, étaient roulées pêle-mêle avec le détail des lettres trouvées dans la cassette de la Reine, la liste de ses colliers et des bijoux qu'ils renfermaient et la double interprétation qu'on eût pu donner à chaque phrase de ses billets. Sur la marge de l'un d'eux étaient ces mots : *Sur quatre lignes de l'écriture d'un homme, on peut lui faire un procès criminel*¹. Plus loin étaient entassées les dénonciations contre les Huguenots, les plans de république qu'ils avaient arrêtés; la divi-

1. *Mémoires de Sully*, 1595.

sion de la France en Cercles, sous la dictature annuelle d'un chef; le sceau de cet État projeté y était joint représentant un ange appuyé sur une croix, et tenant à la main la Bible, qu'il élevait sur son front. A côté était une liste des cardinaux que le Pape avait nommés autrefois le même jour que l'évêque de Luçon (Richelieu). Parmi eux se trouvait le marquis de Bédémar, ambassadeur et conspirateur à Venise.

Louis XIII épuisait en vain ses forces sur des détails d'une autre époque, cherchant inutilement les papiers relatifs à la conjuration, et propres à lui montrer son véritable nœud et ce que l'on avait tenté contre lui-même, lorsqu'un petit homme d'une figure olivâtre, d'une taille courbée, d'une démarche contrainte et dévote, entra dans le cabinet : c'était un secrétaire d'État, nommé Desnoyers; il s'avança en saluant :

— Puis-je parler à Sa Majesté des affaires du Portugal? dit-il.

— D'Espagne, par conséquent, dit Louis; le Portugal est une province d'Espagne.

— De Portugal, insista Desnoyers. Voici le manifeste que nous recevons à l'instant. Et il lut :

« Don Juan, par la grâce de Dieu, roi de Portugal, des Algarves, royaume deçà d'Afrique, seigneur de la Guinée, conquête, navigation et commerce de l'Esthiope, Arabie, Perse et des Indes... »

— Qu'est-ce que tout cela? dit le Roi; qui parle donc ainsi?

— Le duc de Bragance, roi de Portugal, couronné il y a déjà une... il y a quelque temps, Sire, par un homme appelé Pinto. A peine remonté sur le trône, il tend la main à la Catalogne révoltée.

— La Catalogne se révolte aussi? Le roi Phi-

lippe IV n'a donc plus pour premier ministre le Comte-Duc?

— Au contraire, Sire, c'est parce qu'il l'a encore. Voici la déclaration des États généraux catalans à Sa Majesté Catholique, contenant que tout le pays prend les armes contre ses troupes *sacrilèges* et *excommuniées*. Le roi de Portugal...

— Dites le duc de Bragance, reprit Louis; je ne reconnais pas un révolté.

— Le duc de Bragance donc, Sire, dit froidement le conseiller d'État, envoie à la PRINCIPAUTÉ de Catalogne son neveu, D. Ignace de Mascarenas, pour s'emparer de la protection de ce pays (et de sa souveraineté peut-être, qu'il voudrait ajouter à celle qu'il vient de reconquérir). Or, les troupes de Votre Majesté sont devant Perpignan.

— Eh bien, qu'importe? dit Louis.

— Les Catalans ont le cœur plus français que portugais, Sire, et il est encore temps d'enlever cette tutelle au roi de... au duc de Portugal.

— Moi, soutenir des rebelles! vous osez!

— C'était le projet de Son Éminence, poursuivit le secrétaire d'État; l'Espagne et la France sont en pleine guerre d'ailleurs, et M. d'Olivarès n'a pas hésité à tendre la main de Sa Majesté Catholique à nos Huguenots.

— C'est bon; j'y penserai, dit le Roi; laissez-moi.

— Sire, les États généraux de Catalogne sont pressés, les troupes d'Aragon marchent contre eux...

— Nous verrons... Je me déciderai dans un quart d'heure, répondit Louis XIII.

Le petit secrétaire d'État sortit avec un air mécontent et découragé. A sa place, Chavigny se présenta, tenant un portefeuille aux armes britanniques.

— Sire, dit-il, je demande à Votre Majesté des

ordres pour les affaires d'Angleterre. Les parlementaires, sous le commandement du comte d'Essex, viennent de faire lever le siège de Gloucester; le prince Rupert a livré à Newbury une bataille désastreuse et peu profitable à Sa Majesté Britannique. Le Parlement se prolonge, et il a pour lui les grandes villes, les ports et toute la population presbytérienne. Le roi Charles I^{er} demande des secours que la Reine ne trouve plus en Hollande.

— Il faut envoyer des troupes à mon frère d'Angleterre, dit Louis. Mais il voulut voir les papiers précédents, et, en parcourant les notes du Cardinal, il trouva que, sur une première demande du roi d'Angleterre, il avait écrit de sa main :

« Faut réfléchir longtemps et attendre : — les Communes sont fortes; — le roi Charles compte sur les Écossais; ils le vendront.

« Faut prendre garde. Il y a là un homme de guerre qui est venu voir Vincennes, et a dit qu'on *ne devrait jamais frapper les princes qu'à la tête.* REMARQUABLE », ajoutait le Cardinal. Puis il avait rayé ce mot, y substituant : « REDOUTABLE. »

Et plus bas :

« Cet homme domine Fairfax; — il fait l'inspiré; ce sera un grand homme. — Secours refusé; — argent perdu. »

Le Roi dit alors :

— Non, non, ne précipitez rien, j'attendrai.

— Mais, Sire, dit Chavigny, les événements sont rapides; si le courrier retarde d'une heure, la perte du roi d'Angleterre peut s'avancer d'un an.

— En sont-ils là? demanda Louis.

— Dans le camp des Indépendants, on prêche la République la Bible à la main; dans celui des Royalistes, on se dispute le pas, et l'on rit.

— Mais un moment de bonheur peut tout sauver !

— Les Stuarts ne sont pas heureux, Sire, reprit Chavigny respectueusement, mais sur un ton qui laissait beaucoup à penser.

— Laissez-moi, dit le roi d'un ton d'humeur.

Le secrétaire d'État sortit lentement.

Ce fut alors que Louis XIII se vit tout entier, et s'effraya du néant qu'il trouvait en lui-même. Il promena d'abord sa vue sur l'amas de papiers qui l'entourait, passant de l'un à l'autre, trouvant partout des dangers et ne les trouvant jamais plus grands que dans les ressources mêmes qu'il inventait. Il se leva et, changeant de place, se courba ou plutôt se jeta sur une carte géographique de l'Europe ; il y trouva toutes ses terreurs ensemble, au nord, au midi, au centre de son royaume ; les révolutions lui apparaissaient comme des Euménides ; sous chaque contrée, il crut voir fumer un volcan ; il lui semblait entendre les cris de détresse des rois qui l'appelaient, et les cris de fureur des peuples ; il crut sentir la terre de France craquer et se fendre sous ses pieds ; sa vue faible et fatiguée se troubla, sa tête malade fut saisie d'un vertige qui refoula le sang vers son cœur.

— Richelieu ! cria-t-il d'une voix étouffée en agitant une sonnette ; qu'on appelle le Cardinal !

Et il tomba évanoui dans un fauteuil.

Lorsque le Roi rouvrit les yeux, ranimé par les odeurs fortes et les sels qu'on lui avait mis sur les lèvres et les tempes, il vit un instant des pages, qui se retirèrent sitôt qu'il eut entr'ouvert ses paupières, et se retrouva seul avec le Cardinal. L'impassible ministre avait fait poser sa chaise longue contre le fauteuil du Roi, comme le siège d'un médecin près du lit de son malade, et fixait

ses yeux étincelants et scrutateurs sur le visage pâle de Louis. Sitôt qu'il put l'entendre, il reprit d'une voix sombre son terrible dialogue :

— Vous m'avez rappelé, dit-il, que me voulez-vous ?

Louis, renversé sur l'oreiller, entr'ouvrit les yeux et le regarda, puis se hâta de les refermer. Cette tête décharnée, armée de deux yeux flamboyants et terminée par une barbe aiguë et blanchâtre ; cette calotte et ces vêtements de la couleur du sang et des flammes, tout lui représentait un esprit infernal.

— Régnerez, dit-il d'une voix faible.

— Mais me livrez-vous Cinq-Mars et de Thou ? poursuivit l'implacable ministre en s'approchant pour lire dans les yeux éteints du prince, comme un avide héritier poursuit jusque dans la tombe les dernières lueurs de la volonté d'un mourant.

— Régnerez, répéta le Roi en détournant la tête.

— Signez donc, reprit Richelieu, ce papier porte : « Ceci est ma volonté, de les prendre morts ou vifs. »

Louis, toujours la tête renversée sur le dossier du fauteuil, laissa tomber sa main sur le papier fatal, et signa.

— Laissez-moi, par pitié ! je meurs ! dit-il.

— Ce n'est pas tout encore, continua celui qu'on appelle le grand politique. Je ne suis pas sûr de vous ! il me faut dorénavant des garanties et des gages. Signez encore ceci, et je vous quitte.

« Quand le Roi ira voir le Cardinal, les gardes de celui-ci ne quitteront pas les armes ; et quand le Cardinal ira chez le Roi, ses gardes partageront le poste avec ceux de Sa Majesté ¹. »

De plus :

1. *Manuscrit de Pointis*, 1642, n° 185.

« Sa Majesté s'engage à remettre les deux Princes ses fils en otage entre les mains du Cardinal, comme garantie de la bonne foi de son attachement ¹. »

— Mes enfants! s'écria Louis relevant sa tête, vous osez...

— Aimez-vous mieux que je me retire? dit Richelieu.

Le Roi signa.

— Est-ce donc fini? dit-il avec un profond gémissement.

Ce n'était pas fini : une autre douleur lui était réservée.

La porte s'ouvrit brusquement, et l'on vit entrer Cinq-Mars. Ce fut, cette fois, le Cardinal qui trembla.

— Que voulez-vous, monsieur? dit-il en saisissant la sonnette pour appeler.

Le Grand Écuyer était d'une pâleur égale à celle du Roi; et, sans daigner répondre à Richelieu, il s'avança d'un air calme vers Louis XIII. Celui-ci le regarda comme un homme qui vient de recevoir sa sentence de mort.

— Vous devez trouver, Sire, quelque difficulté à me faire arrêter, car j'ai vingt mille hommes à moi, dit Henri d'Effiat avec la voix la plus douce.

— Hélas! Cinq-Mars, dit Louis douloureusement, est-ce toi qui as fait de telles choses?

— Oui, Sire, et c'est moi aussi qui vous apporte mon épée, car vous venez sans doute de me livrer, dit-il en la détachant et la posant aux pieds du Roi, qui baissa les yeux sans répondre.

Cinq-Mars sourit avec tristesse et sans amertume,

1. *Mémoires d'Anne d'Autriche*, 1642.

parce qu'il n'appartenait déjà plus à la terre. Ensuite, regardant Richelieu avec mépris :

— Je me rends parce que je veux mourir, dit-il; mais je ne suis pas vaincu.

Le Cardinal serra les poings par fureur; mais il se contraignit.

— Et quels sont vos complices? dit-il.

Cinq-Mars regarda Louis XIII fixement et entr'ouvrit les lèvres pour parler... Le Roi baissa la tête et souffrit en cet instant un supplice inconnu à tous les hommes.

— Je n'en ai point, dit enfin Cinq-Mars, ayant pitié du prince.

Et il sortit de l'appartement.

Il s'arrêta dès la première galerie, où tous les gentilshommes et Fabert se levèrent en le voyant. Il marcha droit à celui-ci et lui dit :

— Monsieur, donnez ordre à ces gentilshommes de m'arrêter.

Tous se regardèrent sans oser l'approcher.

— Oui, monsieur, je suis votre prisonnier... oui, messieurs, je suis sans épée, et, je vous le répète, prisonnier du Roi.

— Je ne sais ce que je vois, dit le général; vous êtes deux qui venez vous rendre, et je n'ai l'ordre d'arrêter personne.

— Deux? dit Cinq-Mars, ce ne peut être que M. de Thou; hélas! à ce dévouement je le devine.

— Eh! ne t'avais-je pas aussi deviné? s'écria celui-ci en se montrant et se jetant dans ses bras.

C'est au château de Pierre-Encise, près de Lyon, que le Cardinal, qui voyage au milieu d'un pompeux cortège de troupes et de fanfares, a emmené Cinq-Mars et de Thou; c'est là que les deux amis vont être jugés, ce qui veut dire condamnés; c'est là enfin que, pendant une

nuît de septembre, le Grand Écuyer reçoit une singulière visite, celle du père Joseph.

Le digne capucin a, paraît-il, fort à se plaindre de Richelieu, qui n'a été grand que par ses bons offices, lui a promis le chapeau de cardinal et a toujours reculé. Comme le premier ministre n'en a plus que pour six mois, le révérend père vient s'entendre avec Cinq-Mars. Si celui-ci accepte ses propositions, il enverra auprès de Richelieu un empirique qui lui portera le remède nécessaire; alors Cinq-Mars, étant aimé du Roi, reprendra son rang et fera Joseph cardinal.

Indigné, le prisonnier veut d'abord montrer au moine le cas que son ami et lui font de la mort; il le conduit chez de Thou qui dort paisiblement, puis il le chasse.

Le procès se déroule; Monsieur n'y paraît pas. Ayant reçu du cardinal, toutes prêtes, les réponses qu'il devait faire dans ses interrogatoires, il se voit épargner ainsi des confrontations pénibles avec Cinq-Mars et de Thou. La même opération a été pratiquée avec M. de Bouillon, ce qui permet, selon la volonté du cardinal, de faire retomber toute la responsabilité sur les deux amis.

D'ailleurs, au cours du procès, Cinq-Mars ne cherche pas à dissimuler et fait des aveux; quant à de Thou, il ne nie rien; il a, dit-il, fait tout son possible pour détourner Cinq-Mars de ses projets, mais, étant son ami, il n'a pas voulu l'abandonner.

Et, comme Laubardemont, qui préside, pense à leur faire donner la question, Joseph, qui craint pour lui-même des révélations fâcheuses, l'en détourne et lui conseille d'aller plutôt interroger trois autres prévenus qui sont précisément les juges d'Urbain Grandier.

A peine Cinq-Mars et de Thou sont-ils rentrés dans leur prison, accompagnés de Grandchamp et de l'abbé Quillet, qu'on vient leur lire leur arrêt; ils sont condamnés à avoir la tête tranchée, sur la place des Terreaux, à Lyon.

Sur le conseil de Grandchamp, tous deux montent sur la terrasse du château, d'où ils verront, dit le vieux serviteur, tout le pays environnant et où, de loin, on pourra les voir; et il leur conseille de bien

regarder en bas, de l'autre côté de la Saône, tout en leur recommandant de garder momentanément le silence, car on parle tout près d'eux...

24. — LES PRISONNIERS

Un murmure confus, sourd et inexplicable se faisait entendre dans une petite tourelle adossée à la plate-forme de la terrasse. Comme elle n'était guère plus grande qu'un colombier, les prisonniers l'avaient à peine remarquée jusque-là.

— Vient-on déjà nous chercher, dit Cinq-Mars.

— Bah! bah! répondit Grandchamp, ne vous occupez pas de cela; c'est la tour des oubliettes. Il y a deux mois que je rôde autour du fort, et j'ai vu tomber du monde de là dans l'eau, au moins une fois par semaine. Pensons à notre affaire; je vois une lumière à la fenêtre là-bas.

Une invincible curiosité entraîna cependant les deux prisonniers à jeter un regard sur la tourelle, malgré l'horreur de la situation. Elle s'avavançait, en effet, en dehors du rocher à pic et au-dessus d'un gouffre rempli d'une eau verte bouillonnante, sorte de source inutile, qu'un bras égaré de la Saône formait entre les rocs à une profondeur effrayante. On y voyait tourner rapidement la roue d'un moulin abandonné depuis longtemps. On entendit trois fois un craquement semblable à celui d'un pont-levis qui s'abaîsserait et se relèverait tout à coup comme mû par un ressort en frappant contre la pierre des murs : et trois fois on vit quelque chose de noir tomber dans l'eau et la faire rejaillir en écume à une grande hauteur.

— Miséricorde ! seraient-ce des hommes ? s'écria l'abbé en se signant.

— J'ai cru voir des robes brunes qui tourbillonnaient en l'air, dit Grandchamp ; ce sont des amis du Cardinal.

Un cri terrible partit de la tour avec un jurement impie.

La lourde trappe gémit une quatrième fois. L'eau verte reçut avec bruit un fardeau qui fit crier l'énorme roue du moulin, un de ses larges rayons fut brisé et un homme, embarrassé dans les poutres vermoulues, parut hors de l'écume, qu'il colorait d'un sang noir, tourna deux fois en criant, et s'engloutit. C'était Laubardemont.

Pénétré d'une profonde horreur, Cinq-Mars recula.

— Il y a une Providence, dit Grandchamp : Urbain Grandier l'avait ajourné à trois ans. Allons, allons, le temps est précieux ! messieurs, ne restez pas là immobiles ; que ce soit lui ou non, je n'en serais pas étonné, car ces coquins-là se mangent eux-mêmes comme les rats. Mais tâchons de leur enlever leur meilleur morceau. Vive Dieu ! je vois le signal ! nous sommes sauvés ; tout est prêt ; accourez de ce côté-ci, monsieur l'abbé. Voilà le mouchoir blanc à la fenêtre ; nos amis sont préparés.

L'abbé saisit aussitôt la main de chacun des deux amis, et les entraîna du côté de la terrasse où ils avaient d'abord attaché leurs regards.

— Écoutez-moi tous deux, leur dit-il : apprenez qu'aucun des conjurés n'a voulu de la retraite que vous leur assuriez ; ils sont tous accourus à Lyon, travestis et en grand nombre ; ils ont versé dans la ville assez d'or pour n'être pas trahis ; ils veulent tenter un coup de main pour vous délivrer. Le

moment choisi est celui où l'on vous conduira au supplice; le signal sera votre chapeau que vous mettrez sur votre tête quand il faudra commencer.

Le bon abbé, moitié pleurant, moitié souriant par espoir, raconta que, lors de l'arrestation de son élève, il était accouru à Paris; qu'un tel secret enveloppait toutes les actions du Cardinal, que personne n'y savait le lieu de la détention du Grand Écuyer; beaucoup le disaient exilé: et lorsque l'on avait su l'accommodement de MONSIEUR et du duc de Bouillon avec le Roi, on n'avait plus douté que la vie des autres ne fût assurée, et l'on avait cessé de parler de cette affaire, qui compromettait peu de personnes, n'ayant pas eu d'exécution. On s'était même en quelque sorte réjoui dans Paris de voir la ville de Sedan et son territoire ajoutés au royaume, en échange des lettres d'*abolition* accordées à M. de Bouillon reconnu innocent comme MONSIEUR; que le résultat de tous les arrangements avait fait admirer l'habileté du Cardinal et sa clémence envers les conspirateurs, qui, disait-on, avaient voulu sa mort. On faisait même courir le bruit qu'il avait fait évader Cinq-Mars et de Thou, s'occupant généreusement de leur retraite en pays étranger, après les avoir fait arrêter courageusement au milieu du camp de Perpignan.

A cet endroit du récit, Cinq-Mars ne put s'empêcher d'oublier sa résignation; et, serrant la main de son ami :

— *Arrêter!* s'écria-t-il; faut-il renoncer même à l'honneur de nous être livrés volontairement? Faut-il tout sacrifier, jusqu'à l'opinion de la postérité?

— C'était encore là une vanité, reprit de Thou en mettant le doigt sur sa bouche; mais, chut! écoutons l'abbé jusqu'au bout.

Le gouverneur, ne doutant pas que le calme de ces deux jeunes gens ne vînt de la joie qu'ils res-sentaient de voir leur fuite assurée, et voyant que le soleil avait à peine encore dissipé les vapeurs du matin, se livra sans contrainte à ce plaisir involon-taire qu'éprouvent les vieillards en racontant des événements nouveaux, ceux mêmes qui doivent affliger. Il leur dit toutes ses peines infructueuses pour découvrir la retraite de son élève, ignorée de la cour et de la ville, où l'on n'osait pas même pro-noncer son nom dans les asiles les plus secrets. Il n'avait appris l'emprisonnement à Pierre-Encise que par la reine elle-même, qui avait daigné le faire venir et le charger d'en avertir la maréchale d'Effiat et tous les conjurés, afin qu'ils tentassent un effort désespéré pour délivrer leur jeune chef. Anne d'Autriche avait même osé envoyer beaucoup de gentilshommes d'Auvergne et de la Touraine à Lyon pour aider à ce dernier coup.

— La bonne reine ! dit-il, elle pleurait beaucoup lorsque je la vis, et disait qu'elle donnerait tout ce qu'elle possède pour vous sauver ; elle se faisait beaucoup de reproches d'une lettre, je ne sais quelle lettre. Elle parlait du salut de la France, mais ne s'expliquait pas. Elle me dit qu'elle vous admirait et vous conjurait de vous sauver, ne fût-ce que par pitié pour elle, à qui vous laisseriez des remords éternels.

— N'a-t-elle rien dit de plus, interrompit de Thou, qui soutenait Cinq-Mars pâlisant.

— Rien de plus, dit le vieillard.

— Et personne ne vous a parlé de moi ? répondit le Grand Écuyer.

— Personne, dit l'abbé.

— Encore, si elle m'eût écrit ! dit Henri à demi-voix.

— Souvenez-vous donc, mon père, que vous êtes envoyé ici comme confesseur, reprit de Thou.

Cependant le vieux Grandchamp, aux genoux de Cinq-Mars et le tirant par ses habits de l'autre côté de la terrasse, lui criait d'une voix entrecoupée :

— Monseigneur... mon maître... mon bon maître... les voyez-vous ? les voilà... ce sont eux, ce sont elles... elles toutes.

— Eh ! qui donc, mon vieil ami ? disait son maître.

— Qui ? grand Dieu ! Regardez cette fenêtre, ne les reconnaissez-vous pas ? Votre mère, vos sœurs, votre frère.

En effet, le jour entièrement venu lui fit voir dans l'éloignement des femmes qui agitaient des mouchoirs blancs : l'une d'elles, vêtue de noir, étendaient ses bras vers la prison, se retirait de la fenêtre comme pour reprendre des forces, puis, soutenue par les autres, reparaissait et ouvrait les bras, ou posait la main sur son cœur.

Cinq-Mars reconnut sa mère et sa famille, et ses forces le quittèrent un moment. Il pencha la tête sur le sein de son ami, et pleura.

Après avoir regagné sa prison, il se confesse, tandis que de Thou, après s'être confessé aussi, écrivait à la princesse de Guéménée une lettre restée célèbre.

L'exécution des deux jeunes gens eut lieu le 12 septembre suivant ; le même jour, Richelieu inaugurait le Palais-Cardinal par une fête splendide, à laquelle il avait convié le Roi, devant qui on joua *Mirame*. La Reine s'était fait accompagner, pour la circonstance, de la princesse de Mantoue, Marie de Gonzague ; elle était parvenue à tout lui cacher, la réponse de Cinq-Mars

qui équivalait à un suicide, son arrestation, son jugement, et lui avait fait croire qu'elle était abandonnée par lui.

Une parole du roi lui révéla tout brusquement; elle s'évanouit et, quand on la fit revenir à elle, Anne d'Autriche, qui la connaissait bien et qui ne l'avait point quittée, lui dit tout bas : « Hélas! oui, mon enfant! vous êtes reine de Pologne! »



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	5
------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

ŒUVRES POÉTIQUES

Livre mystique.

1. — Moïse (poème).	23
2. — Éloa ou la sœur des anges (mystère). . . .	27

Livre moderne.

3. — La prison (poème du xvii ^e siècle).	37
4. — Madame de Soubise (poème du xvi ^e siècle). . . .	47
5. — Le cor (poème).	53
6. — La frégate <i>la Sérieuse</i> ou la plainte du capitaine (poème).	56

Les Destinées.

7. — La sauvage.	68
8. — La mort du loup.	75
9. — Le mont des Oliviers.	78

10. — La bouteille à la mer (conseil à un jeune homme inconnu).	82
11. — Wanda (histoire russe).	90
12. — L'esprit pur.	98

DEUXIÈME PARTIE

THÉÂTRE

Chatterton.

Drame en trois actes.

13. — Acte premier.	106
14. — Acte deuxième.	127
15. — Acte troisième.	145

TROISIÈME PARTIE

PROSE

Cinq-Mars ou une conjuration sous Louis XIII.

16. — Un procès religieux sous Louis XIII	182
17. — Le Cardinal et l'Eminence grise.	213
18. — Un coup de maître	229
19. — Cinq-Mars présenté à Louis XIII.	239
20. — Les deux amis	245
21. — Ce que vaut l'amitié d'un roi	253
22. — Cinq-Mars tombe dans un piège.	267
23. — Louis XIII veut régner seul	282
24. — Les prisonniers.	292

Stello.

25. — Mort de Gilbert.	298
26. — M. de Chénier	301
27. — Un après-midi chez Robespierre.	309
28. — L'ordonnance du Docteur-Noir.	326

Servitude et Grandeur militaires.

I — SOUVENIRS DE SERVITUDE MILITAIRE.

A. Laurette ou le Cachet rouge.

29. — Réflexions sur l'armée	335
30. — Sur la route de Flandre.	343
31. — A bord du <i>Marat</i>	349
32. — L'arrêt du Directoire	355
33. — L'exécution.	361
34. — Laurette et le vieux commandant	363

B. La Veillée de Vincennes.

35. — Sur la responsabilité	367
36. — Le vieil adjudant	371
37. — Une nuit d'août 1819 à Vincennes	375
38. — Le concert de famille.	377
39. — Sedaine, Pierrette et Mathurin.	381
40. — Les Dames de la cour.	385
41. — Les plaisirs du régiment.	387
42. — Pierrette à Trianon.	392
43. — La loge de la reine à Orléans.	394
44. — Le portrait de Pierrette.	399
45. — L'explosion de la poudrière	400
46. — Les restes de l'adjudant.	403
47. — La visite du roi.	406

II. — SOUVENIRS DE GRANDEUR MILITAIRE.

*La Vie et la Mort du capitaine Renaud
ou la Canne de jonc.*

48. — De la grandeur militaire	407
49. — La nuit du 27 juillet 1830.	409

50. —	Le capitaine Renaud.	412
51. —	Malte.	415
52. —	Lettre d'un prisonnier.	416
53. —	Le dialogue inconnu.	422
54. —	Une existence de marin.	435
55. —	Projet d'évasion.	446
56. —	En liberté.	450
57. —	Le corps de garde russe.	453
58. —	Une bille.	460
59. —	Conclusion	468

Journal d'un poète.

60 —	Pensées et réflexions diverses.	474
61. —	Visites académiques.	492